LES PORTEURS DE LANTERNES

Thierry EMMANUEL
décriture.fr

1

Le soleil se coucha vers dix-huit heures, derrière l'horizon où le ciel et l'océan se rejoignaient. Pendant un bref crépuscule, une mince ligne pâle subsista entre les deux éléments, puis tout fut envahi par l'obscurité. Apparue en milieu d'après-midi, la lune était à présent invisible derrière une épaisse couche de nuages qui occultait également les étoiles. La température avait chuté de quelques degrés, mais moins brutalement que si le ciel avait été complètement dégagé.

Une brise de mer forcissant régulièrement depuis la matinée avait formé une bonne houle. Les vagues, grossies par la marée montante, s'écrasaient sur les rochers de cette partie de la Côte sauvage dénuée de plages de sable, et le vent emportait le bruit du ressac sur quelques kilomètres à l'intérieur des terres, elles aussi plongées dans la pénombre.

À cause de ce bruit fort et régulier, Georges Brajan aurait pu se croire tout près du rivage, mais il connaissait parfaitement les lieux et il savait qu'il s'en éloignait. Il aurait pu parcourir le petit sentier les yeux fermés et c'était presque ce qu'il faisait tant la nuit était profonde. Il aurait pu également se munir d'une lampe électrique, mais à quoi bon éclairer un chemin douanier que l'on a soi-même dessiné à force d'y marcher et dont on est le seul à connaître l'existence. Bien sûr, il faisait semblant de croire qu'aucun touriste égaré, en été, ne s'était aventuré jusqu'ici. Le fait est qu'il n'avait jamais croisé personne. Il savait que ce chemin semblait mener nulle part, et que l'arpenter en solitaire procurait une grisante sensation de solitude, bien que trop angoissante pour une ballade estivale. La plupart des promeneurs devaient faire demi-tour au bout de quelques centaines de mètres, en abandonnant derrière eux - malheureusement -, papiers hygiéniques ou emballages de sandwiches, d'immondes détritus que Brajan faisait semblant de ne pas remarquer également, tout en maudissant ces pollueurs inconnus. Une ou deux fois, il avait même repéré des sillons de pneus de moto, ce qui l'avait mis en rage. Mais il n'était pas propriétaire du sentier, pas même du terrain sur lequel il était tracé. Il n'était pas le seul à mettre ses pas dans les traces de ses pas de la veille, mais il aimait le croire. La nuit au moins, l'illusion était parfaite et son imagination pouvait vagabonder.

Il sentit le sol décliner le long du versant de la colline. Il allongea ses enjambées en écartant les bras pour maintenir son équilibre. Puis il obliqua à gauche et contourna, en le caressant de la main, le gros rocher qu'il aimait tant. Sa silhouette dressée à la verticale évoquait celle d'une baleine franche émergeant des flots. Brajan en connaissait les moindres détails, des veines de son granit poli par des siècles d'intempéries jusqu'aux fissures plus ou moins profondes, même si à cet instant précis, le rocher n'était qu'une forme sombre sur fond noir.

Au bas de la colline, le bruit du ressac devint presque inaudible. Preuve, s'il en était besoin, qu'il s'éloignait bel et bien du rivage. Il tendit l'oreille et écouta le vent effleurer l'extrémité des hautes herbes, la seule végétation poussant ici à part un pin maritime rabougri plus loin sur sa droite. Le son était si ténu qu'un froissement de tissu l'aurait recouvert et pourtant, ce n'était pas le silence. Brajan avait lu quelque part que le silence absolu n'existait pas, ou qu'il était impossible à produire. Même dans le vide sidéral, des constellations lointaines hurlaient des émissions radioélectriques. Il n'en eut pas moins la sensation d'être au cœur d'un instant magique, baigné d'un silence parfait, à défaut d'être absolu. Il attendit encore, afin de ne pas être celui qui briserait ce charme. Dieu merci, une branche du pin grinça et il put de nouveau respirer, s'ébrouer et reprendre sa route.

Un peu plus loin, Brajan enjamba le fossé sans l'apercevoir dans l'obscurité, simplement parce qu'il savait que le fossé se trouvait là. Les semelles de ses chaussures résonnèrent sur du macadam. Comme l'endroit où le chemin croisait la route départementale se situait à plusieurs kilomètres du village, il n'y avait pas d'éclairage public. Brajan n'en avait pas besoin pour se repérer. Il traversa la chaussée, franchit le second fossé. Ses pas trouvèrent tout seuls le chemin qui continuait de l'autre côté.

Quelques instants plus tôt, il s'était dit qu'il parlerait à ses amis du moment où il avait entendu le silence parfait. Ils les inviteraient peut-être à venir l'écouter, même s'il faudrait pour cela les guider à l'abri du versant de la colline, sur son chemin secret, ce dont il n'avait pas tout à fait envie. Et puis, il pensa à autre chose. Et puis à une autre chose encore. Depuis qu'il avait traversé la route, son esprit vagabond avait parcouru beaucoup plus de distance que ses jambes, plus de distance qu'il n'y en avait entre deux constellations perdues là-haut, et il se mit à parler tout seul :

- C'est une heure redoutable, mes petits. Avez-vous une lanterne ? Oui !… Et toi, as-tu une lanterne ? Oh, oui ! … Hé, hé, hé…

Maïa Ormond ne songea pas une seule seconde y aller à pied. Elle mit la clé dans le contact de la Jaguar, tourna, et le moteur vrombit. Laisser traîner le pied sur l'accélérateur était une mauvaise habitude, compensée par le fait qu'elle n'oubliait jamais de serrer le frein à main à fond. Au pire, si une vitesse était restée enclenchée, elle aurait calé. Sa vie actuelle était symbolisée par cela : elle ne savait jamais à l'avance si elle allait avancer ou reculer. Elle voulait aller trop vite, mais un frein la maintenait fermement en place.

Ce soir, elle n'était pourtant pas d'humeur à l'introspection. Elle avait rendez-vous, un rendez-vous agréable bien que sans surprise, exactement ce à quoi elle aspirait.

Elle conduisit prudemment et se gara moins de cinq minutes plus tard au centre du village. Voilà pourquoi elle aurait pu envisager la possibilité de

laisser la voiture au garage. Le chauffage n'avait même pas eu le temps de faire son effet et elle n'aurait pas mis beaucoup plus de temps.
Les cinq places de parking entre l'église et la librairie étaient inoccupées. À cette époque de l'année, passé huit heures du soir, il n'y avait plus un chat dehors. Maïa sortit de la Jaguar en frissonnant. Elle ouvrit le hayon arrière, repoussa avec difficulté l'objet qui encombrait son coffre depuis trop longtemps et attrapa la lanterne. Puis elle verrouilla les portières et emprunta la rue de l'Eglise, puis la rue des Goélands en tournant le dos au port.
Quinze mètres plus loin, elle tendit la main pour appuyer sur le bouton de la sonnette. Mais elle se ravisa. Elle passa la main dans ses cheveux et regretta de ne pas s'être jetée un dernier coup d'œil dans le rétroviseur. De quoi avait-elle l'air ? D'une femme de cinquante ans. Jolie ? Elle se donnait de la peine pour cela. Sûre d'elle ? Si seulement ! Et maintenant ? Trop tard pour reculer. Elle sonna.
Yvon vint lui ouvrir presque immédiatement.
- Bonsoir, Maïa. On y va ?
- Si tu es prêt.
Il haussa les épaules, puis sourit comme s'il voulait atténuer ce geste d'indifférence qui lui avait échappé.
- À pied ou en voiture ? reprit-il.
Elle faillit hausser les épaules elle aussi et pensa qu'elle n'avait pas vraiment envisagé l'une ou l'autre éventualité. Elle se rappela qu'Yvon n'avait pas de voiture, mais elle n'aimait pas conduire avec un passager.
Un bruit de verre brisé - immédiatement suivi d'un second - retentit dans la nuit en provenance du port.
Maïa se détourna un instant pour regarder dans cette direction, puis consulta sa montre en levant sa main qui tenait la lanterne.
- Il n'est que huit heures et quart… et j'ai pris ma lanterne, dit-elle.
- D'accord.
Il enfila un caban bleu marine sur son pull à grosses côtes, essaya de domestiquer ses cheveux bruns en bataille puis les coiffa d'un bonnet de marin. Il décrocha sa propre lanterne d'une patère sur le mur de l'entrée et tira la porte derrière lui. Il ne verrouillait jamais, Maïa l'avait remarqué. Il ne fermait pas sa porte, mais il ne la laissait pas non plus grande ouverte, même à ses amis.
En son for intérieur, Maïa s'était laissée aller un jour à une comparaison un peu décourageante : comme le *Penseur* de Rodin, Yvon paraissait souvent aussi froid et impénétrable que la matière dont la statue était faite.
Côte à côte, ils prirent la rue qui passait derrière le bureau de poste, traversèrent l'esplanade du marché vide sous les hauts lampadaires à lumière orange, et en moins de dix minutes, ils étaient sortis du village et s'enfonçaient dans la nuit. Maïa devait forcer l'allure pour rester à la hauteur d'Yvon. Elle

n'avait pas vraiment froid. Elle ne savait plus très bien ce qu'elle ressentait en sa présence.
Yvon Legoff était à peine plus grand qu'elle, mince. Les mains profondément enfoncées dans les poches de son caban voûtaient sa silhouette. Ses joues et son menton ombrés par une barbe de trois jours, ses yeux bleu pâle et son sourire mélancolique lui donnaient l'air fragile. Il faisait moins que ses cinquante ans dans les bons jours, et il ne se montrait guère dans les mauvais. Pudeur masculine bien loin de la coquetterie, elle le savait.
Bien que la route sur laquelle ils marchaient fût déserte, ils entendirent le rugissement d'un moteur quelque part dans l'obscurité. Ils se rangèrent sur le bas-côté, mais aucun phare de voiture n'était visible. Yvon alluma néanmoins leurs lanternes qui éclairaient à peine leurs pas : leur fonction était purement symbolique.

Son cœur cognait dans sa poitrine. Il aimait s'exprimer précisément et il détestait les formules toutes faites. Donc, il était même exclu qu'il pense : "Mon cœur bat la chamade". Roger Thrévenot détestait *Le Dictionnaire des Expressions Françaises Imagées* dont se servait trop souvent sa femme Suzanne. À la place, il pensa : "Tout est prêt" et il n'avait plus qu'à attendre ses invités qui ne devraient plus tarder. Il était huit heures et demie.
Il se retourna et vit Suzanne à travers les fenêtres du rez-de-chaussée. Elle était en train de dresser la table de cinq couverts dans la salle à manger. Lui, il se tenait dehors, devant la maison, une lanterne à la main. La nuit était fraîche et il pourrait prétendre qu'il tremblait à cause de la température. Il ne portait qu'un T-shirt sous son pull. Sa veste était dans le bureau.
La maison avait l'apparence d'une petite gare de campagne bien qu'aucune voie ferrée ne passât jamais par ici. Excentricité architecturale due aux précédents propriétaires un siècle plus tôt. Roger et Suzanne Thrévenot l'avaient baptisée La Meulière à cause de cette sorte de pierre choisie pour l'ornement de façade. Ils avaient fait construire un second bâtiment en bois à côté de la maison : double garage fermé au niveau du sol et une vaste pièce au-dessus qui servait de bureau. Une fenêtre était encore éclairée à cet étage. Il n'avait pas éteint la lampe.

Le premier invité à le rejoindre fut Georges Brajan qui émergea des fourrés bordant la route tel un fantôme. Le vieil homme, car Georges était octogénaire, n'était jamais en retard. Roger chassa de son esprit les expressions suivantes : "Il se porte comme un charme." "Il ne fait pas ses quatre-vingt-deux printemps" et "Il connaît le coin comme sa poche", même si cela caractérisait exactement ce qu'était Georges. Bien qu'âgé de soixante

ans seulement, Roger avait parfois l'impression d'être son aîné tant la vie qu'il menait semblait le faire vieillir plus vite.
Les deux hommes se serrèrent chaleureusement la main.
- Roger…, prononça Georges.
- Bonsoir, Jo.

Roger sentit le froid s'insinuer entre ses épaules. Quelque chose clochait dans la routine. Soudain, il comprit :
- Tu as une lanterne ?

Le vieil homme émit un ricanement sardonique.
- Ooooooh oui ! J'ai une lanterne !

Il écarta les pans de son manteau et en extirpa sa petite lanterne. L'air se remplit d'une odeur nauséabonde de tôle surchauffée et de pétrole de lampe brûlé. Georges était le seul à respecter scrupuleusement la tradition pas si ancienne, puisque c'était lui qui l'avait inventée, des Porteurs secrets de lanternes sourdes. Il y trouvait même une joie enfantine, un enthousiasme jamais démenti et sans doute une raison plus profonde encore : celle de savoir qu'une petite flamme brillait encore à l'intérieur même si elle ne produisait plus beaucoup de lumière. Accrochée à sa ceinture, dissimulée sous son manteau, la lanterne procurait une douce chaleur qui lui avait permis de faire le chemin sans ressentir le froid. L'odeur et la fumée grasse étaient un inconvénient, mais tous ses vêtements en étaient déjà imprégnés, si bien que dès qu'il en était vêtu, il se sentait comme un Porteur de lanterne et rien ne le rendait plus vivant, qu'il portât ou non l'objet.
- Éteins la avant de rentrer, s'il te plaît. Suzanne déteste son odeur.

Il avait failli dire "ton" odeur et s'était repris à temps. Georges fit de nouveau résonner son fameux rire.
- Suzanne ne déteste rien ni personne, surtout pas moi.

Le vieil homme leva la lanterne à hauteur de son visage, comme s'il allait l'embrasser, mais il ne fit que souffler la flamme vacillante à travers la grille.
- Tiens, dit Roger, voilà les autres.

On apercevait deux lueurs dans l'obscurité au bout de la route.
- Je vais attendre à l'intérieur, décida Georges.
- Mmm-mmm. Si tu as froid, j'allumerai un feu.
- Je n'ai pas froid, protesta Georges avec humeur. Je ne suis pas encore mort !
- Bien sûr, Jo.

Sans se formaliser, Roger resta au milieu de la chaussée et attendit Yvon et Maïa.
- Bonsoir, Maïa. Salut, Yvon. Comment allez-vous ?
- Ça va, répondit Yvon en lui serrant la main.

Maïa se hissa sur la pointe des pieds pour embrasser Roger sur la joue.
- Très bien, merci Roger. Et Suzanne ?
- Parfaite et merveilleuse comme d'habitude. Entrez.

Chacun éteignit sa lanterne et ils pénétrèrent dans La Meulière.

Suzanne avait recouvert les jambes de Georges avec un plaid fait main, malgré les protestations du vieil homme auxquelles elle n'avait pas prêté la moindre attention. Elle fit volte-face et accueillit Maïa en la serrant dans ses bras, puis Yvon en l'embrassant et se plaignant de ses joues râpeuses. Une odeur de viande cuite au four planait dans toute la maison. Roger déboucha deux bouteilles d'un excellent Madiran qu'il s'était procuré chez un caviste de Nantes.
Suzanne avait remarqué que Maïa avait le feu aux joues et lui en demanda la raison en aparté. Maïa rit, un peu trop fort, et accusa la différence de température - entre le froid extérieur et la douce chaleur du foyer des Thrévenot - d'en être responsable.
Yvon répondit aux appels à l'aide de Georges et l'extirpa du profond fauteuil dans lequel il était engoncé. La soirée se présentait sous les meilleurs auspices, comme d'habitude. Telle fut la pensée de Suzanne. Après coup, ceux qui survécurent au lendemain matin ne se rappelèrent d'aucun évènement notable. Tout s'était passé tel que cela se déroulait toujours. Ils avaient parlé de choses et d'autres, de tout et surtout de rien d'important. Ils avaient mangé un rôti de veau avec des pommes de terre, des oignons et des champignons forestiers cuits dans un diable en terre. Ils avaient dégusté le bordeaux sauf Yvon à qui Roger ne proposait jamais de vin. Georges avait bu à lui seul une bouteille entière sans qu'il en paraisse affecté en fin de soirée. Roger, Suzanne et Maïa s'étaient partagé la seconde bouteille. Ils avaient ri, n'avaient pas évoqué leur travail respectif - c'était une autre habitude -, ils avaient joué aux dés : Roger et Yvon s'affrontèrent au Yatzee, tandis que les trois autres firent trois parties de Dix Mille que Suzanne remporta. Puis ils se préparèrent à se séparer.
Suzanne observa Georges qui éprouvait des difficultés à accrocher sa lanterne à sa ceinture. Finalement, il la tint à la main.
- Tu ne veux pas que Roger te raccompagne en voiture ? demanda-t-elle. Il y en a pour dix minutes à peine.
- Pas de problème, Jo, confirma Roger.
- Je n'ai pas besoin que… Je me raccompagne tout seul depuis que j'ai huit ans.
- Tu n'es qu'une vieille tête de mule.
- Maïa ? Yvon ? dit Roger.

Maïa secoua la tête. Yvon remercia d'un geste.
- Bon alors, rentrez tous bien.

Depuis le pas de la porte, Suzanne leur envoya des baisers du bout des doigts. Georges s'éloignait déjà dans une direction, Maïa et Yvon dans l'autre.
- Au revoir, Suzanne. À bientôt.
- Au revoir, Roger. Salut, Jo !

Et depuis l'obscurité où il avait déjà disparu, ils entendirent Georges lancer :
- Adieu !
Enfin, Roger cria avant de refermer la porte :
- Vous avez tous une lanterne ?
Et tous répondirent en souriant :
- Oui !
Il était minuit passé d'à peine une minute.

Après tant de bavardages inutiles, Maïa n'éprouvait pas le besoin de meubler le silence qui s'était installé entre Yvon et elle. Ils avançaient dans la nuit, attentifs à se tenir au centre de la chaussée. Quelques instants plus tôt, elle avait failli trébucher et il lui avait offert son bras, ce qui l'obligeait à marcher plus lentement. Leur retour au village prendrait une demi-heure, mais elle n'était pas pressée.

Le plus difficile était de retrouver le chemin douanier à partir du bord de la route. En sentant le sol terreux sous ses pieds, Georges sut qu'il y était parvenu sans problème. Il n'avait plus qu'à suivre le sentier sur sa gauche et laisser ses pas le guider jusqu'à sa propre maison le long de la côte. Dans un quart d'heure, il croiserait le route départementale 36 et sauterait ses deux fossés sans même les voir. Un quart d'heure plus tard, il frôlerait la baleine de granit. Un quart d'heure de plus, il serait chez lui.

Roger ne regrettait pas ses deux bouteilles de Madiran hors de prix, ni d'avoir perdu aux dés. Il considérait cela avec indifférence. Le calme revenu, il se mit à réfléchir.
- Je crois que je vais travailler une demi-heure.
Suzanne desservait la table et lui répondit sans lever les yeux :
- Tâche de ne pas faire durer cette demi-heure plus de deux heures comme d'habitude. Est-ce que tu dors bien, Roger ?
Il haussa les épaules.
- Mais oui.
Il sortit et se dirigea vers les garages. Il monta au premier étage : la lumière de son bureau était toujours allumée et sa silhouette se découpa dans l'encadrement de la fenêtre.

Dans la salle à manger de La Meulière, Suzanne laissa échapper une assiette qui se brisa au sol. Au lieu de ramasser immédiatement les morceaux épars, elle se prit le visage entre les mains et courut dans la cuisine dont elle claqua la porte.

Le trajet du retour fut plus long qu'Yvon ne l'avait espéré. Maïa flânait. Elle avait noué ses bras autour du sien et elle pesait contre son épaule. Il portait leurs deux lanternes éteintes de son autre main.
À un moment, il lui avait fait lâcher prise pour fouiller dans sa poche à la recherche d'une cigarette. Elle avait dit :
- Je crois qu'il va pleuvoir. On aurait peut-être dû… De toute façon, Roger a trop bu pour conduire ce soir.
- Ah bon ?
- Oui… Tu n'as pas pu une goutte, j'ai remarqué.
Il s'était raidi et elle l'avait senti. Puis il s'était écarté d'un pas pour faire jaillir la flamme de son briquet en opposant au vent ses épaules. La fumée sortie de sa bouche glissa contre le visage de Maïa.
- Désolé.
Il jeta sa cigarette d'un geste las.
- Ca ne fait rien. J'aime respirer la fumée des cigarettes. En fait, j'aime bien sentir l'odeur de la fumée de tes cigarettes.
- Ce n'est pas une bonne idée.
- Qui sait ?
Le silence était retombé.
Maintenant, ils étaient dans le village. Ils s'embrassèrent gauchement devant la maison d'Yvon et se souhaitèrent bonne nuit, puis il rentra chez lui.
Maïa s'éloigna de quelques pas. Elle regarda le ciel obscur. Il commençait à peine de pleuvoir, mais ses yeux débordaient déjà de larmes. - Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, lui avait dit Suzanne. Fallait-il qu'elle se mette la jupe sur la tête pour qu'il pose les yeux sur elle ? Elle bouillait de rage et de frustration. Elle s'était jurée de ne plus jamais succomber au désespoir. Jamais céder. Plus jamais.

Yvon n'attendit que quelques secondes avant d'ouvrir à nouveau sa porte. Il s'assura que Maïa avait tourné au coin de la rue et ne pouvait l'apercevoir. Alors, il partit à pas pressé dans la direction opposée et disparut dans l'obscurité.

Maïa monta à bord de sa Jaguar. Elle essuya ses joues en évitant de croiser son regard dans le rétroviseur. Son maquillage devait être affreux. Elle mit le contact - le moteur vrombit - et alluma les phares, mais rien ne se produisit. Surprise, elle réessaya. Au-delà du pare-brise, elle ne voyait que la nuit. Elle descendit et marcha sur des morceaux de verre pilé en faisant le tour du capot : les phares avaient été rendus inutilisables, les verres et les ampoules brisés. Elle réprima un frisson d'angoisse. Ne plus jamais avoir peur ! s'ordonna-t-elle avec force. Elle songea demander de l'aide à Yvon, mais que pouvait-il faire ? Et que penserait-il d'elle ?

Elle n'avait que peu de route à faire et elle connaissait parfaitement le trajet. Elle remonta derrière le volant et démarra prudemment. Manque de chance, il se mit franchement à pleuvoir.

L'orage grondait depuis des heures au-dessus de l'océan, mais il n'éclata, bref et violent, que lorsque les nuages survolèrent les terres.

Georges avait croisé la route et franchit les deux fossés sans encombre. Mais il n'eut jamais l'occasion de frôler une dernière fois sa chère baleine en granit car il était en train de mourir.
La pluie tombant drue martelait son crâne. Les nuages se déchirèrent et la lune se révéla. L'orage, ainsi que son calvaire, prendraient bientôt fin.
Il avait mal aux jambes. Ses poumons étaient en feu. Son cœur allait éclater. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il ne comprenait plus rien, même si son assassin avait tenté de lui expliquer. Qu'avait-il fait pour inspirer une telle haine ?
De quelle faute lui faisait-on payer le prix ? Pourquoi d'une manière si grotesque ?
Il pédalait à perdre haleine. Il pédalait depuis une éternité, lui semblait-il. Il n'était plus monté sur un vélo depuis quarante ans. Maintenant, il pédalait comme un fou, une folie inspirée par l'autre, l'assassin qui l'y avait forcé. Il lui avait dit qu'il ne le tuerait peut-être pas s'il s'exécutait. Il avait voulu le croire, mais il savait que c'était faux. Ralentir signifiait la mort. L'autre lui criait d'accélérer. Il l'obligeait à baisser la tête, et Georges voyait ses pauvres jambes tourner, et tourner, et tourner, et le sol ne bougeait pas. Il pédala encore plus vite et il sentit soudain la déchirure : le poignard incandescent de l'infarctus plongé dans son cœur. Il tomba à la renverse. La pluie venait de cesser.
Mes petits, pensa-t-il, ne me regardez pas mourir.
Une silhouette se pencha sur le corps de Georges. Elle prit bien soin de ne pas le toucher. Le vieil homme était mort, c'était une évidence et c'est tout ce qui comptait.
L'assassin ramassa sa lanterne et emporta le vélo d'appartement sur lequel Georges Brajan venait de succomber. Il porta l'engin dans le coffre de sa voiture stationnée sur le bas-côté de la route. Il n'avait rien oublié et n'avait laissé aucune trace. Il pouvait partir. Il démarra, tous feux éteints comme il était venu.

Yvon rejoignit le port en eaux profondes du village après un long détour. Toute cette soirée lui avait mis les nerfs à vif, mais il n'en avait rien montré. Il avait repoussé le moment de passer à l'acte le plus longtemps possible.
Il arpenta le quai et grimpa sur le pont du *Pilatus*, un ancien bateau de pêche de six mètres, réaménagé pour la plaisance à moteur. Dès qu'il pénétra dans

le carré, il sentit qu'il avait soif. C'était comme une main invisible qui lui tendait une bouteille. Il la saisit et but l'alcool sans respirer. C'était du whisky de la plus médiocre qualité, qui rendait ivre en quelques minutes et malade pendant plusieurs jours.

Il détestait laisser en plan le travail commencé, mais Suzanne risquait de s'inquiéter. Il n'oublia pas cette fois d'éteindre la lampe du bureau. Le moindre effort lui coûtait désormais. La tête lui tournait et il était essoufflé. Il prétendrait avoir fait trente pompes alors qu'il n'en avait fait que dix. Au cas où Suzanne lui demanderait.
Dès qu'il pénétra dans la salle à manger, Roger aperçut les débris de l'assiette jonchant le sol. Il appela sa femme en se demandant pourquoi elle ne les avait pas ramassés. Suzanne lui répondit du premier étage. Elle descendit précipitamment, visiblement agitée par un "tumulte intérieur" comme elle aurait aimé le décrire. Mais elle ne laissa pas à Roger le temps de s'en étonner.
- Il a plu ? feignit-elle de s'étonner.
- Apparemment.
- J'espère que Jo est bien rentré. Je lui téléphonerai demain matin.

Elle ramassa les morceaux d'assiette à mains nues et les emporta dans la cuisine. Roger n'obtint pas d'autre explication cette nuit-là.

Une autre silhouette remontait le quai du port et s'arrêta devant l'anneau d'amarrage du *Pilatus*. À travers les vitres du carré, elle observa Yvon tituber, une bouteille à la main.
Quand celui-ci s'effondra avec fracas, ivre mort, elle monta à bord.

Le clocher de l'église carillonna une fois, pour la première heure du lendemain matin.

2

Le capitaine de gendarmerie Paul Quercy mit une vingtaine de minutes pour atteindre Pimperbren. Il avait quitté la brigade et contourné Guérande par la rocade, puis il avait emprunté la D99 tout droit au nord sur une quinzaine de kilomètres. Il ne conduisait pas vite et la présence de la 306 bleu marine sur la route produisait un effet modérateur sur les autres automobilistes qui se mettaient soudain à respecter scrupuleusement les limitations de vitesse. Il tourna à gauche sur la D555.

En arrivant aux abords du village, il aperçut le panneau réglementaire indiquant "PIMPERBREN". En dessous, un second panneau bleu avec des caractères blancs mentionnait qu'il pénétrait dans "Le village des écrivains". Il réfléchit quelques secondes à ce que signifiait cette affirmation péremptoire et en conclut que le petit village avait dû être en d'autres temps un lieu de villégiature pour quelques écrivains célèbres.

Il conduisit encore plus prudemment jusqu'au petit port devant l'église. Un voilier était en train de doubler la grosse balise rouge et blanche en béton à l'extrémité du brise lame et mettait le cap au large.

Le gendarme consulta sa carte. L'endroit où on l'attendait était indiqué d'un trait au crayon noir qui croisait une route à la sortie du village. Il suffisait de ne pas se tromper de direction car il y avait deux routes possibles. Il contourna le bureau de Poste, longea une place envahie par des commerçants pour le marché matinal et continua tout droit en dépassant le panneau de sortie du village sur la D36.

Deux à trois kilomètres plus loin, il s'arrêta derrière un Volvo break couleur verte garé le long de la route. Un homme sortit du break et s'approcha de la 306. Il se pencha à la portière, jeta un œil sur les épaulettes de Quercy et hocha la tête.

- Mon capitaine. Je suis Henri Bresson, le maire de Pimperbren. J'ai préféré vous attendre au chaud.
- Capitaine Quercy. Bonjour, Monsieur le maire. De quoi s'agit-il ?

Il en avait déjà une vague idée. On l'avait briefé avant de quitter la brigade, mais il fallait toujours commencer par des questions de base.

- Georges Brajan. Il est mort.
- Où ça ?
- Juste là. C'est à deux pas.
- Je vous suis.

Quercy saisit sa casquette sur le siège passager, son porte-document et sortit de la voiture.

Ils marchèrent une dizaine de mètres l'un derrière l'autre à travers les hautes herbes, puis Bresson s'écarta et Quercy posa les yeux sur le cadavre de Georges Brajan.

- Vous le connaissiez bien ?
- Sûr. Il habitait ici depuis toujours.
- Au village ?
- Une maison isolée sur la côte, dans cette direction, au bout du chemin.
- Quel chemin ?

Bresson lui montra un mince filet de terre qui serpentait entre les touffes d'herbes. Quercy aurait très bien pu le manquer si le maire ne lui avait pas mis le nez dessus.

- Vous avez une idée de ce qui s'est passé ?
- Oui. Infarctus. Ça fait pas un pli. Je suis médecin.
- Vous avez déjà constaté des décès ?
- Des dizaines. Et vous ?

Quercy se contenta de hocher la tête. Il se pencha sur le corps. Brajan était allongé sur le dos, la bouche et les yeux ouverts, livide, une main crispée sur le cœur. Quercy fouilla le manteau du vieil homme et extirpa de la poche intérieure un portefeuille ne contenant qu'une carte d'identité en papier pratiquement illisible, périmée depuis vingt et un ans, et environ vingt euros en billets et en pièces.

- Quel âge avait votre patient ?
- Environ qutre-vingt ans. Mais bon, je ne l'avais pas vu dans mon cabinet depuis six ou sept ans. Il voyait peut-être un autre médecin. Autant que je sache, il était en pleine forme mais à son âge…
- Crise cardiaque…
- Vulgairement parlant, oui.

Quercy porta le regard autour de lui.

- Que faisait-il là ?
- Il venait de dîner avec des amis. Il rentrait chez lui par le sentier quand…
- Quand ?
- Quand le cœur a lâché.
- Quand ? À quelle heure ?
- Oh ! Il a quitté ses amis à minuit. C'est à un quart d'heure d'ici. Vu la rigidité cadavérique, il était mort avant trois heures du matin. Ce n'est qu'une estimation.

Quercy regarda sa montre : dix heures plus tôt.

- Ce n'est pas très important. Il avait de la famille ?
- Pas dans le voisinage. Mais j'ai prévenu les Thrévenot. Ce sont eux qui connaissaient le mieux le vieux Georges.
- Une dernière chose : qui a découvert le corps ?
- En fait, c'est moi, il y a une heure. Le conducteur du car scolaire m'a téléphoné. Il s'est arrêté juste à côté pour calmer un chahut à l'arrière de son car, vers sept heures. En repartant, il l'a aperçu, mais il n'a pas voulu effrayer les gosses. Alors il a fini sa tournée et il m'a passé un coup de fil. Il n'était pas très sûr de lui. Ça pouvait être un tas de chiffons abandonnés.

Je suis venu quand j'ai eu le temps. La cabine d'un car est plus haute qu'une voiture et d'abord je n'ai rien vu. Mais j'ai cherché par acquit de conscience et je l'ai trouvé.

Quercy le remercia d'un tel luxe de détails avec un signe vague de la main.

Son humeur s'était soudain assombri et son visage avait pris une expression de lassitude infinie.

Tout était clair. Surtout la raison pour laquelle on l'avait envoyé ici. Faire les constatations d'usage. Rédiger un rapport d'une page mentionnant qu'un vieil homme nommé Georges Brajan était mort de cause naturelle. Classer le dossier.

Depuis bientôt deux ans, sa hiérarchie l'avait pris en grippe. Remontrances, avertissements et sanction. On l'avait transféré, mais son dossier l'avait précédé. On le cantonnait aux tâches subalternes. On l'accablait de paperasserie. On lui réservait les corvées. On ne lui pardonnait pas d'avoir transgressé son devoir de réserve. On, en la personne du commandant Chantoux, le détestait cordialement. Et Quercy devait boire la coupe, remplie de ciguë, jusqu'à la lie.

Bresson se dandinait d'un pied sur l'autre.

- Si vous n'avez plus besoin du maire, ni du médecin, je retourne à mon bureau.
- Pas de problème.

Je ne lui ai pas fait une bonne impression à lui non plus, pensa Quercy en soupirant. Il suivit le maire jusqu'à sa voiture dont le moteur n'avait pas cessé de tourner, le chauffage à fond. Le maire enclencha une vitesse et dit :

- Ma femme devrait passer d'ici une demi-heure.
- Très bien, répondit Quercy distraitement. Je lui dirai que vous êtes… à votre bureau. C'est ça ?
- C'est gentil à vous, mais elle est médecin elle aussi et elle viendra avec l'ambulance pour contresigner le certificat de décès.
- Heu… Très bien, merci. Je l'attends.

Bresson le gratifia d'un sourire ironique et s'éloigna.

La chaleur du moteur avait asséché la chaussée sous la caisse : une forme oblongue à l'endroit où la Volvo avait stationné. Quercy s'apprêtait à retourner près du cadavre quand il aperçut une seconde forme plus claire : à cheval sur le macadam et le bas-côté, un rectangle bien délimité et sec. Bresson devait s'être garé ici en l'attendant, puis il avait manœuvré peu après une averse pour se mettre dans le sens du départ sans perdre de temps.

Depuis la route, l'endroit où gisait Brajan était invisible. Quelle chance qu'un chauffeur de car se fût arrêté juste là, et ait glissé un coup d'œil à travers la vitre. Combien de temps aurait dû attendre le vieil homme avant d'être porté disparu ? Ses amis auraient-ils donné l'alerte dès ce matin ? Et où aurait-on commencé à le chercher ? Dans quel état l'aurait-on découvert finalement ?

"Enfin, tu te poses la bonne question."

Voilà que ça recommence, pensa Quercy.

Il s'installa sur le siège passager de la 306 et entreprit de rédiger un brouillon de son rapport.

Nous, gendarmerie de Guérande, officier traitant capitaine Paul Quercy, avons été alertés ce matin, mardi deux novembre deux mille dix, par un appel téléphonique (vérifier l'heure) de Monsieur Henri Bresson, maire de la commune de Pimperbren, signalant la découverte du corps de Monsieur Georges Brajan, présumé mort.

Encore six lignes et il en aurait fini. Quelle importance que l'on ait découvert le corps aujourd'hui ou demain ?

"Les indices disparaissent avec le temps."

- Quels indices ? s'écria Quercy.

"Ceux que tu n'as pas encore cherchés."

Il abaissa la tablette sur laquelle il écrivait. En attendant l'ambulance, que pouvait-il faire d'autre ?

Il crut qu'il ne retrouverait pas le corps, que celui-ci s'était relevé et avait repris son trajet à travers les hautes herbes. Puis il tomba dessus presque par hasard, le croyant plus loin de vingt mètres sur sa gauche. Il aurait eu l'air malin si à l'arrivée de l'ambulance, il avait écarté les bras en signe d'impuissance et avait été obligé de faire revenir le maire.

Il enfila des gants en latex, s'accroupit et remarqua effectivement quelque chose : une odeur âcre imprégnait les vêtements de Brajan. Il l'avait déjà senti, mais avait pensé qu'elle émanait de Bresson.

"Moi aussi, j'ai cru que c'était ce type qui sentait mauvais."

Ce n'était pas une odeur corporelle. Ni transpiration, urine ou selles, ni putréfaction.

- Quand penses-tu ? dit Quercy à haute voix.

"*Lucerna.*"

- Pas mal, mais improbable.

"Je sais. Alors : radiateur en fonte surchauffé."

- Ce qui expliquerait l'infarctus. Porter un radiateur en fonte brûlant sur plusieurs kilomètres à son âge… Ttt-ttt-ttt.

"Regarde, regarde."

Quercy regarda. Les yeux grands ouverts de Brajan s'étaient un peu enfoncés dans leurs orbites. Il portait un appareil dentaire sur la gencive supérieure. Ses traits s'étaient creusés, les rides n'en paraissaient que plus profondes. Le teint de la peau bleuissait peu à peu. Les rares cheveux blancs étaient collés au crâne. Pas de trace de coup.

Quercy retourna le corps. Il y avait deux petits cercles rougeâtres à la base de la nuque. Le dos du manteau était trempé. Il tâta l'arrière des jambes de pantalon, humides elles aussi. Les fesses étaient sèches, mais le pan du manteau retombait dessus. Le vieil homme était mort debout, foudroyé. La

seule conclusion possible était qu'il s'était senti mourir, cela se voyait à l'expression de son visage.
"Regarde encore" lui intima la voix avec exaspération.
Quercy se donna cinq minutes supplémentaires pour terminer son examen et faire taire cette voix définitivement.
Il saisit le bras le long du corps et chercha une fracture à travers le tissu du manteau. Peut-être qu'en tombant… Rien.
Il déplia l'autre bras rigide, replié contre la poitrine, et vit ce qu'il devait voir.
La paume et les doigts étaient marqués de fines stries rougeâtres, transversales et régulières, chacune espacées d'un millimètre environ. Il vérifia l'autre main : identique.
Il se rappela alors. Sur la nuque. Deux cercles se touchant. Pas de stries. Mais la couleur était semblable.
"Tu as failli passer à côté."
Quercy ne releva pas le ton condescendant. Il avait trouvé, mais il ne savait pas quoi.
Il fut tiré de ses réflexions par un coup de klaxon. L'ambulance venait d'arriver. Il approcha les paumes du vieil homme le plus près possible de son visage. Il devait en prendre une photo mentale car c'était la dernière fois qu'il verrait le corps. Les stries étaient incrustées dans la peau. Si Brajan avait survécu, il aurait eu des hématomes.

Quercy s'était relevé au milieu des hautes herbes et avait fait signe aux ambulanciers qui le cherchaient des yeux depuis le bord de la route. Le docteur Bresson, épouse du docteur Bresson, avait à peine regardé Brajan et l'avait déclaré mort. Les docteurs Bresson avaient dû communiquer par téléphone. L'ambulance était repartie en emportant le corps à la morgue de l'hôpital. Quercy était resté sur place, seul.
"Et maintenant ?"
Il se retourna. Un jeune homme, Flavien, le regardait en coin, un mince sourire étirant ses lèvres. De courtes boucles blondes tombaient sur son front juvénile, cachant une mince couronne de cuivre. Il avait les bras nus, croisés dans le dos, et l'un de ses pieds battait le sol avec impatience.
- Je t'écoute, dit Quercy.

"Ah, enfin ! s'exclama Flavien. Je pense comme toi, bien sûr. Il y a quelque chose de bizarre."
- Tu es un petit malin. Explique-moi.

Flavien réfléchit, la tête penchée, les yeux tournés vers l'horizon.
"Je ne sais pas encore, mais quel mal y a-t-il à essayer de comprendre comment ce vieil homme est mort ?"
- Il faudrait que je rejette les conclusions de deux toubibs qui sont catégoriques. Je ne me vois pas aller trouver le commandant pour lui expliquer qu'une petite voix intérieure m'a dit : "Il y a quelque chose de bizarre là-dessous". Il me faudrait au moins un soupçon d'homicide pour ouvrir une enquête. Et dans ce cas, l'enquête officielle, on me la retirerait aussi sec.

Flavien le toisa sans sympathie.
"Arrête de t'apitoyer sur ton sort, Quercy ! Je dis juste qu'il suffit d'attendre avant de rendre ton rapport, de poser quelques questions, d'envisager les choses sous un autre angle. Voilà ce que je te propose. Jouons à pile ou face. Pile, tu rentres à la brigade. Face, nous continuons."
Quercy éclata de rire.
- Comme si nous ne connaissions pas déjà le résultat !

"Laisse une chance au hasard, mon ami."
Flavien recula de deux pas et dégaina le glaive qu'il portait à sa ceinture. Il montra le côté de la large lame où était gravée l'inscription *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*[*], et murmura : "Face". Il lança le glaive en l'air en le faisant tourbillonner. La lame retomba à terre, le côté face au dessus.
Quercy accepta son sort avec fatalité. Il enleva sa casquette pour se passer la main dans les cheveux. Soudain, il sentit le froid malgré son épaisse vareuse. De son côté, Flavien y était insensible même s'il n'était vêtu en tout et pour tout que d'une courte toge et de cothurnes, et il souriait avec un air victorieux.
Bien entendu, si un témoin avait assisté à cette scène, il n'aurait vu qu'un gendarme solitaire se parlant à lui-même et regardant dans le vide.

Quercy reprit sans enthousiasme :
- Donc, pas d'enquête officielle pour le moment.

"Ce n'est pas nécessaire pour approcher la vérité."
- Si on me surprend à enquêter en douce, je me ferais virer.

"N'est-ce pas ce que tu souhaites ?"
Il réfléchit honnêtement à la question. La réponse était non. Mais pas catégorique.

Assis à l'abri de la 306, Quercy appela les renseignements de son téléphone portable. On le mit en communication avec la mairie de Pimperbren, mais Bresson était à son cabinet. Il prit le numéro et appela, se présenta à la secrétaire médicale, attendit, puis il eut le docteur en direct.
- Mon capitaine ?

Une voix désagréablement sentencieuse.
- Désolé de vous déranger, docteur. Encore quelques questions. Georges Brajan portait-il des gants quand vous l'avez trouvé ?
- Et ces gants auraient disparu dans ma poche, peut-être ? Écoutez, je n'ai touché à rien, sauf que j'ai tâté son pouls avec mes doigts.
- Sur la nuque ?

[*] Heureux celui qui connaît les causes secrètes des choses.

Le silence qui suivit était éloquent.
- Au poignet puis à la carotide !
- Évidemment. Avait-il besoin d'une canne pour marcher ?
- Ni canne, ni bâton, ni déambulateur. Georges trottait comme un garenne, pour son âge.

Quercy entendit un gloussement. Un patient devait écouter leur conversation et rigolait de bon cœur. Son agacement monta d'un cran.
- D'accord. Pouvez-vous me donner l'adresse de ses amis ? J'aimerais leur présenter mes condoléances.

Bresson lui fournit le renseignement sans s'étonner du prétexte, puis :
- Ce sera tout ?
- Oui, pour le moment. Merci. Non, encore une chose. Savez-vous s'il a plu hier soir ?
- Exact. Pile au moment où mon chien m'a traîné dehors pour que je fasse pipi dans les fourrés.

Nouveau gloussement en fond sonore.
- À quelle heure, précisément ?
- Minuit et demi.
- Jusqu'à quelle heure ?
- Alors ça… Une heure moins le quart - une heure.
- Et ce matin ?
- Non. Pas depuis ce matin. Mais que… ?
- Très bien. Merci.

Quercy raccrocha avant que le flot de questions ne se renversât.
Il consulta sa carte. L'adresse des Thrévenot indiquée par Bresson était un lieu-dit sur la D555, toujours à l'extérieur du village, à environ trois kilomètres. Il avait deux possibilités pour s'y rendre. Soit revenir à Pimperbren et emprunter la route qu'il avait délaissée plus tôt dans la matinée. Soit continuer sur la D36, tourner à gauche sur la C17 et rejoindre la D555. L'un dans l'autre, il y avait la même distance. Il opta pour le second trajet.

Il se gara devant une belle maison à un étage datant du début du XX° siècle. Son nom La Meulière était gravé sur une plaque de cuivre, mais rien n'indiquait le nom des propriétaires. Un double garage récent faisait un L avec le bâtiment d'origine. Le jardin était bien entretenu malgré son aspect hivernal. Personne ne vint à sa rencontre.
Quercy sortit de la 306, s'approcha de la maison et manœuvra le heurtoir sur la porte d'entrée.
Un homme ouvrit, le regarda sans mot dire pendant plusieurs secondes, les yeux écarquillés par la surprise.
"La peur", insinua Flavien.
Quercy chassa cette pensée de son esprit. Il détestait sonner à la porte des gens pour annoncer la disparition d'un proche. Il ne savait jamais comment ils

allaient réagir. Mal, la plupart du temps. Mais cet homme-ci était censé avoir été déjà mis au courant.
- Monsieur Thrévenot ?
- Oui ?
- Je suis le capitaine Quercy, de la gendarmerie de Guérande. Je suis désolé pour la disparition de votre ami.

Il réalisa que sa formulation était malheureuse. Son interlocuteur était en pleine confusion.
- Monsieur Georges Brajan. Je dois malheureusement vous confirmer son décès. Mes condoléances.

Roger soupira et secoua la tête d'un air navré.
- Merci. Voulez-vous entrer ?
- Quelques minutes, s'il vous plaît.

Il ôta sa casquette et pénétra dans la maison.
Il vit Suzanne Thrévenot au bout de la salle à manger. Elle était appuyée contre la table, en robe de chambre. Ses yeux rougis prouvaient qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle devait avoir une soixantaine d'années comme son mari.
- C'est un tel choc, murmura-t-elle. Je dois m'asseoir.
- Tu devrais même aller te recoucher, ma chérie, dit Roger.
- J'ai pleuré toutes larmes de mon corps depuis ce matin. Je n'ai plus de force.

Quercy tiqua. N'en faisait-elle pas un peu trop ? Toutes les larmes de son corps !
Roger poussa un nouveau soupir où pointait de l'exaspération.
- Que pouvons-nous faire ? reprit-il.
- M'aider à contacter sa famille. Et si ce n'est pas trop pénible pour vous, me décrire la situation dans laquelle vous l'avez vu pour la dernière fois.

Suzanne éclata en sanglots. Pourtant, Roger ne fit pas un pas vers elle, le visage fermé.
- Yvon, dit-il d'une voix sourde, tu veux bien… ?

Quercy se retourna. Un homme s'était tenu en retrait jusque-là, absolument silencieux. Il portait un caban bleu marine comme s'il venait d'entrer ou s'apprêtait à sortir. Son teint cireux, des cernes sombres sous les yeux et ses joues mal rasées lui donnaient un air cadavérique. Quercy aurait juré que cet homme avait volontairement tenté de passer inaperçu et qu'il se serait esquivé sur la pointe des pieds si Roger n'avait pas révélé sa présence.
L'homme hocha la tête, entoura les épaules de Suzanne de ses bras et l'accompagna jusqu'à l'escalier menant au premier étage.
- Yvon Legoff, expliqua Roger. L'un de nos amis. Il était là également hier soir. À propos de la famille de Jo, nous ne lui connaissons qu'un neveu, et encore, très vaguement, du côté de Paris. Je peux sans doute retrouver son nom mais pas ses coordonnées.
- Je m'en chargerai. Hier soir ?

- Hé bien, Jo était en pleine forme, comme d'habitude. Il nous a quittés à minuit… Bon Dieu ! Ça fait bizarre de dire ça : il nous a quittés…

Yvon aida Suzanne à s'aliter. Elle pressa ses lèvres contre sa main, sans cesser de pleurer. Il lui murmura d'essayer de dormir.
En quittant la chambre, il se précipita dans la salle de bain.
Il avait vomi tripes et boyaux plusieurs fois depuis son réveil brutal. Sa gorge irritée par la bile lui faisait mal. Il n'y avait rien de pire qu'un matin de gueule de bois après quelques jours d'abstinence. Il fit couler de l'eau dans le lavabo, s'aspergea le visage. Par réflexe, il essuya ses mains sur son caban et elles se couvrirent de rouge. Un froid glacial coagula son sang dans ses veines. Du sang. Ça ne pouvait être que du sang. Il saisit une serviette, l'humidifia et frotta son caban. Le tissu blanc se rosit. Tout le devant de son vêtement était imprégné de sang invisible à cause de la couleur bleu marine. Il se mit à transpirer et à haleter. Qui avait saigné sur lui ? Il ne s'en souvenait pas. Qu'avait-il fait ? Il empocha la serviette, se nettoya les mains, frotta les éclaboussures rougeâtres sur le robinet et sortit de la salle de bain.
Dans le couloir, il avait l'impression de porter une cible rouge au milieu de la poitrine.

Quercy n'apprit rien de Roger. La soirée de la veille ne lui avait pas laissé de souvenirs significatifs : aucun sujet de conversation qu'ils n'aient déjà abordé des dizaines de fois auparavant ; aucun incident inattendu ni la moindre prémisse de l'attaque cardiaque qui allait foudroyer Georges Brajan peu après minuit.
Quercy le remercia.
"Allons jeter un coup d'œil au domicile du vieux."
Il fit comme s'il n'avait rien entendu.
- Je dois rentrer à la brigade. Encore une fois, toutes mes condoléances.
- Il y aura une enquête ? demanda Roger.
- Non. Monsieur Brajan a été emmené à l'hôpital, en attendant que je contacte son neveu. C'est tout.
- Je vois. Avez-vous un numéro de téléphone où je puisse vous joindre, au cas où ?

La demande était inhabituelle, mais pas incongrue. Quercy fouilla dans la poche de sa vareuse à la recherche d'une carte de visite. Ses doigts effleurèrent un objet qui n'aurait pas dû s'y trouver. Un portefeuille. Celui de Brajan qu'il avait empoché par erreur au lieu de le remettre dans son manteau.
Tu m'as vu faire cette connerie et tu ne m'as pas prévenu ! pesta-t-il intérieurement.
"Évidemment, répondit Flavien. Maintenant, nous avons une bonne raison pour aller chez le vieux et déposer le portefeuille discrètement quelque part."

Quercy sortit une carte qu'il tendit à Roger.
- Se peut-il que le domicile de Monsieur Brajan soit ouvert ? Je n'ai pas trouvé de clé sur lui.
- Jo cachait une clé près de sa porte pour ne pas la perdre. J'ignore où exactement. Mais je crois que Yvon en possède une.
- Je ferais mieux d'y aller avec lui. Pour fermer les volets et s'assurer que la porte est bien verrouillée.
- D'accord. Moi, je préfère rester auprès de ma femme.
- Aller où ? demanda Yvon d'un ton anxieux.

Il se tenait au bas de l'escalier, raide comme un piquet, les bras ballants le long du corps. Roger lui expliqua l'idée de Quercy. Yvon eut l'air de vouloir protester car non, il ne savait pas où Jo cachait sa clé, mais oui, il en avait une chez lui. À contrecœur, il proposa au gendarme de le retrouver sur place une heure plus tard.
- Nous irons plus vite ensemble avec ma voiture, même sans le gyrophare. Et puis, il y a moins de risque que je me perde.

Surtout, il voulait garder un œil sur le fuyant Yvon Legoff.
Vaincu, Yvon passa devant lui sans un mot, décrocha son bonnet du portemanteau où étaient suspendues deux lanternes en ferraille - l'une authentiquement ancienne, l'autre fabriquée à l'identique sans une pointe de rouille -, et sortit.
Quercy lui emboîta le pas dehors. Une Jaguar XJS beige clair venait de se garer à côté de la 306. Une femme en sortit.
- Où est Suzanne ? prononça-t-elle d'une voix altérée par l'appréhension.
- Dans sa chambre, répondit Roger.

Elle s'engouffra dans la maison. Maïa Ormond, pensa Quercy, la cinquième invitée de la soirée dont lui avait parlé Roger. À elle aussi, il faudrait qu'il parle. Il remarqua que les deux feux avant de la Jaguar étaient cassés. Une infraction flagrante au Code de la Route. Il aurait pu dresser un PV.

Yvon Legoff avait l'air absent. Pour tout dire, il était complètement ailleurs.
À peine arrivé au centre du village, il voulut descendre de la 306 avant de défaire sa ceinture de sécurité. Le choc le repoussa en arrière.
- J'en ai pour cinq minutes, dit-il.

Quercy le regarda s'éloigner à travers le pare-brise.
"Ce type-là a la mort aux trousses."
Mais la mort pouvait prendre différentes formes insidieuses. Quercy tira sur la ceinture côté passager d'un coup sec pour débloquer l'enrouleur automatique. Une traînée rouge pâle s'imprima sur ses doigts et s'effaça en les frottant.
- Tiens, tiens…

"Du sang ?"
- Sur son caban. À hauteur de poitrine.

"Brrrrrrrrr ! "

Quercy sourit. Brajan n'avait aucune marque de blessure. Une autopsie en aurait-elle montré une, invisible lors d'un examen superficiel ?
Il reprit son brouillon de rapport, retourna la feuille et dessina au verso le contour de sa main. Puis il hachura cette forme d'une multitude de stries rouges. Dans un coin, il dessina encore deux cercles jumeaux de la taille de ceux qu'il avait observés sur la nuque de Brajan. Il écrivit également : Yvon Legoff, traces de sang sur ses vêtements. Et : présence d'une voiture entre 12H et 1H ????

- J'ai oublié quelque chose ?

Quercy chercha Flavien du regard dans le rétroviseur, mais celui-ci avait déjà disparu. Par la lunette arrière, il aperçut une vitrine éclairée de l'autre côté du parking, à côté de l'église : une librairie. Il aurait parié qu'il attendrait Legoff plus de cinq minutes.
Mû par la curiosité, il se dirigea vers la boutique Les Mots des Auteurs.

Il ne fut pas déçu. Un carillon cristallin annonça son entrée. En face de la porte, un présentoir en carton d'un mètre cinquante de haut, surmonté d'une photo représentant le Colisée de Rome, était rempli d'une cinquantaine d'exemplaires d'un épais bouquin intitulé *Décurion*, écrit par un certain Luc Prayque. La publicité de l'éditeur proclamait que c'était le livre événement de l'année, best-seller toutes catégories confondues, pas moins. Le propriétaire de la librairie en avait rajouté dans le genre : "À ne pas manquer. Une aventure extraordinaire. La détente, l'érudition et un style "romanesque" à couper le souffle !"
N'en jetez plus, songea Quercy.
Les autres livres étaient surtout présentés sur des tables et sur des rayonnages, par petites piles ou à l'unité. Le fond de la boutique, avec de la moquette rose et bleue au sol, était dédié à la jeunesse. Les Beaux-Arts et des albums de photographie marine occupaient tout un pan de mur. Sur la gauche, un comptoir était surmonté d'un calicot où était écrit : "Libre et rit". Il y avait partout des étiquettes incitant les lecteurs à s'intéresser à tel ou tel ouvrage, qui représentaient des boussoles marines dont la flèche rouge était bloquée "Coup de cœur" ou "Magnifique" mais aussi "Très mauvais" et "Ecrit avec ses pieds".

- Si vous ne trouvez pas un livre, c'est qu'il n'y est pas. Mais je peux vous le commander, dit une voix provenant de sa droite.

C'était une jolie femme de trente-cinq ans environ, qui venait vers lui : les cheveux châtains et les joues rondes qui se plissaient quand elle souriait, ce qu'elle faisait souvent. Elle avait donc des rides d'expressions bien marquées, charmantes. Les yeux marron clair ou vert, Quercy n'était pas encore assez près d'elle pour le deviner.

- Bonjour, monsieur le gendarme, reprit-elle. Je peux vous aider ?
- À choisir un bon bouquin, pourquoi pas.

- *Décurion* ! Vous l'avez lu ?
- Oui.
- Ce n'est pas grave. Un de plus, un de moins. Ils partiront tous quand même. Est-ce que vous vous intéressez aux auteurs locaux ?
- Parce qu'ils existent ?
- Il y a six romanciers qui vivent à Pimperbren. Plutôt cinq. Enfin six.
- Laissez-moi deviner. C'est pour ça que le village s'appelle "Le village des écrivains".
- C'est une idée du maire et du comité municipal d'animation. Ça fait venir les touristes et mon commerce en profite. *Le Doge Pourpre* ?
- Connais pas.
- Venise au XVIII° siècle. Complot. Meurtre. Mystère. Tenez.

Elle lui tendit un pavé avec une reproduction de la place Saint Marc en couverture, *Le complot des Dagues*. C'était apparemment le premier tome d'une saga intitulée *Le Doge Pourpre,* qui se poursuivait par *Le Bucentaure englouti, l'Héritage Anafesto* et *La Signorina G*. Et son auteur se nommait… Roger Thrévenot.
"Quelle coïncidence ! " exulta Flavien.

- Mais ce n'est peut-être pas votre truc, le roman historique, ajouta la librairie, toujours souriante.
- Plus ou moins. Je crois que je comprends: les autres romanciers de Pimperbren s'appellent Yvon Legoff, Maïa Ormond…
- Vous comprenez même plutôt vite.

Un présentoir entier était réservé à ces auteurs, un par étagère. Quatre titres pour Thrévenot, cinq pour Legoff, trois pour Ormond. Il y avait deux autres étagères.

- Georges Brajan ?

Elle s'exclama :

- Ah ! C'est mon préféré.

Ses yeux, verts, pétillaient d'enthousiasme. Elle ignorait la triste nouvelle. Connaissait-elle le vieil homme personnellement ? Était-elle une proche ? Allait-elle se mettre à pleurer s'il lui annonçait qu'il venait de mourir ? Il hésita, manquant de courage.

- Donc, en fait, vous connaissez déjà tous les Porteurs de Lanternes, reprit-elle.

"Écoute, écoute. Tu lui feras de la peine plus tard."

- Non. Les Porteurs de Lanternes ?
- Oh, ce n'est pas un titre qu'ils se donnent. C'est moi qui les appelle comme cela. Je connais plusieurs de leurs petits secrets. Un jour, Jo a lancé l'idée qu'ils devaient tous porter une lanterne quand ils se réunissaient.
- Pour quoi faire ?
- Une seconde.

Elle alla au centre de sa boutique, choisit un livre à couverture bleue et blanche, le feuilleta à la recherche d'un passage. Puis elle le tendit ouvert à Quercy.
Il lut :

> … Bref, voici de quoi il s'agissait.
> Vers la fin de septembre, quand approchait la fin des classes et que les nuits se faisaient noires, nous sortions de nos maisons respectives, équipés chacune d'une lanterne sourde. La chose était si bien connue qu'elle avait déjà imprimé sa marque dans le commerce de Grande-Bretagne ; les épiciers, quand venait le moment, commençaient à garnir leurs vitrines de notre marque particulière de luminaires. Nous les portions à la taille, accrochées à une ceinture de cricket, et recouvertes (telle était la règle) d'un pardessus boutonné. Elles dégageaient une odeur nauséabonde de fer blanc surchauffé et fonctionnaient fort mal, si elles nous brûlaient toujours les doigts, leur utilité était nulle, le plaisir apporté imaginaire, et pourtant il ne serait venu à l'idée d'aucun de ces garçons de demander rien de plus à l'existence qu'une lanterne sourde sous son manteau…
> Quand deux de ces ânes se rencontraient, on pouvait entendre s'élever un "tu as une lanterne ?" anxieux, auquel répondait un "oui !" satisfait. Tels étaient les mots de passe, et bien nécessaires, car il était de règle de garder notre gloire cachée, aussi rien ne permettait de reconnaître le porteur de lanterne - sinon (comme le putois) l'odeur…
> La béatitude suprême était de se promener, simplement, tout seul dans la nuit noire, le volet fermé, le pardessus boutonné, pas un rayon ne devait s'échapper que ce fût pour éclairer le chemin ou proclamer votre gloire - de n'être qu'un simple pilier de ténèbres dans l'obscurité, et à tout instant savoir, dans l'intimité de son cœur de nigaud, que l'on avait une lanterne sourde à la ceinture, et d'exulter et de chanter de le savoir*.

Le chapitre était intitulé *Les porteurs de lanternes*, le livre *Essais sur l'art de la fiction*, et l'auteur en était Roger Louis Stevenson.
"Voilà qui éclaire un peu notre lanterne."
Il lui rendit le livre presque à regret. Il était sûr que bien d'autres passages le passionneraient.

- Je relis Stevenson sans cesse, lui avoua la libraire. *Le maître de Ballantrae*…
- *David Balfour*…
- *L'île au trésor*…
- *Catriona*…
- Le style de Jo est de la même trempe.

- R.L.Stevenson, *Essais sur l'art de la fiction*, Payot pp. 51-52-53.
Trad. : France-Marie Watkins et Michel Le Bris.

Quercy détourna les yeux. Il aperçut Legoff au milieu de la place, le cherchant du regard, mal à l'aise de devoir l'attendre près d'une voiture de gendarmerie.

- Il faut…

"Dis lui que le devoir t'appelle."

- Il faut que vous y alliez, dit-elle avec un sourire malicieux.
- Au revoir, Mademoiselle.

Elle s'esclaffa.

- Oh la la ! Mademoiselle ! Appelez-moi Lise.

"Si tu te mets à rougir comme un jeune éphèbe puceau, je te jette dans le bassin des murènes."
La ferme ! cria Quercy mentalement.
Il ouvrit la porte, faisant résonner le carillon. Elle lui dit :

- Pour le *Doge* ! Si vous ne le prenez pas tout de suite, enfin si vous avez l'occasion de repasser, je peux le faire dédicacer par son auteur.

Quercy fit un signe de tête ambigu.
Le téléphone sonna dans la librairie et la jeune femme prit la communication.

Quercy regagna sa voiture au pas de charge en lançant à Legoff :

- En route !

Yvon s'était changé. Il portait désormais une veste imperméable jaune. Mais il avait toujours l'air d'un cadavre.

En contournant le port, Yvon indiqua un chemin empierré. Ils longèrent des villas, la plupart fermées en dehors de la période estivale, qui possédaient des accès directs à la Côte Sauvage. L'océan venait se briser sur des rochers sombres et escarpés en contrebas des jardins privatifs. Les jours de tempêtes, les embruns devaient atteindre les volets, voir les cheminées.
Quercy continua de rouler au pas, attendant que son passager lui désignât laquelle de ces demeures avait appartenu à Brajan. Mais Legoff était plongé dans un mutisme maussade.
Ils dépassèrent la dernière maison et roulaient à présent sur un chemin à peine carrossable. Un poteau fiché au beau milieu les empêcha de progresser plus avant. Yvon descendit de la 306 et continua à pied. Quercy le suivit, de plus en plus étonné. Le chemin s'écartait du rivage et s'élevait parmi de longues herbes couchées par le vent. Au sommet de cet escarpement, la vue était splendide, dégagée sur plusieurs dizaines de miles dans toutes les directions.
Au loin, la Côte faisait une saillie vers le large. Un bâtiment carré et massif s'y dressait, hérissé d'antennes et d'oreilles tournoyantes de radars militaires : une vigie de la Marine Nationale.
Le ciel avait la couleur de l'acier brossé sur une mer d'ardoise. En dessous de la ligne d'horizon, les minuscules silhouettes de trois pétroliers glissaient très lentement du sud au nord à la queue leu leu.

Une maison basse, au toit ondulé en vieilles tuiles, faisait face à ce panorama. Longue de quinze mètres, la façade blanchie à la chaux était percée de quatre fenêtres étroites. Le chambranle de la porte était profondément enfoncé dans le mur et son battant devait s'ouvrir vers l'intérieur. Volets et porte n'avaient pas reçu de couche de peinture depuis une éternité.

- C'est ici, prononça Yvon. J'ai la clé.
- Essayons d'abord de trouver la sienne.

Yvon haussa les épaules, mais obéit. Ils retournèrent quelques pierres près du seuil de la porte, examinèrent le rebord des fenêtres, cherchèrent derrière les volets et tâtèrent à l'intérieur de la gouttière. Rien.

Quercy contourna la bâtisse en passant entre l'angle de la façade et une remise attenante à ciel ouvert dont il ne subsistait que trois murs délabrés. Un épais tas d'herbes coupées y pourrissait. Il jeta un coup d'œil à l'arrière de la maison et vit le cambrioleur à l'œuvre.

Un homme essayait de forcer l'unique petite fenêtre de ce côté-ci de la maison avec un gros tournevis. Il était si concentré sur sa tentative d'effraction qu'il n'avait pas entendu Quercy et Yvon arriver par l'autre côté, et il ne se rendait toujours pas compte que le gendarme l'observait.

- Un coup de main ?
- Putain ! lâcha le cambrioleur en sursautant.

Il était jeune, moins de trente ans. Ses cheveux bouclés voletaient devant ses yeux effarés. Sa bouche grande ouverte formait le O du mot "incompréhension". Il ne portait qu'un T-shirt et un jean rapiécé. Il tremblait de froid. Quercy enregistra tous ces détails en une seconde, sans oublier le tournevis.

- Il vaudrait mieux que tu laisses tomber ça, dit-il calmement. Je pourrais croire que c'est une arme avec laquelle tu essayes de me menacer.

À sa grande surprise, le cambrioleur jeta le tournevis à terre, puis il fit un saut de cabri et s'enfuit à toutes jambes à travers les hautes herbes. Quercy le perdit de vue en quelques secondes.

- Hé ! Hé !

Il hésita à se lancer à sa poursuite, mais renonça.

- Qu'est ce qu'il y a ? demanda Yvon dans son dos.

Il avait fait le tour de la maison lui aussi, attiré par les cris. Quercy lui décrivit ce à quoi il venait d'assister. Yvon se frotta le menton.

- Ce doit être Japhy, mais ça m'étonnerait qu'il ait essayé d'entrer par effraction.
- Pourquoi ?
- Parce que ce serait con.
- Pourquoi ?
- Parce que Jo lui loue une baraque un peu plus loin sur le chemin et que Japhy a portes ouvertes ici.

Quercy lui montra le tournevis traînant à terre et les traces sur le bois de l'encadrement de la fenêtre.

- Japhy comment ?
- Soleal, répondit Yvon en secouant la tête. On dirait qu'il a pété un plomb.

Quercy n'était pas très sûr de la suite à donner à cet incident. Il tâta ses poches mais ne trouva rien qui puisse lui servir à envelopper le tournevis. Et puis de toute façon, à quoi bon ? Il repoussa l'outil de la pointe de sa chaussure contre la base du mur, à l'abri de l'appui de fenêtre. Legoff, qui avait déjà tourné les talons, ne l'avait pas vu faire.

Il retourna devant la porte d'entrée. Il faudrait qu'il parle à ce Japhy Soleal et…

- Vous avez une arme ?

La question prit Quercy au dépourvu. Son revolver était accroché à sa ceinture, mais sa vareuse recouvrait ses hanches et l'arme était invisible. Yvon le regardait d'un air grave, attendant la réponse.

- Oui, bien sûr.
- Merde alors…
- Mais je ne la sors qu'en cas de besoin. Pour tout dire, je ne m'en suis presque jamais servi.
- Je demandais… parce que des fois, vous n'avez pas l'air d'un vrai gendarme.

Yvon déverrouilla la porte et entra, dispensant Quercy de répondre.

En pénétrant à son tour dans la maison, sa première impression fut qu'il avait surpris le jeune Soleal non pas alors qu'il tentait d'entrer, mais au moment où celui-ci refermait la fenêtre après son forfait. Le désordre à l'intérieur était indescriptible. Il regarda Yvon qui ne semblait pas s'en formaliser.

- Tout est normal ? demanda Quercy.
- Apparemment. Vous pensez au bordel ? Jo est comme ça.

Encore le présent, se dit Quercy. Yvon avait-il réalisé que Brajan était mort ?

Il y avait beaucoup de livres, en vrac, sur le sol, sur l'unique table branlante au milieu de la pièce, le long des murs. Des monceaux d'ouvrages de toutes sortes, surtout des précis d'histoire. Aucun, à première vue, n'étaient signés de Brajan. Des vêtements, certains pliés, d'autres froissés et roulés en boule. Des détritus remplissaient trois sacs en plastique noir, mais les sacs étaient abandonnés contre un mur. Les autres murs étaient ornés de reproductions de tableaux, de cadres, certains vides, de vieux objets rouillés suspendus à des clous, des roues de vélo, des cages à oiseaux, des outils de charpentier et de forgeron. Un escalier menait aux combles, sous lesquels il fallait manifestement se tenir courbé pour progresser. Un évier était disposé sous une des fenêtres. Pas de vaisselle sale traînant au fond. Quercy en découvrit la raison quand il ouvrit un placard à côté, rempli uniquement de repas préparés dans leurs barquettes en plastique.

- Vous cherchez quelque chose ? demanda Yvon avec un soupçon de reproche dans la voix.
- Non.

Une lampe à gaz de camping pendait à une poutre du plafond. Pas de télévision. Mais une chaîne stéréo branchée à une prise électrique et une boîte en bois contenant des CD, jazz, opéra, musique de film, chanson française et vieux rocks.
Et des exemplaires du quotidien Ouest-France par centaines de kilos, entassées par piles dont certaines s'étaient effondrées et tapissaient le sol.

- Où dormait-il ?
- Là-haut, répondit Yvon. Faut comprendre que Jo ne vivait que pour écrire. Le reste, il s'en foutait pas mal. Ça vient de me frapper. Excusez-moi, il faut que j'aille dehors.

Yvon s'était brusquement décomposé, heurté de plein fouet par la réalité de la disparition de l'occupant des lieux. Quercy acquiesça.

- Fermer les volets pendant que vous y êtes.

Yvon grogna un assentiment et se précipita à l'extérieur.
Quercy sortit le portefeuille de Brajan et le glissa sur la table, contre une pile de livres.
"… je… te… tuerai…" ânonna Flavien.
Quercy venait d'apercevoir ces mots du coin de l'œil. Il se pencha, tira sur le bout de papier qui était coincé entre les pages d'un bouquin et le déchiffra :

- Un jour je te tuerai.

Yvon vomit le café qu'il avait ingurgité chez lui en vitesse. Le gendarme ne semblait pas s'être aperçu qu'il tenait à peine sur ses jambes. D'habitude, il évitait tout contact avec l'espèce humaine quand il était dans cet état. Ce matin était le pire matin de tous les matins qu'un poivrot ait jamais vécu.

Quercy porta le papier à la lumière d'une fenêtre. C'était un morceau déchiré d'une plus grande feuille. Les minuscules lettres bâtons étaient tracées à la main. Celui qui avait rédigé cette phrase avait tenté de dissimuler son identité en déformant son écriture pour rendre toute comparaison impossible. Pourtant, la menace était là, réelle, froidement déterminée.
Juste derrière la vitre sale, il entendit Yvon lui demander si on pouvait y aller maintenant. Quercy empocha le papier.
"Je t'ai vu faire", murmura Flavien.
On ne peut rien te cacher, se répondit Quercy.

Sur le trajet du retour, Quercy ne lui adressa pas un mot. Yvon avait même l'impression qu'il était pressé de se débarrasser de lui. La clé, une fois la porte verrouillée, avait disparu dans la poche de la vareuse du gendarme.

Les cahotements de la 306 sur le chemin transformaient sa cervelle en balle de caoutchouc à l'intérieur de son crâne, et il serrait les dents à s'en donner des crampes dans la mâchoire.
Sur la place, Quercy lui affirma qu'il comprenait que ce qu'il venait de faire était pénible pour lui et il l'en remercia. Yvon ne voyait pas ce qu'il voulait dire. Alors il hocha la tête d'un air pénétré. Il sortit de la voiture et se dirigea en direction de chez lui, les mains dans les poches de sa veste. Il jeta un dernier regard par-dessus son épaule et fut rassuré de constater que Quercy ne lui prêtait plus la moindre attention.

Quercy laissa à Legoff quelques longueurs d'avance. Dès que celui-ci tourna au coin de la rue de l'Église, Quercy ouvrit la portière et piqua un sprint. Il arriva au bas de la rue des Goélands juste à temps pour voir Legoff entrer chez lui. Il s'approcha, nota mentalement le numéro de la maison et revint sur ses pas tranquillement.
Il se réinstalla derrière le volant, ouvrit son porte-documents et prit une seconde feuille vierge. Il nota : Japhy Soleal (vér. orth.) ???????? et " Un jour je te tuerai". Puis : Brajan, Thrévenot, Ormond, Legoff : tous écrivains. Et encore : appeler neveu Brajan.
Quelqu'un toqua à la portière. Il entrouvrit la vitre. Les yeux verts avaient pleuré.

- C'est vrai pour Jo ? demanda Lise. C'est pour lui que vous êtes là ?

Il ne répondit pas, mais son expression dut le faire à sa place car Lise tourna les talons, en larmes, et courut jusqu'à sa librairie.

Le carillon sonna puis le silence retomba. Dura. Et s'éternisa. Quercy chercha Lise du regard. Il ne la vit pas.

- La librairie est fermée ? demanda-t-il en haussant la voix.
- Oh oui, s'il vous plaît, répondit-elle invisible. Mettez un truc en travers de l'entrée.

Il y avait un porte-parapluie juste à côté. Il le coinça contre le battant vitré de la porte.

- C'est fait ! dit-il.
- Merci.

Petite voix mouillée. Il avança vers le comptoir. Lise était accroupie derrière, un mouchoir en papier contre son nez.

- Désolé.
- Ça va aller. C'est juste le choc. Je suis une grande fille maintenant.

Il la laissa se redresser.

- Ça va aller, répéta-t-elle en reniflant.

Ils se regardèrent sans mot dire, embarrassés. Il y eut un bruit à la porte : quelqu'un en secouait le battant bloqué par le porte-parapluie. Le temps que Quercy se retourne, le client avait renoncé à entrer et disparu.

- Excusez-moi, dit Lise. Attendez une seconde.

Elle disparut précipitamment dans son arrière-boutique. Quelques instants plus tard, il entendit ses pas résonner au-dessus de lui. Elle devait habiter l'étage supérieur qui communiquait. Il attendit qu'elle réapparaisse comme elle l'avait promis, en partant à la recherche du livre de Stevenson. Il ne parvint pas à le dénicher, mais passa devant le présentoir dédié aux auteurs locaux.

L'étagère réservée aux livres de Georges Brajan n'en présentait aucun. Il n'y avait qu'un carton sur lequel était inscrit : "Éditions originales : seuls les titres en double sont disponibles à la vente. Adressez-vous au comptoir."

Encore en dessous, l'unique exemplaire d'un mince roman reposait sur la dernière étagère. Il était tombé à plat et s'était couvert de poussière. La quatrième de couverture montrait un cliché de l'auteur, jeune, lunettes noires barrant un visage pâle, les cheveux mi-longs et bouclés attachés en touffe sur le sommet du crâne. Portrait un peu flou, style branché et vaguement mystérieux. Malgré ces artifices, Quercy le reconnut avant de lire son nom : Japhy Soleal. Le livre s'intitulait *UchroniCity*.

Impossible d'y voir une simple coïncidence. Encore un écrivain rôdant autour de la scène du…

Quercy secoua la tête pour chasser de son esprit cette conclusion hâtive. De nouveau, quelqu'un essayait d'entrer dans la boutique. C'était Lise qui lui faisait signe à travers la vitre de débloquer la porte. Il lui ouvrit.

- Je suis passée par l'extérieur, expliqua-t-elle. J'avais oublié que vous aviez fermé.

Le vrombissement d'une moto traversant la place en trombe couvrit sa réponse.

- Vous allez mieux ? répéta-t-il.
- Oh, oui, merci. Je ne devrais pas me mettre dans des états pareils.
- Vous connaissiez bien Monsieur Brajan ?

Elle soupira. Quercy craignit le retour des larmes.

- C'était un homme si gentil. Et un si grand écrivain. J'ai eu la chance de le côtoyer. Enfin, pas vraiment d'être quelqu'un qui a compté dans sa vie, vous voyez ? Pas comme si… Une admiratrice. Du genre qui n'ose pas lui dire combien elle l'admire.
- Il venait souvent ici ?
- À la librairie ? Presque jamais. Une ou deux fois. Pour des signatures.
- Dommage.
- Pourquoi dommage ?
- Parce que je commence à regretter de ne pas l'avoir connu avant, et de n'avoir jamais lu…
- Je suis sûre que vous vous trompez !

À la grande surprise de Quercy, un sourire triomphant éclaira le visage de la jeune femme.

- Tout lecteur français de sept à soixante-dix-sept ans a lu, au moins une fois dans sa vie, une *Aventure de la Main* de Jobrajan !

Elle se dirigea vers le comptoir et ouvrit une bibliothèque vitrée. Des centaines de volumes s'entassaient sur les rayonnages. La plupart étaient enveloppés d'une feuille de plastique protecteur et offraient au regard des couvertures cartonnées noires et blanches, sépias ou avec des illustrations aux couleurs criardes, datant des années cinquante pour les plus anciennes, jusqu'aux années quatre-vingt-dix pour les dernières parues. Toutes arboraient le titre *Les Aventures de la Main*. Et toutes étaient signées Jobrajan.

Le souvenir fit peu à peu surface dans la mémoire de Quercy. Enfant, il avait lu des Jobrajan, comme on lisait des Jules Verne, des *Lancelot* par le capitaine X dans la Bibliothèque Verte ou des Jack London. Il se rappelait ces aventures aux mille péripéties empruntées à la bibliothèque municipale, échangées avec les copains et même certaines volées dans la librairie du boulevard Gambetta. Il lui revint également l'image de cinq mômes habillés de guenilles, galopant à travers les vieux quartiers de Paris dans une ambiance nocturne et brumeuse, leurs visages hâves et leurs yeux immenses éclairés par la lumière des réverbères, dont ils prenaient soin de souffler la flamme pour commettre leurs méfaits. Des courses-poursuites interminables, des murmures nocturnes, des noms de personnages bizarres, des lieux interdits et pourtant familiers, et de fracassantes rencontres avec les soubresauts de la vraie Histoire.

Comme une clé secrète, un mot de passe ou une carte magique dont Jobrajan aimait parsemer ses histoires, son nom rappela à Quercy toute l'émotion et la passion de jeune lecteur insatiable qu'il avait été.

- Je ne sais plus combien d'*Aventures de la Main* j'ai lu, dit-il. Peut-être une dizaine seulement, peut-être plus…

Lise lui expliqua que Jobrajan en avait écrit environ deux cents. Certaines avaient été adaptées en pièces radiophoniques dans les années soixante. D'autres étaient parues en bandes dessinées dans le Journal de Tintin et Pif Gadjet, sous le trait et les couleurs de différents illustrateurs.

Le père de Quercy détestait cette sorte de littérature altérée que représentait la bande dessinée à ces yeux. Mais il était arrivé au jeune Paul de braver l'opinion paternelle en achetant ces magazines en cachette. Et s'il lui manquait l'épisode de la semaine précédente, sa propre imagination en inventait la teneur avec le même bonheur.

Jobrajan avait commencé à écrire vers 1950 et n'avait jamais cessé de produire trois à quatre romans par an. Ses cinq orphelins, Pouce, L'Index, Majeur et les jumeaux Petits Doigts, qui formaient la bande de la Main, avaient traversé toutes les époques sans jamais grandir. Son inspiration semblait inépuisable et pourtant, le succès des *Aventures* avait périclité peu à peu. Il n'était plus édité aujourd'hui. Il ne subsistait que dans le souvenir nostalgique de ceux qui n'avaient pas complètement oublié avoir été des enfants.

Quercy reporta son attention sur les romans entassés dans la bibliothèque vitrée.

- C'est une collection impressionnante.
- Il y a deux ans et demi environ, Jo est venu m'apporter tous les exemplaires qu'il possédait encore. Il m'a dit que si je les voulais, il me les donnait. Vous vous rendez compte ? Toute l'œuvre de sa vie.
- Vous les vendez ?

Lise le jaugea du regard.

- Seulement aux amateurs. Aux vrais. Et seulement si je les possède en double. Le prix de vente me sert à acheter ceux que je ne possède pas encore. Mais certains sont introuvables, malheureusement. Et puis il y a les BD, encore plus difficiles à trouver. J'ai un site Internet où je passe des annonces d'achats et d'échanges. C'est fou, je reçois plus de réponses qui viennent des Etats-Unis et du Canada que de France. Ici, il était un peu oublié.
- Vous voulez construire un musée ?
- Pourquoi pas ? répondit elle en haussant les épaules.

Mais Quercy comprit qu'elle y pensait sérieusement sans trop oser le prétendre, et qu'elle s'y consacrait avec passion.

- J'en possède peut-être encore un ou deux, dit-il d'un ton encourageant. Mais j'ai déménagé si souvent qu'il faut d'abord que je remette la main sur les vieux cartons.

Elle cligna de l'œil et son sourire se fit charmeur.

- Je paye rubis sur l'ongle pour un exemplaire en bon état. À moins que vous ne vouliez faire un don au musée.

L'instant suivant, un sourire triste pinça ses lèvres.

- J'aurai tant voulu qu'il soit là pour le voir.

Le téléphone portable de Quercy bourdonna dans sa poche. Il s'éloigna de quelques pas en s'excusant pour répondre à l'appel.

3

Roger Thrévenot raccrocha avec mauvaise humeur. Son interlocuteur à la brigade de gendarmerie de Guérande avait été à peine aimable. Dès qu'il avait demandé à parler au capitaine Quercy, on l'avait mis en attente pendant dix longues minutes. Puis, comme Quercy était absent, on l'avait prié, sans politesse, de décliner son identité et de laisser un message si celui-ci avait un caractère d'urgence. Roger avait hésité une ou deux secondes et l'autre s'était permis de manifester son impatience, il n'avait pas de temps à perdre.

Roger n'aimait pas être traité de la sorte. Il n'était pas du genre à se laisser faire. Il exigeait qu'on lui montrât le respect qu'il méritait, et il s'emportait facilement quand ce n'était pas le cas. Mais quelque chose retint son explosion de colère. Le mépris de son interlocuteur ne lui était pas directement adressé. C'était quelqu'un d'autre qui en faisait les frais à travers lui : le capitaine. Il avait encore demandé s'il était possible de le joindre personnellement et l'exaspération à l'autre bout du fil avait monté d'un cran. Roger avait finalement laissé un message laconique et coupé la communication. Pourtant…

Il se donna du temps pour se calmer. Moins de trois heures auparavant, le capitaine Quercy se tenait debout devant lui dans son salon. Passé la surprise de découvrir un uniforme sur le pas de sa porte, il avait plutôt apprécié la personnalité du gendarme. Une réelle empathie émanait de son visage avenant, tandis qu'il lui posait des questions sur Jo et s'inquiétait de l'état de santé de Suzanne. Ses condoléances avaient eu l'air sincère. Et son empressement à mettre les affaires de Jo en ordre prouvait sa conscience professionnelle.

Quercy devait avoir à peine dépassé la quarantaine malgré ses cheveux courts déjà grisonnants sur les côtés du crâne. Yeux bleus, teint hâlé, nez un peu fort, traits réguliers. En d'autres circonstances, Suzanne n'aurait pas manqué de remarquer sa beauté masculine, quoique banale, et elle lui en aurait fait part sur un ton badin. Venant de son épouse, tout compliment était à prendre au pied de la lettre, simple politesse sans arrière-pensée qui agaçait quand même Roger. Suzanne arrêtait trop souvent son jugement sur l'aspect physique des êtres. Roger, lui, aimait fouiller leurs motivations, et leurs contradictions.

Quelles étaient celles du capitaine Quercy ?

Roger alla dans la cuisine. Il était quinze heures passées et Suzanne n'était pas redescendue de sa chambre pour préparer le déjeuner. Il fit réchauffer une tarte salée surgelée, jetant dans la poubelle les reliefs du dîner de la veille que sa femme ne supporterait pas de finir, ni même d'apercevoir sur les étagères du frigo.

Il emporta le repas à l'étage et frappa à la porte de la chambre.

- Oui ? répondit-elle à travers le battant.
- Veux-tu déjeuner, ma chérie ?

Il attendit. Maïa ouvrit et saisit le plateau où reposaient la tarte avec la salade et leurs deux couverts.

- Merci, Roger.

Elle lui referma la porte au nez d'un coup de talon. Roger n'eut pas le temps de protester. Mais ses poings se serrèrent au bout de ses bras ballants.

Il redescendit à la cuisine. Dans la poubelle, il recueillit deux tranches de rôti, sur lesquelles il disposa une cuillérée de mayonnaise. Avec en plus un paquet de chips et un yaourt à la vanille, il sortit de la maison et monta dans son bureau au-dessus du garage. Il alluma l'ordinateur, s'assit sur son fauteuil et le bascula en arrière. Il n'avait plus très faim, mais il fallait bien qu'il mangeât. Il n'avait pas non plus envie de travailler, mais il fallait bien s'occuper l'esprit pour éviter de ressasser son amertume.

Maïa écarta les protestations de Suzanne d'un revers de la main : il était évident que Roger avait préparé ce repas succinct pour Suzanne et lui, mais il saurait se consoler d'un sandwich. Depuis ce matin qu'elle tentait de surmonter son chagrin, il n'était pas monté une seule fois lui demander si elle allait mieux.

- Et puis je l'ai remercié gentiment, continua Maïa. D'abord, il faut que tu avales quelque chose. J'irai m'excuser si tu y tiens.

Suzanne n'insista pas. Il était inutile d'affronter Maïa de front lorsqu'elle était en colère. Roger n'y était pour rien. Elle décida de changer de sujet de conversation.

- Assieds-toi à côté de moi, Maïa. Je te jure, à te voir t'agiter comme une pile électrique, je suis épuisée.

Maïa caressa les cheveux défaits et la joue de son amie en souriant.

- Pardonne-moi. Je compense mon anxiété par l'hyper activité, et ma dépendance des hommes par de l'agressivité envers le premier mâle qui passe.
- Tu consultes toujours cette femme ?
- Je me mets à parler comme elle, n'est ce pas ? Ma psy s'est installée sur la Côte d'Azur, il y a six mois environ.
- Tant que ça ! Je l'ignorais.
- Un jour, elle m'a annoncé : "C'est la dernière fois que nous nous voyons, Maïa. J'espère que cela ne vous dérange pas." Quoi qu'il en soit, nous commencions à tourner en rond. Elle avait fait son boulot. Et tu sais comme c'est difficile de trouver quelqu'un à qui parler.

Suzanne acquiesça d'un hochement de tête bienveillant.

- Bien sûr, il y a toi, Suzanne, reprit précipitamment Maïa. Tu as toujours été là pour moi. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi.
- Bah ! Tu es aussi forte que tu en as l'air.

- Je cache bien mon jeu.

Elles unirent leurs mains et gardèrent le silence, émues.

Suzanne n'avait cessé de pleurer depuis l'appel du docteur Bresson vers neuf heures. La mort de Jo l'avait bouleversée à un point inimaginable. Juste après le départ d'Yvon, elle avait appelé Maïa, et elle avait de nouveau éclaté en sanglots à son arrivée. Maïa n'avait pas tenté d'endiguer ce flot ininterrompu de tristesse, au contraire. Elle l'avait tenue contre elle et l'avait bercée jusqu'à ce que Suzanne s'endormît presque. Puis, profitant que son amie ait quitté la chambre pour humidifier un linge à poser sur son front, Suzanne avait téléphoné à Lise, en murmurant dans le creux de sa main.

Maintenant, quatre heures plus tard, elle avait toujours la tête lourde, les paupières gonflées et le nez rouge. Elle avait à peine la force de s'adosser aux oreillers pour faire tenir le plateau sur ses genoux. L'idée de manger cette tarte tiède lui donnait la nausée. Mais elle le ferait sans doute, sous l'insistance de Maïa. Devait-elle dire à son amie ce qu'elle avait fait ? Était-ce le moment ? Maïa lui pardonnerait-elle ?

- Il faut que j'aille au petit coin, dit Maïa. Veux-tu un verre d'eau ?
- Oui, s'il te plaît.

Maïa ouvrit la porte de la chambre.

- Tu sais Suzanne… Ne m'en veux pas si je suis incapable de pleurer sur le sort de Jo. Je l'aimais bien, malgré tout. Mais je ne peux pas pardonner.

Yvon avait réveillé les démons. Et les démons réclamaient leur dû.

Ce qu'il vivait depuis son réveil était monstrueux. Et cela empirait.

En cherchant la clé de chez Jo pour le gendarme, il avait retrouvé son propre trousseau accroché à un petit flotteur de liège, dans l'un des tiroirs de sa table de chevet. Il ne verrouillait plus sa porte depuis longtemps, de crainte de ne pouvoir rentrer chez lui s'il perdait ses clés quelque part à l'extérieur. Une bonne logique d'alcoolique.

Mais ce qui s'était passé cette nuit lui avait fait prendre conscience d'une chose. Il était en danger. Il pouvait mourir. Tomber sous les roues d'une voiture. Se noyer. Devenir fou.

S'il sortait, il tomberait.

Il avait saisi son trousseau et avait fermé à double tour, de l'intérieur. Puis il avait séparé les clés du flotteur et les avait glissées par l'ouverture de l'imposte de la porte d'etrée. Il avait entendu les petits morceaux de métal dégringoler sur le trottoir, juste devant le 15 de la rue des Goélands. Il s'était enfermé.

Il glissa sur le sol froid de l'entrée, les poings pressés contre ses tempes. Il aurait voulu hurler de douleur. Il gémit.

Sur l'échelle des besognes merdiques que Chantoux lui assignait régulièrement, celle-ci valait huit sur dix. Quercy avait connu pire. Ce n'était

pas le but de la mission qui était humiliant, c'était la façon dont on le considérait corvéable à merci.
Il marmonna plusieurs fois "Oui, mon commandant" d'un ton morne puis déconnecta son portable. Il se retourna vers Lise qui avait tendu l'oreille, mine de rien.
- Mauvaise nouvelle ?
- Rien que le travail.
- Vous partez ?
Il voulut dire "Je reviendrai", mais rien n'était moins sûr. Il la remercia, lui souhaita bonne chance pour tout ce qu'elle comptait entreprendre et sortit si vite de la boutique qu'il faillit décrocher le carillon aérien avec le haut de son crâne. Bien qu'interloquée, Lise éclata de rire tandis que Quercy récupérait sa casquette au vol. Rien ne pressait, et pourtant, il se hâta vers sa voiture.

Il quitta Pimperbren, reprit la route de Guérande, mais obliqua dans la direction des marais salants. Après quelques kilomètres parcourus à une vitesse de maraudeur, il avisa un petit chemin de terre, au-dessus d'un étier, entre deux bassins à la surface desquels séchait une croûte saumâtre.
Il s'y gara en marche arrière, coupa le contact, et écouta les cliquetis du moteur s'estomper avant de lâcher le volant et de poser ses mains à plat sur ses cuisses. Puis il se mit à attendre.
On lui avait donné l'ordre de reprendre la surveillance qu'une autre voiture, appelée à intervenir sur un grave accident routier, avait abandonnée.
En l'espace de trois mois, six plaintes pour vol et dégradation de l'outil de travail avaient été déposées. Un, ou plusieurs malfaiteurs prélevaient du sel directement dans les bassins de cinq petits exploitants paludiers. Du travail d'amateur. Pourquoi les voleurs n'avaient-ils pas dérobé le précieux condiment déjà conditionné en sachet dans l'entrepôt d'une collectivité professionnelle ? Le sel de contrefaçon, hors saison devait surtout avoir un goût de vase et d'eau croupie.
Les soupçons de la gendarmerie saisie de l'enquête se portaient sur un groupe de Gitans qui s'étaient installés sur un terrain de football non entretenu d'une commune voisine. Des hommes de la brigade les tenaient à l'œil depuis un mois. Le commandant Chantoux, malgré sa bêtise épaisse, prenait soin de rassembler des preuves, avant d'organiser une descente pour démanteler cette filière de contrebande.
Lorsqu'il travaillait dans la région de Bordeaux, Quercy avait participé à l'évacuation *manu militari* d'un camp de ces gens du voyage. Il espérait n'avoir jamais à revivre cette expérience. En tant que gendarme, il aimait la loi, mais beaucoup moins quand il s'agissait de la faire appliquer à la matraque.
Quant à ses chances de surprendre les individus recherchés en flagrant délit, elles étaient quasi nulles. Le but de sa présence était de convaincre les propriétaires des bassins que la gendarmerie surveillait leurs biens. Stationné

comme il était, à la vue de tous non loin du bord de la route, les victimes comme les voleurs ne pouvaient manquer de le voir.
Il sortit une paire de jumelles de la boîte à gants et les posa sur le tableau de bord. Il brancha la radio, régla le son au minimum, écouta d'une oreille discrète ses collègues communiquer à la brigade leurs constatations sur l'accident : deux voitures, un camion, des morts. Besoin d'ambulances supplémentaires et présence sur les lieux d'une équipe de la télévision régionale. Quercy aurait été bien plus utile là-bas, mais le commandant l'avait envoyé ici parce qu'il ne s'y passerait rien, évidemment.
Il décida de prendre son mal en patience.
"C'est plutôt calme."
- Comme tu dis.
Flavien était assis sur le siège passager. Il regardait à travers le pare-brise.
"Drôle d'oiseau."
- Où ça ?
"Au milieu du grand bassin, là-bas."
- Oui, je le vois. On dirait un ibis.
"Tu as déjà observé un ibis de cette couleur ? Prête-moi tes jumelles."
- Très drôle.
Quercy porta la puissante binoculaire à ses yeux et fit le point sur l'oiseau. Au même moment, une camionnette blanche occulta son champ de vision. Le conducteur ralentit et Quercy lui fit un signe, tout en marmonnant entre ses dents :
- Tout va bien, Monsieur ! La Gendarmerie est là ! Rentrez chez vous tranquille ! Merci de votre confiance !
L'homme redémarra et la camionnette disparut.
"Alors ?" demanda Flavien.
- Une seconde.
Quercy reprit les jumelles.
- C'est un ibis : le corps blanc, avec la tête et le cou noirs.
"L'ibis est blanc ou rose. Pas blanc à tête noire. Ça n'existe pas."
- C'est bien la forme recourbée du bec. Et sa silhouette. C'est un ibis.
"Impossible !"
- Ben si.
"Mais non !"
- Tirons à pile ou face.
Il regarda Flavien qui avait les bras croisés sur sa poitrine et affichait une moue butée. Malgré son jeune âge, il était incroyablement entêté. Une obstination quasi maladive, réelle ou fictive.
Quercy eut une idée pour se départager. Il chercha dans son agenda personnel le numéro de téléphone d'un homme nommé Serge Pélaut. Il avait eu à faire avec lui au début de l'automne. Ce défenseur des oiseaux

migrateurs s'était pris de bec avec des chasseurs qui lui avaient cassé la gueule et ses jumelles. Il retrouva le numéro et ralluma son portable.

- Monsieur Pélaut ? Capitaine Quercy… Quoi ? Non, rien pour votre affaire, ce n'est plus de mon ressort. Dites, je suis en train d'observer un oiseau dans les marais… Oui, un petit échassier noir et blanc, le bec recourbé… Une avocette ?

Il jeta un coup d'œil à Flavien qui souriait victorieusement.

- D'accord, mais mon oiseau-là, il ressemble comme un frère à un ibis… Je vous jure… Je vois… Je vois… Bon, bien, merci. Au revoir.

Il raccrocha et rumina son échec un bon moment.

"C'est comment, une avocette ?"

- Noir et blanc, avec le bec recourbé. Très commun dans le coin.

"Sans blague ?"

Et Flavien partit d'un immense éclat de rire.

Une heure durant, Quercy refusa de lui adresser la parole. Il avait faim. Quand il partait en mission de surveillance, il emportait toujours de quoi manger et boire. Mais ce matin, il n'avait rien prévu, espérant être de retour à la brigade avant midi.

Flavien continuait de pérorer, faisant semblant de reconnaître un pingouin à la place d'une mouette, un pélican à la place d'un héron ou un flamant rose à la place d'un goéland.

Une 4L cabossée passant en trombe devant eux freina en bloquant les pneus et fit demi-tour sur deux roues. Elle vint se garer le long de la 306. Des autocollants de la LPO et de la Hulotte garnissaient la lunette arrière.

- Hé, capitaine, mon capitaine ! lança Serge Pélaut, la cinquantaine au look de trentenaire baba. J'espérais bien vous retrouver dans le coin.
- Vitesse excessive, manœuvre dangereuse, pas de ceinture. Vous pourriez le regretter.
- Ouais, bon, comme on dit, pas vu, pas pris. C'est à propos de votre oiseau. Ça m'intrigue. Ca m'intrigue même beaucoup alors je suis venu. Il est encore là ?
- Bien sûr. Je l'ai menotté à l'arrière. C'est un suspect.
- On se marre. Vous pouvez me faire une description plus précise ?

Quercy fit encore mieux. Il le dessina sur une feuille vierge, tandis que Pélaut prenait place à côté de lui. Flavien, passé à l'arrière, regardait par-dessus leurs épaules.

- Mmmm, pas mal ! reconnut Pélaut. On dirait bien un ibis sacré. Merde ! Si seulement j'avais pu le voir moi-même.

"C'est rare ?" demanda Flavien.

- C'est rare ? dit Quercy.
- C'est plus que rare, c'est… c'est pas croyable. L'ibis sacré vivait presque exclusivement au sud de l'Irak, dans le delta de l'Euphrate. Quand Saddam Hussein a comblé les marais pour faire passer ses chars pendant la guerre contre l'Iran, l'oiseau s'est retrouvé sans territoire. Alors, pouvoir en observer un, presque au nord de l'Europe, vous comprenez ?
- Je comprends que j'ai eu de la chance.
- Ouaip !

"Tu est un sacré veinard", remarqua Flavien.

Quercy sourit.

- Vous pensez à quoi ? demanda Pélaut.
- À ce que cachent les choses. J'aperçois un oiseau et vous me parlez d'une guerre qui s'est achevée il y a vingt ans.

Pélaut acquiesça, puis :

- Joli joujou que vous avez là, dit-il en désignant les jumelles. Combien ?
- Il suffit de s'engager dans la gendarmerie et ils vous en donnent une paire gratis.
- Trop cher !

Il s'extirpa de la 306 et, après avoir serré la main de Quercy et lui avoir dit au revoir, il remonta à bord de sa 4L et s'en alla.

Le calme revint. Et les heures s'égrainèrent jusqu'au crépuscule.

"Je savais que c'était un ibis sacré."

Quercy explosa :

- Bien sûr que tu le savais ! Tu sais toujours tout sur tout ! Pourquoi ne t'ai-je pas créé bête comme un âne ?

"Pure vanité. Je te ressemble trop."

En lui-même, Quercy reconnut que Flavien avait raison. Celui-ci reprit sur un ton plus conciliant :

"J'essayais seulement d'attirer ton attention."

- Sur quoi ?

"Notre affaire ! Ce matin, tu as découvert une sorte de vieil ibis sacré, mort. Et les causes de son décès sont encore inconnues. Et pourtant, il y a une explication. Elle existe, mais tu l'ignores. C'est bien toi qui a fait gravé sur mon glaive *Les causes secrètes des choses*, non ?

- Je ne sais même pas ce que je cherche.

"La vérité. Je t'ai entendu tout à l'heure quand tu as pensé *scène de… crime*. Je garde tout en mémoire, mais toi, tu as tendance à oublier. Tu ferais mieux de noter ce que nous avons appris."

Quercy alluma le plafonnier de la 306, fouilla dans son porte-document et en extirpa les deux feuillets qui constituaient les seuls éléments de son enquête.

Sous le dessin de sa main striée de rouge, il ajouta : Une aventure de la main. Troublante coïncidence.

"Je commence."

- Attends un instant.

Quercy déplia une carte de la région, prit une nouvelle feuille et dessina un plan succinct. Un cercle au centre de la feuille représentait Pimperbren. Un

petit carré à l'intérieur désignait le domicile d'Yvon Legoff. Le long du grand cercle, il traça approximativement la côte par une ligne ondulée. Sur cette ligne, un autre carré représentait la maison de Brajan. Une ligne droite partant du cercle figurait la D36. Une seconde droite presque parallèle, traversant de part en part le village : la D555, en provenance de la D99. Il dessina un nouveau carré au bord de cette ligne : La Meulière. Un trait, la C17, reliait ces deux routes plus au nord. Un dernier trait en pointillé entre la Meulière et la maison de Brajan représentait le petit chemin sur lequel il avait trouvé la mort. Et l'endroit précis où cela s'était produit, à l'intersection de la ligne pointillée et la droite D36, était marqué d'une croix.

- Voilà.

Flavien se mit à récapituler les détails pendant que Quercy les notait.

"Bien, je commence. Georges Brajan quitte ses amis à minuit. D'après Thrévenot, rien ne laissait présager au cours de la soirée ce qui va arriver. Brajan rentre chez lui. Entre minuit et trois heures du matin, il est apparemment victime d'une crise cardiaque. Il porte d'étranges marques sur les mains et la nuque, et il sent mauvais. Le docteur le croyait pourtant en excellente santé pour son âge. Il est probable qu'une voiture se trouvait sur les lieux."

Quercy agita le petit bout de papier devant leurs visages.

- Tu oublies ça.

"J'y arrive. Tu te rends chez lui en compagnie de Legoff qui ne semble pas pressé de te donner un coup de main, cela dit en passant. Legoff a des traces de sang sur son caban, dont il s'empresse de changer. Tu surprends Japhy Soleal en train d'entrer dans la maison par effraction. Au milieu du désordre dans lequel aime vivre Brajan, tu trouves une menace de mort : Un jour je te tuerai. Il manque le reste de la feuille. L'écriture est presque illisible."

- C'est tout.

"Pour les faits, oui. Passons aux questions sans réponse. Bresson appelle Thrévenot pour le prévenir du décès de Brajan. Qui appelle Legoff ? Pourquoi se précipite-t-il chez les Thrévenot ? Qui prévient Maïa Ormond, qui arrive beaucoup plus tard ? Pourquoi Japhy Soleal ne faisait-il pas partie des Porteurs de Lanternes ? Où était-il pendant la nuit ?"

- On peut se poser la question pour tous les autres. Après minuit, qu'ont-ils fait de leur temps ? Quels sont leurs alibis ?

"Il faudra leur demander."

- Supposition : Brajan loue une maison à Soleal. Les deux hommes se disputent. Celui qui a inventé les Porteurs de Lanternes exclut du groupe le plus jeune. Soleal le menace, puis passe à l'acte. Mais il se souvient qu'un bout de papier l'accuse et il tente de le récupérer.

"Raison de la dispute ?"

- Aucune idée, mais son attitude le rend suspect. C'est une bonne raison pour aller lui rendre visite, officiellement ou non.

"D'accord. Revenons en arrière."

- Avant minuit ?

"Beaucoup plus loin. Environ deux ans et demi."

- Qu'est ce que tu veux dire ?

"À cette époque, Brajan a cédé ses propres livres à Lise. Toute l'œuvre de sa vie ! Pourquoi ?"

Quercy ne répondit pas. L'idée d'impliquer la jeune libraire dans tout cela le mettait mal à l'aise.

"Elle pourrait sans doute te l'expliquer. Ça et beaucoup d'autres choses. N'a-t-elle pas dit : Je connais plusieurs de leurs petits secrets ?"

- Elle l'a dit, reconnut Quercy.

" C'est une bonne raison pour aller lui rendre visite, officiellement ou non."

Quercy sourit à Flavien qui lui retourna un clin d'œil complice.

Il était dix-huit heures passées. Tout autour de l'habitacle éclairé de la 306, l'obscurité régnait. Les jumelles de Quercy n'étaient pas dotées de dispositif de vision nocturne. Sa mission de surveillance s'achevait donc avec la fin du jour. Il démarra, éteignit le plafonnier et alluma les phares, et quitta les marais salants.

"Tu es convaincu qu'il s'agit d'un meurtre, maintenant ?"

- De plus en plus.

L'éclairage public autour du port de Pimperbren mettait surtout en valeur la façade de l'église, face au large. Les places de parking restaient dans l'ombre. Le plus fort halo lumineux provenait de la vitrine de la librairie encore ouverte. Quercy y pénétra.

Lise ne devait pourtant plus attendre de clients car l'allée principale de sa boutique était encombrée de cartons pleins de livres, empêchant le passage.

- Tiens, capitaine ! dit-elle en relevant son visage souriant.
- Pour être précis, on dit "Mon capitaine". "Mon" est l'abréviation de "Monsieur le". Capitaine tout court est réservé aux femmes.
- Tiens, Monsieur le capitaine qui fait la leçon ! Que puis-je faire pour vous ?

Il n'avait pas préparé sa façon de l'aborder. Il hésita.

- Justement, je me demandais ce que vous, vous faisiez.
- Je range. Je fais aussi dans l'occasion. Je reprends les livres que mes clients ont achetés ici au bout de deux ans, s'ils sont en bon état.
- C'est légal ?

Elle posa ses poings sur ses hanches et l'affronta du regard.

- Je les rachète moitié prix et je les revends au même tarif. Sans bénéfice. Je rends service aux gens. Il n'y a qu'une cotisation annuelle de dix euros pour bénéficier de ce service, comme à la bibliothèque municipale. Et c'est la mairie qui encaisse.

Quercy leva les mains en signe d'apaisement.

- D'accord ! D'accord ! Pardonnez-moi. Je voudrais m'inscrire.
- Ah ?

Elle se dirigea vers le comptoir et y saisit un grand cahier d'écolier qu'elle feuilleta longuement pour cacher son trouble.

- Désolée.
- Ça ne fait rien. Je repensais à votre proposition de ce matin. Les auteurs locaux. Par qui dois-je commencer ?
- Je n'en ai pas d'occasion.
- Tant pis. En neuf.
- Roman historique, polar, science-fiction ou littérature générale ?
- La totale. Et un roman pour enfant également.

Elle sourit.

- Monsieur est un grand lecteur.
- Depuis sa plus tendre enfance.
- Je vois. En ce qui concerne *le Doge Pourpre*, comme c'est une saga, mieux vaut commencer par le premier tome, *Le Complot des Dagues*. Pour Maïa, vous pouvez prendre n'importe lequel des trois : *Liberté Cherry*, *La Frontière de Glace* ou *Et tous les Innocents devront mourir*. Yvon a été finaliste du prix Goncourt avec son dernier roman, *Sur le sable de toutes les mers du monde*. Je vous le conseille. Par contre, Japhy n'en a écrit qu'un. Vous n'avez donc pas le choix. *UchroniCity*. Et pour Jo…

Elle se retourna vers la bibliothèque vitrée.

- Évidemment, c'est autre chose… Regardez celui-ci avec le dos relié en tissu rouge. C'est le premier roman qui porte le titre *Une aventure de la Main* écrit en 1955. Mais c'est une pièce de collection, alors….

Elle fit une grimace, exprimant son hésitation à le vendre, et même à le manipuler.

- Essayez plutôt celui-là, si vous ne l'avez pas déjà lu.

Quercy accepta le choix de Lise et prit le polar de Maïa Ormond sombrement intitulé *Et tous les Innocents devront mourir*. Elle mit les livres dans un sac plastique, mais elle refusa quand il voulut les payer.

- Vous me les ramènerez si vous n'aimez pas.
- Je ne peux pas accepter.

Elle haussa les épaules.

- Mais si, vous pouvez.
- Alors, je tiens à m'inscrire, pour les livres d'occasion.
- Pour cela, Monsieur, il me faut votre nom, votre adresse et votre numéro de téléphone, s'il vous plaît.

Il lui tendit une carte de visite sur laquelle il inscrivit son numéro de portable personnel. Elle épingla la carte dans le cahier et lui en tendit une autre.

- Les coordonnées de la boutique.

Avec son propre numéro ajouté au stylo, remarqua-t-il.

- Quand puis-je passer vous les rendre ?

- Quand vous voulez, répondit-elle d'un air espiègle.
- En dehors des heures d'ouverture ?
- Tentez votre chance.

Le sac plastique marqué du logo *Les mots des auteurs* rejoignit son porte-document sur le siège passager de la 306. Quercy retourna la carte entre ses doigts. L'écriture était ronde. La longue queue du 9 et la barre du 7 caressaient les chiffres précédents. Elle s'appelait Lise Gabarni.

4

Il rentra à la gendarmerie à dix-neuf heures trente. Une longue journée, mais il ne sentait pas la fatigue. Par contre, la faim tenaillait son estomac.
Il était trop tard pour passer son coup de fil quotidien à Angers. Il consacrerait toute sa journée du lendemain à se faire pardonner.
Il utilisa un passe pour pénétrer dans les locaux déserts de la brigade. Il déposa son arme et le sac de la librairie dans son casier, et attrapa quelques barres énergétiques aux céréales et fruits secs qu'il emporta dans la pièce voisine. Il n'avait pas de bureau propre. Il squattait un bout de table dans celui de l'adjudant-chef Payet, un Antillais sympathique qui se comportait amicalement avec lui mais s'interdisait de le faire en présence du commandant Chantoux. En fait, personne à la brigade ne le détestait, sauf le commandant. Mais tous le traitaient, au mieux, comme un pestiféré à cause des rumeurs qui courraient sur son compte. Il avait cru pouvoir s'en accommoder. Combien de temps tiendrait-il encore ?
Un Post-it était collé sur la table. Roger Thrévenot avait appelé dans l'après-midi. On n'avait pas jugé bon de le prévenir. Le message était court : neveu de Georges Brajan / Pierre Joris / Poissy (région parisienne).
Quercy se promit de l'appeler le lendemain, ou le jour d'après.
Il s'assit derrière l'ordinateur de l'adjudant-chef et rédigea son rapport préliminaire.
Nous, gendarmerie de Guérande, officier traitant capitaine Paul Quercy, avons été alertés ce matin mardi deux novembre deux mille dix, par un appel téléphonique de Monsieur Henri Bresson, maire de la commune de Pimperbren, signalant la découverte du corps de Monsieur Georges Brajan, résidant à Pimperbren, présumé mort.
Les constatations sur les lieux, route départementale 36, commune de Pimperbren, environ trois kilomètres du village, ont permis de confirmer le décès du sus nommé Georges Brajan, quatre-vingt-deux ans, de causes naturelles. Entre approximativement minuit et une heure du matin, de ce jour.
Les docteurs Bresson et Bresson, résidant à Pimperbren, ont contresigné le certificat de décès sur place.
Le corps a été transporté à la morgue de l'hôpital de Guérande. En l'attente de la réclamation du corps par un parent.
Fait à Guérande, le 2/11/2010. Capitaine Paul Quercy.
Il lança l'impression du formulaire et le rangea sans le signer dans un épais classeur anonyme. Il l'exhumerait plus tard. Puis il effaça le fichier de la mémoire de l'ordinateur.
Il rédigea une petite note manuscrite à l'attention de l'adjudant-chef qui supervisait l'enquête sur les voleurs de sel : sa surveillance du site probable des vols, de seize heures à dix-huit heures trente, n'avait rien donné. Tandis qu'il cherchait le meilleur endroit pour disposer cette note sur le bureau

encombré de son collègue, son regard fut attiré par un rapport au sommet d'une pile de dossiers relatifs à l'enquête. Il le parcourut une fois et sentit son cœur s'accélérer. Il s'agissait d'une copie de deux dépôts de plainte de la journée.
Quercy relut avec attention la synthèse qu'avait écrite le jeune lieutenant Erzaoui, afin qu'elle puisse être distribuée à tous les membres de l'équipe d'enquête le lendemain matin. À vingt-trois heures dix la veille au soir, un représentant de commerce de la région de Nantes avait croisé un véhicule roulant à vive allure tous feux éteints sur la D13, au sud de Guérande. Il avait évité l'accident de justesse. Tout s'était passé si vite qu'il n'avait pu reconnaître le véhicule. Moins d'une heure et demie plus tard, vers minuit trente, un second automobiliste avait vécu la même mésaventure. Il s'agissait cette fois d'un jeune conducteur qui avait été dépassé par une voiture puissante à plus de 100 kilomètres / heure sur la D555. Là encore, le véhicule fonçait dans la nuit sans avoir allumé ses phares. Le jeune homme ne s'était rendu compte qu'on le doublait qu'en entendant le bruit du moteur rugissant juste à côté de lui. Il avait eu la peur de sa vie et n'avait aperçu que l'arrière d'une berline sombre aussitôt disparue. Sans plus de détails. Ses deux amis qui dormaient à l'arrière n'avaient rien vu. Le lieutenant Erzaoui émettait l'hypothèse que ces incidents avaient peut-être un rapport avec l'enquête en cours. C'était bien le style de trafiquants transportant discrètement et rapidement leur marchandise illégale.
Quercy se gratta le crâne. Quelque chose le tracassait. Rouler de nuit sans éclairage était très dangereux. Il devait y avoir une raison impérieuse à une telle attitude. L'hypothèse d'un assassin fuyant le lieu de son crime en valait une autre. Il n'était pas précisé où, sur la D555, s'était produit le second incident. Se pouvait-il que la voiture stationnée entre minuit et une heure - près de l'endroit où Brajan avait été tué - fût cette berline sombre ?
Soudain, Quercy comprit pourquoi il avait fait le rapprochement. Il avait remarqué les phares cassés de la Jaguar de Maïa Ormond, garée devant La Meulière. Couleur sable, mais de nuit, tous les félins sont gris.
Quercy reposa le rapport et scotcha sa propre note sur l'écran éteint de l'ordinateur. Il quitta le bureau de l'adjudant-chef.
Maïa Ormond. Il ne savait rien d'elle. Il ne l'avait entraperçue qu'un instant alors qu'elle se précipitait de rejoindre Suzanne dans la maison des Thrévenot. Elle ne lui avait pas jeté un seul coup d'œil. Avait-elle fui volontairement son regard ? Il n'en était pas sûr. Elle semblait juste uniquement préoccupée par le sort de son amie.
Supposition : elle quitte les Porteurs de Lanternes à minuit. Elle fonce en voiture à l'endroit où elle peut intercepter Brajan. Bien qu'elle n'ait pas d'éclairage, par accident ou volontairement pour se fournir un alibi, elle ne peut remettre son projet. Elle tue Brajan. Puis elle rentre chez elle. Belle

théorie sauf si le doublement dangereux avait eu lieu beaucoup plus loin sur le D555, à dix ou vingt kilomètres de là.
Erzaoui devait lui fournir cette précision.

Quercy récupéra les romans dans son casier et se dirigea vers le bâtiment des appartements privés des membres de la brigade. Célibataire, il occupait un studio au dernier étage, et malgré son grade, il n'avait pas exigé un appartement plus vaste. L'espace lui suffisait. Deux pièces, un placard et une kitchenette. Une table, deux chaises, un fauteuil, un lit. Peu de livres ; trois CD, tous de Tom Waits. Pas de décoration aux murs, ni de rideau.
Le jeune lieutenant logeait dans un autre studio. Il n'était pas marié non plus. Quercy frappa à sa porte. Il n'y avait personne. Ses questions attendraient.
Il enleva son uniforme qu'il accrocha à un cintre. Il passa un survêtement tout en faisant chauffer au micro-onde un mug de café instantané. Il y trempa une barre de céréale pour la ramollir. Il savait que l'apport énergétique et le café ne lui permettraient pas de dormir avant plusieurs heures. Il envisagea de prendre une douche, mais repoussa ce moment de détente à plus tard.
Il prit dans le sac plastique le plus gros des bouquins. C'était le premier tome du *Doge Pourpre*. Il s'assit dans son fauteuil et commença la lecture du *Complot des Dagues*.

Yvon avait tenu le plus longtemps possible. Un combat perdu d'avance. Que pouvait-on faire quand vous étiez saisi par un courant qui vous entraînait au fond ?
Il était sorti par le fenestron de la cuisine. Il avait failli se rompre le cou en glissant sur l'émail de l'évier pour atteindre le vantail. Puis il avait sauté dans la rue, s'était accroupi sur le trottoir et avait regardé autour de lui. Personne ne l'avait vu, heureusement. Il tendit l'oreille, mais ne perçut que les battements de son cœur.
Il ramassa les clés par terre, déverrouilla la porte d'entrée et les jeta à l'intérieur.
Il descendit la rue d'un pas zigzagant. Non qu'il était saoul. Il était avide. Un vampire à la recherche de son fluide ambré.
Un soir, alors qu'il rôdait en état d'hébétude alcoolique, il avait eu l'inspiration d'un haïku hasardeux.

Rue de l'église partant de l'église.
Rue des goélands,
Partant.

Le lendemain, à sa grande honte, il avait constaté qu'il avait inscrit son graffiti sur le mur de la maison juste en face de chez lui.
Il marcha sur le quai, loin du bord pour ne pas tomber dans l'eau glacée. Le *Pilatus* était immobile. Il enjamba le plat-bord et prit pied sur le pont. Il se précipita dans le carré. Ses yeux cherchèrent la bouteille de la veille. Il

s'étonna de ne pas la trouver. Elle devait reposer deux mètres sous la coque du bateau, au fond du port. Le froid glacial du manque le saisit brusquement.
"Bienvenue à bord."
- La ferme ! grogna-t-il.

Il dénicha un autre litre de whisky intact sous la couchette avant. Et tandis qu'il glissait le goulot entre ses lèvres, il réalisa qu'il avait recommencé à s'empoisonner au moment même où Jo avait cessé de vivre.

- Veux-tu dormir ici ? demanda Suzanne.

Maïa reposa les ustensiles de cuisine sur le plan de travail et regarda son amie. La perspective de se retrouver seule chez elle - enfin, presque seule - l'effrayait un peu. Mais la sollicitude de Suzanne, bien que sincère, était étouffante à la longue. Le lent travail sur elle-même qu'elle avait effectué l'avait rendue plus indépendante. Suzanne ne s'en rendait pas compte.
- Il faut bien que je rentre chez moi.
- C'est toi qui décides.
- Et pas qu'un peu !

Elles éclatèrent de rire. Suzanne sécha des larmes apparues au coin de ses paupières.
- Merci, Maïa. Sans toi, je n'aurais pas supporté toute cette journée.
- On se serre les coudes.
- Je n'arrive pas à réaliser.
- Il est mort, Suzanne. Et comme je te l'ai dit plus tôt, je le regrette. Mais il n'y a rien à y faire et la vie, la nôtre, continue.
- Ce ne sera plus jamais comme avant.

Maïa se dispensa de répondre. Suzanne avait le chic pour les expressions convenues.
Elle reprit le battage de l'omelette avec vigueur.
- Tu veux me dire quelque chose ?

Suzanne haussa les épaules, un peu trop artificiellement.
- À propos de quoi ?
- De ma froideur apparente. De mon manque de compassion.
- Mais je ne le pense pas du tout !

Maïa retira le fouet du bol trop vite et aspergea son corsage de jaune d'œuf.
- Mais si ! J'ai détesté Jo, tu le sais. Je ne l'ai jamais aimé, mais j'ai appris petit à petit à ne plus lui en vouloir, surtout vers la fin. Et j'aurais pu faire la paix avec lui si… s'il s'était excusé au moins une fois.
- Toutes ces années… Je regrette que vous n'ayez jamais pu parler.
- On l'a fait. Bla-bla-bla et bla-bla-bla. Rien d'important.
- Jo était de la vieille école. T'avouer qu'il avait eu tort était difficile pour lui.
- Les hommes sont lâches. C'est ça, l'explication.

Maïa abandonna le plan de travail et enfila son manteau.
- Que fais-tu ? s'exclama Suzanne.

- Je rentre.
- Je t'en prie, Maïa...

Le ton de Suzanne était implorant. Maïa se précipita vers elle et la serra dans ses bras, si fort que son amie en eut le souffle coupé. Elle murmura :

- Sans toi, je serais morte. Je ne t'en veux pas. Je ne t'en voudrais jamais.

Rassurée, Suzanne répondit à son étreinte, même si elle n'était pas sûre que Maïa ne la détesterait pas un jour.

- Et merde ! s'exclama Maïa.
- Qu'y a-t-il ?
- Il fait déjà nuit. Et les phares de la Jaguar sont cassés.
- Prends ma voiture.
- Merci. Je te la ramène demain matin.

Elles se sourirent, comme des témoins indemnes après une petite secousse tellurique.

- À demain. Tchao. Je t'aime, dit Maïa en s'éclipsant.

Dans la cuisine silencieuse, Suzanne regarda l'omelette qu'il fallait faire cuire. Elle l'aimait nature avec de la salade. Roger adorait y ajouter des lardons, des pommes de terre et une tonne de fromage malgré son cholestérol. Elle ajouta tous ces ingrédients pour lui faire plaisir, sans prendre en compte sa propre envie.

Même sa plus proche amie ne parvenait pas à la comprendre. Et pourtant, au plus profond d'elle même, elle savait que "plus rien ne serait comme avant" à partir d'aujourd'hui. Il n'existait pas d'autre expression plus appropriée pour exprimer ce sentiment.

Roger sentit la porte automatique du garage s'ouvrir sous ses pieds. À travers la fenêtre du bureau, il vit la voiture de Suzanne passer derrière la Jaguar et s'éloigner. Ce devait être Maïa au volant car sa femme ne quitterait jamais la maison sans le prévenir. Maïa et ses sautes d'humeur, bon débarras !

Il venait de finir un chapitre. Il ne pouvait en commencer un nouveau avant que Suzanne ait relu son travail selon leur nouvel accord. Et dans l'état où elle se trouvait, elle n'aurait pas le cœur à le faire avant plusieurs jours. Cela lui convenait.

Il se sentait comme son personnage le Doge Pourpre : vieux et fatigué. L'histoire se déroulait avec difficulté. Il inventait de piètres ennemis dont il avait du mal à se défaire. Le Doge mourrait bientôt et il ne savait que faire pour l'empêcher.

Il se rassit lourdement. L'écran scintillant de son ordinateur lui donnait la migraine. Il le coupa. À l'autre bout de la pièce, celui de Suzanne était éteint lui aussi. Et il éteint débranché.

Roger se demanda s'il avait bien vu. Il fit le tour du bureau. La diode orange de l'eBook clignotait avec insistance. L'ordinateur était à bout de batterie.

Suzanne avait dû oublier de le recharger car… elle l'avait emporté ailleurs. Or, elle ne le faisait jamais. Intrigué, il ouvrit le capot de l'ordinateur, le rebrancha et l'alluma. L'écran lui demanda de taper un code de déverrouillage. Roger écarquilla les yeux de stupéfaction. Depuis quand Suzanne avait-elle installé cette barrière ? Ils partageaient leurs fichiers, les logiciels de traitement de texte, les espaces mémoire et surtout, leurs idées.

Bras ballants, parce qu'il était dérouté par les arcanes de la technologie informatique, il essaya de réfléchir. C'était comme si Suzanne venait de le mettre à la porte.

Il tenta d'entrer dans l'eBook depuis son propre ordinateur par leur réseau interne. Rien n'y faisait. Il se heurtait à un mur invisible, doté d'un cadenas numérique.

Il sentit la colère monter en lui par vagues successives. Ses poings se serrèrent et il faillit en envoyer un à travers l'écran. Mais elle reflua aussi vite par une lézarde de son esprit.

- Roger ?

Suzanne l'appelait du rez-de-chaussée.

- Je suis là, ma chérie, répondit-il d'une voix maîtrisée.
- Tu travailles ?
- J'ai fini.
- Tant mieux. Je monte avec ton dîner.

Il l'entendit gravir l'escalier en bois. Elle apparut dans le bureau avec un plateau dans les mains.

- Voilà une omelette paysanne.

Il ne pouvait détacher ses yeux de sa femme. Elle avait l'air si naturelle dans la duplicité. Elle déposa le plateau devant lui.

- Parfait, dit-il.
- As-tu pu terminer le chapitre ?
- Oui.
- Tu en es content ?
- Oui.

Suzanne alla jusqu'à son ordinateur.

- Tu ne me l'as pas encore transmis, remarqua-t-elle en inspectant l'écran.
- Non.

Roger n'avait pas vu à quel instant elle avait tapé son code. Discrètement.

Sur son propre écran, il avait de nouveau accès à l'eBook, comme si aucun obstacle ne s'était jamais dressé entre eux.

- Maïa est partie ?
- Je lui ai dit de rentrer chez elle. Elle a passé toute la journée à me soutenir.
- Je l'aime bien.
- C'est gentil de dire ça, Roger ! s'exclama Suzanne ravie. Cela lui aurait fait plaisir de t'entendre. Et elle s'excuse pour cette après-midi, tu sais, la tarte, et tout ça.

- Ça ne fait rien.
- Si, si. C'était délicieux.

Tout est faux, pensa Roger sans le laisser paraître. Le moindre mot. Tout ce que nous pensons. Tout !

Maïa n'avait pas l'intention de s'arrêter sur le port en quittant La Meulière. Elle ralentit pourtant en traversant la place devant l'église et regarda en direction du quai. Une petite lumière brillait à bord du *Pilatus*.
Elle gara la Renault Mégane de Suzanne à la place qu'elle avait occupée la veille. Puis elle rejoignit à pied le bateau.
Le carré était illuminé. Aucun mouvement. Elle redouta d'affronter le même spectacle. Qu'il aille au diable ! Lui et son égoïsme autodestructeur. Mais en même temps, il avait besoin de son aide. Elle prit une grande bouffée d'air et poussa la porte du carré.
Yvon gisait en bas de l'échelle menant à la cabine inférieure, le visage dans une flaque de sang. Cette fois-ci, Maïa ne s'affola pas. Elle saisit un rouleau de papier toilette et se pencha sur Yvon. Il respirait lourdement. Son nez était encombré de caillots sanglants coagulés. Il puait l'alcool. Il serait incapable de tenir debout pendant douze heures.
Elle nettoya son visage, épongea le plancher de la cabine, jeta le papier toilette dans un sac. Elle hissa Yvon sur une couchette, s'assit sur l'autre et se posa une nouvelle fois la question : pourquoi était-elle tombée amoureuse de lui ?

Vers vingt-et-une heures, Quercy fut tiré de sa lecture par des bruits de moteurs dans la cour de la brigade. Les véhicules d'intervention rentraient de leur mission.
Il abandonna les sombres machinations du Doge Pourpre à la page 55 du roman. Ce machiavélique personnage avait déjà fait exécuter une bonne douzaine de ses ennemis, hommes, femmes et enfants innocents compris. Venise au XVIII° siècle se dressait comme un radeau fantôme dans la brume de la lagune. La Cité abritait plus d'espions que le Grand Canal ne comptait de gondoles. Quercy trouvait le style trop facile à son goût, mais Roger Thrévenot savait mener son intrigue. Chaque page apportait son lot de rebondissements.
Il glissa un marque-page et s'étira. Il repoussa encore le moment de prendre une douche. Si le lieutenant Erzaoui entrait dans son studio, il tenait à l'entendre. Alors, il choisit un second roman, celui de Maïa Ormond.
Le style lui parut tout de suite plus musclé. À l'américaine. Les décors étaient plantés en quelques phrases. Place à l'action. On se trouvait à Liberté, petite ville canadienne frontalière avec les U.S.A. Un fleuve - sans doute *La Frontière de Glace* du second tome de la série - séparait Liberté de sa fausse jumelle américaine, ville géante ravagée par la criminalité. Et l'inspecteur

Jacques Sans-Rive, de la Sûreté du Québec, tentait d'empêcher sa *Liberté Cherry* de sombrer dans le chaos de la délinquance. Dès les premières pages, Quercy se prit d'affection pour le personnage de Sans-Rive, un dur à cuire au grand cœur, flic écartelé entre les deux extrémités de la société nord-américaine, l'angélisme et l'ultra violence. L'histoire commençait par le massacre d'un groupe d'immigrés clandestins sur le ferry traversant le fleuve. Mauvaise journée pour l'inspecteur car les cadavres venaient s'échouer sur la rive canadienne.
Quercy n'avait pas lu beaucoup de polars dans sa vie, mais celui-ci lui plaisait. Malheureusement, le téléphone sonna une demi-heure plus tard.
Il savait avant même de décrocher que c'était une nouvelle corvée.

Il arriva sur place en une vingtaine de minutes. Des deux côtés de la route, des balises clignotantes signalaient le lieu de l'accident. Les carcasses des voitures impliquées dans le carambolage de l'après-midi avaient déjà été emportées. On avait abandonné le semi-remorque sur le bas-côté.
Quercy se gara devant la cabine qui reposait au sol. L'essieu avant avait été arraché par le choc. Il ne devait plus rester grand chose de la voiture qui l'avait percuté de plein fouet. Ni de ses occupants.
Il s'approcha de la camionnette de gendarmerie aux gyrophares allumés. Et la chance lui sourit. Le lieutenant Erzaoui était à l'intérieur, en train de téléphoner. L'apercevant, Erzaoui lui fit le salut réglementaire.
- Mon capitaine.
- Salut, Ahmed.

Le jeune gendarme raccrocha et s'étonna :
- C'est vous qui me remplacez ?
- Faut croire. Le topo ?
- Une voiture s'est déportée sur la gauche et a emplafonné le camion. Une autre voiture est arrivée par l'arrière. Trois morts dans la voiture du milieu, deux blessés dans l'autre et le chauffeur du camion est juste choqué.
- Pas joli.
- Dégueulasse. On a eu les honneurs de la télé.
- Evidemment.

C'est pourquoi le commandant Chantoux l'avait écarté des objectifs des caméras. Par contre, un jeune Maghrébin en uniforme de la gendarmerie parlant de sécurité routière sur le site d'un crash meurtrier valait de l'or pour l'image de marque de la Maison. Quercy se reprocha immédiatement cette réflexion. Le lieutenant était un jeune homme intelligent promis à une belle carrière. Il ne tarderait pas à grimper les échelons de la hiérarchie. Il possédait l'esprit de corps, le sang froid nécessaire au maintien de l'ordre, la patience d'un enquêteur consciencieux, et il faisait des efforts pour gommer son accent de la banlieue parisienne. Quercy l'appréciait, bien qu'il n'ait jamais tenté de nouer des liens d'amitié.

Erzaoui reprit :
- Voilà le rapport d'intervention. Pour le camion, on attend la remorqueuse qui est en route. Et puis, il faudra ramasser les cônes de signalisation et les balises.

Il était gêné de donner des consignes à un supérieur. Quercy essaya de le mettre à l'aise.
- Ce sera fait, mon lieutenant. Prends la voiture. Je garde le VI. J'ai une question à te poser au sujet des chauffards de la nuit précédente. Le second incident s'est passé sur la… heu…
- D555 !
- Exact. Mais où, exactement ?

Erzaoui se mit aussitôt sur la défensive. Avait-il commis une erreur ? Son rapport manquait-il de précision ?
- J'aurai dû l'indiquer ?
- Ça dépend. Si j'étais le voleur, j'installerais ma planque assez loin du lieu du vol pour brouiller les pistes. Jusqu'à cinquante kilomètres environ, mais moins d'une heure aller et retour. D'un autre côté, comme la voiture roulait vite, c'était peut-être encore plus loin. Ça n'a pas beaucoup d'importance.
- C'est ce que je me suis dit aussi.
- Bien sûr. Bon… Alors, à quelle distance ?
- Ah oui, merde ! Quatre ou cinq bornes de Pimquerbron, ou un truc comme ça. Il faut que je vérifie sur le dépôt de plainte.
- Fais-le. Juste au cas où on te le demande. Mais ne change rien à ton rapport. Il faut toujours que tu aies l'air sûr de toi et des décisions que tu prends.

Le lieutenant sourit de soulagement.
- Compris ! Merci, mon capitaine.
- De rien. Allez, tu peux rentrer.

La 306 fit demi-tour et disparut dans l'obscurité. Quercy resta seul, puis il réalisa qu'il se tenait au milieu de la chaussée. Si une voiture folle et aveugle sillonnait encore les routes de la région, ce n'était pas la meilleure place.
La remorqueuse arriva peu après. Les deux employés de la fourrière étaient efficaces. Ils parvinrent à treuiller la cabine du camion accidenté sur le plateau arrière et à accrocher la remorque en un temps record. Ils étaient prêts à repartir au moment où Quercy finissait d'entasser le matériel de signalisation dans la camionnette. Ils retournèrent en convoi à la fourrière, puis Quercy revint à la brigade.
Sauf urgence, le commandant Chantoux ne le dérangerait plus. Il n'était pas de garde cette nuit et le lendemain était son jour de congé.
Détendu par une longue douche chaude, il reprit sa place dans le fauteuil. Il laissa l'inspecteur Sans-Rive au début de son enquête et ouvrit le livre intitulé *Sur le sable de toutes les mers du monde*. Il fut surpris de constater que la

poésie du titre se poursuivait au fil des pages. Il ne s'attendait pas à une telle qualité d'écriture de la part d'Yvon Legoff. L'homme cachait bien son jeu. Il se cachait d'ailleurs si bien qu'il avait signé son roman d'un pseudonyme : Briag Kerrbriheu. Capitaine du SEAS P., un vieux cargo de la marine marchande battant pavillon maltais, Briag Kerrbriheu était le narrateur de sa propre aventure. Il ressemblait trait pour trait à Legoff : éternel voyageur mélancolique rattrapé par ses démons, l'alcool, quand il échouait dans un des ports de la planète, lieux de dangers et de mystères. Quercy trouva plus loin la signification du P. de SEAS P. *Pilgrim*. Le Pèlerin des Mers.
Il avait rarement lu des pages empreintes de nostalgie aussi belles.
Quand il releva les yeux, il fut stupéfait de constater qu'il était presque minuit. Il se leva, s'étira et chancela. Le roulis des phrases l'avait un peu étourdi. Jamais, depuis *Cent ans de Solitude* de Gabriel Garcia Marquez, il n'avait ressenti la même certitude d'avoir découvert un chef-d'œuvre.
Il quitta pourtant provisoirement le pont du SEAS P. et prit le roman de Japhy Soleal.
Au premier abord, ce livre le plongea dans la perplexité. Le titre complet était *UchroniCity, roman inorganique*. Il parvint à comprendre qu'il s'agissait de l'histoire d'une Ville imaginaire, oubliée par le Temps, qui décomposait ses habitants. Phrases courtes avec une douzaine de typos différentes. Ponctuation aléatoire. Style hypnotique très postmoderne. Sujet fantastique traité de façon hyper réaliste. Certains chapitres ne comportaient qu'un mot. Par exemple : Chapitre XXXVI. Chaos. Suivi d'une note de trois pages expliquant toutes les acceptations étymologiques, mythiques, analytiques et philosophiques du terme. En un mot : un labyrinthe. Trop compliqué pour Quercy à cette heure tardive. Il referma le livre et son mystère, en se promettant de s'y attaquer une autre fois.
Il ne lui restait plus qu'à plonger dans son enfance en parcourant *Une Aventure de la Main* de Jobrajan. L'histoire commençait ainsi : la Révolution Française battait son plein. Paris n'était qu'un nid d'intrigues à la nuit tombée. La Bastille détruite, la Prison du Temple était pleine d'aristocrates et de contre-révolutionnaires à qui l'on promettait la guillotine. Louis XVI avait été exécuté et son fils adolescent emprisonné. Mais les cinq orphelins de la bande de la Main, bien que mendiants à la cour de Versailles, s'étaient liés d'amitié avec le jeune Prince et avaient juré de le délivrer…

Japhy consulta sa montre. Les aiguilles fluorescentes dans l'obscurité indiquèrent minuit pile. L'heure de passer à l'action.
Il était tapi dans les hautes herbes derrière la maison depuis dix heures et demie. Personne n'était venu et personne ne le surprendrait plus, mais il devait agir en cinq minutes et disparaître. La chance ne lui sourirait pas deux fois.

Il zippa la fermeture éclair de sa veste en laine polaire noire et soupesa sa poche alourdie par la lampe torche dont il ne se servirait qu'à l'intérieur, derrière les volets clos. Puis il se leva, jeta un regard autour de lui - précaution inutile car la nuit était impénétrable - et tendit l'oreille : le ressac, le bruit du vent dans les herbes et le halètement de sa respiration.
Il atteignit la maison en une dizaine d'enjambées. Il tâta le mur à l'aveugle et sentit bientôt la descente de la gouttière sous ses mains. Il la secoua pour en vérifier la solidité. Elle devait pouvoir supporter son poids. Il l'escalada sans problème. À quatre pattes sur le toit, il progressa jusqu'au velux à mi-distance du faîte. Comme il s'y attendait, la fenêtre n'était pas verrouillée. Il fit basculer le battant, se glissa entre les montants et pénétra dans les combles de la maison de Georges Brajan.
L'après-midi, il avait commis une erreur. Plusieurs, en fait. Le manque de préparation avait failli lui coûter cher. Que se serait-il passé si le gendarme s'était lancé à sa poursuite ? Heureusement qu'il ignorait son nom.
En attendant le moment propice, le cœur de la nuit, pour pénétrer à nouveau dans la maison, il avait beaucoup réfléchi. Il avait écarté la possibilité d'entrer par la porte et les fenêtres qu'il avait lui-même remplacées ou renforcées à la demande du vieux Georges en échange d'un mois de loyer. Il risquait de laisser des traces d'effraction trop visibles. Il aurait été plus facile de trouver la clé et de s'en servir. Mais cela lui aurait pris trop de temps de la chercher. Il ne restait que le velux dont il connaissait l'existence pour l'avoir installé, contre un autre mois de loyer. Et comme ses aptitudes de bricoleur semblaient aussi médiocres que ses succès d'écrivain, la fenêtre fermait mal.
Sans rien voir dans l'obscurité la plus profonde, Japhy sut pourtant qu'il se tenait debout sur le lit de Brajan. Il baissa la tête pour ne pas heurter une poutre et s'approcha à tâtons de l'escalier menant au rez-de-chaussée. Alors seulement, il alluma sa lampe. Il descendit les marches. Le foutoir était indescriptible dans le faisceau de la torche. Son propre logement ressemblait à une cellule monacale en comparaison. Il se demanda où Brajan cachait son trésor. La simplicité voudrait qu'il fut accessible sans avoir à déplacer mille autres objets. La table au milieu de la pièce encombrée était l'endroit le plus évident. Il la déplaça d'un mètre et s'agenouilla. Certaines lames du plancher étaient disjointes. En pressant l'une de leurs extrémités, l'autre se souleva. Moins de cinq minutes ! pensa Japhy en souriant. Au fond du trou révélé, il aperçut une boîte à biscuits en fer entourée d'un élastique. Il la sortit et l'ouvrit. Des pages imprimées y étaient rangées, plusieurs centaines de feuilles format A4. Il siffla entre ses dents. Il ne s'attendait pas à une telle découverte.
Il referma la boîte et la glissa dans la ceinture de son pantalon de treillis, contre son ventre. Il était mince, il avait même maigri depuis qu'il s'était installé à Pimperbren et il n'avait pas assez d'argent pour se racheter des vêtements à sa taille. Il remit les lames de plancher à leur place, glissa la table

au-dessus et vérifia que le désordre demeurait tel qu'il était avant son passage. Puis il quitta la maison par le même chemin.
En équilibre sur les tuiles, il ne voulut pas utiliser la lampe pour retrouver la gouttière. Il connaissait parfaitement les lieux. Il savait qu'à un mètre de l'angle de la maison, le vieil appentis était rempli d'herbes sèches. Il n'avait qu'à faire un pas dans le vide et le tas d'herbes amortirait sa chute. L'excitation de sa réussite lui fit oublier la prudence pendant un instant. Il se lança et chuta dans un bruit de verre brisé qui déchira le silence. Une douleur fulgurante. Il hurla.
Le choc de la surprise anesthésia ses sens pendant une trop courte seconde. Il roula à terre, le souffle coupé et les yeux écarquillés. Puis de nouveau, des aiguilles de feu lacérèrent ses chevilles et ses jambes, et lui arrachèrent un second hurlement.
Il essaya de se relever, mais il ne tenait plus debout. Son treillis était poisseux, chaud. Il avait l'impression que ses jambes étaient prises entre les mâchoires d'un chien qui lui rongeait les os. Pris de panique, il alluma sa lampe torche. Il y avait beaucoup de sang, mais il n'y avait pas de chien. C'était bien plus horrible.

Quercy referma l'*Aventure de la Main*. Le mystère du jeune Louis XVII, réécrit par Jobrajan, l'avait tenu en haleine pendant cent soixante pages. Pouce, l'Index, Majeur et les jumeaux Petits Doigts s'en étaient sortis de justesse sains et saufs, en ne comptant que sur eux-mêmes. Le choix de Lise était pertinent. C'était sans doute le meilleur roman de Brajan.
Il avait depuis longtemps dépassé l'heure à laquelle il avait l'habitude de se coucher.
En se déshabillant, il se demanda quel livre il allait reprendre. Celui de Legoff le tentait le plus.
"Et si nous parlions du mobile ?"
Flavien était assis au pied de son lit.
- Pas maintenant, supplia Quercy en se tenant le crâne. S'il te plaît, pas maintenant !

Il s'allongea, les poings pressés contre ses yeux. S'il se remettait à penser au crime maintenant, il ne trouverait plus le sommeil.
"Tout crime possède un mobile."
Trop tard. Il rouvrit les paupières.
"Et le mobile nous désigne un suspect."
- Tu veux que je dresse une liste des suspects ?

"Pourquoi pas ?"
- Les Porteurs de Lanternes ?

"Il n'y a qu'eux qui savaient où se trouverait Brajan entre minuit et une heure du matin."
Quercy regarda Flavien. Le jeune homme n'avait pas encore livré le fond de sa pensée, il le savait.

- D'accord. Roger Thrévenot, sa femme Suzanne, Yvon Legoff, Maïa Ormond.

"Auxquels il faut ajouter…"

- Japhy Soleal.

"Et…"

Quercy eut beau réfléchir, il ne voyait pas où Flavien voulait en venir.

"Pense au mobile. Le seul que nous connaissions. Les romans originaux de Jobrajan doivent valoir une petite fortune dans le monde des collectionneurs. Peut-être que Brajan n'a fait que les prêter à Lise. Maintenant qu'il est mort, elle en est propriétaire."

Quercy resta bouche bée. Il repoussa cette pensée de toutes ses forces.

- Impossible, elle ne me l'aurait pas dit elle-même, sachant que je la soupçonnerais immédiatement.

"Sachant que tu n'enquêtais pas sur un meurtre, elle ne prenait pas de risque. Et sachant qu'elle te séduirait avec ses beaux yeux verts inondés de larmes, elle pouvait te faire avaler cette histoire. Quand tu l'as rencontrée pour la première fois, elle a dit : "Il y a six romanciers qui vivent à Pimperbren. Plutôt cinq. Enfin six." Je crois qu'elle savait déjà que Brajan était mort."

Quercy était atterré. Il se rappelait bien ce lapsus de Lise. Il ne lui avait confirmé le décès de Brajan qu'après avoir visité la maison sur la côte en compagnie de Legoff. Il secoua tristement la tête. Flavien énonçait l'évidence avec un apparent détachement qui lui donnait froid dans le dos.

"Tu as fait de moi l'élève d'un père du stoïcisme, reprit celui-ci. Désolé, mon vieux. Mais tu as déjà enquêté sur des dizaines d'affaires dont l'argent était le seul mobile."

Il disparut sur ces mots.

Quercy éteignit la lumière. Comme il l'avait redouté, il ne trouva pas le sommeil.

Il avait prévenu de son arrivée depuis son portable en essayant de ne rien laisser paraître dans le ton de sa voix. Ainsi, dès qu'il frappa à la porte, elle ouvrit.

- Tu l'as ? demanda-t-elle.
- Ouais.
- Quelqu'un t'a vu ?
- Putain, Lise ! Est ce que tu peux arrêter de parler comme dans un mauvais polar ! grogna-t-il.

Surprise par la grossièreté et l'apparence de Japhy, Lise s'écarta. Il pénétra dans son appartement au-dessus de la librairie en traînant la jambe. Chacun de ses pas laissait des traces de sang sur le parquet.

- Mais tu es blessé !

Il hoqueta d'un rire nerveux et essuya son nez du revers de sa manche.

- Putain ! Un peu, que je suis blessé. Je pisse le sang !

Il s'effondra sur le canapé avec une affreuse grimace de douleur. Son treillis était trempé de sang. Il en mettait partout.

- J'ai sauté du toit de chez Jo. Et devine sur quoi j'ai atterri ? Sur ses putains de bouteilles vides qu'il cachait sous les herbes.

Il était pâle. Son regard commençait à être vitreux. Sa tête dodelinait.

- Il faut que tu ailles à l'hôpital, Japhy !
- Ça va aller. J'ai retiré les plus gros morceaux de verre.
- Tu es en train de t'évanouir !

Il n'entendit pas la fin de la phrase. Il avait perdu connaissance.

Elle le gifla si fort qu'elle eut mal à la main. Mais il rouvrit les yeux.

- Qu'est ce que tu dis ?

Elle commençait déjà à se vêtir et saisit son sac à main.

- Je dis que je te conduis à l'hôpital ! Je ne comprends pas ce que tu as fait, mais…
- J'ai volé le trésor de Jo pour toi, beauté. Comme… comme tu me l'as demandé…

Lise le secoua par les épaules.

- Ne tombe pas dans les pommes, Japhy ! Reste conscient !
- La boîte est là…, murmura-t-il en soulevant sa veste.

Lise la prit et la glissa sous le canapé. Puis elle se plaça sous l'épaule de Japhy et l'aida à se relever. Il gémit de douleur.

Elle ouvrit la porte et faillit trébucher sur le casque de moto de Japhy qu'elle envoya d'un coup de pied dans l'appartement.

Ils descendirent l'escalier en manquant trois fois de tomber. La Suzuki 125 était appuyée sur sa béquille devant la porte. Lise la fit basculer sans ménagement, dégageant la sortie.

Dehors, ils traversèrent la place à grand peine. Japhy pesait sur Lise de tout son poids. Seule la douleur qui lui lacérait les jambes à chaque enjambée l'empêchait de s'évanouir. Lise désespérait de pouvoir le transporter jusqu'à sa voiture quand elle aperçut la Mégane familière de Suzanne garée près de l'église. Mais la silhouette qui en sortit n'était pas celle de Suzanne.

- Que se passe-t-il ? demanda Maïa en se précipitant.
- C'est Japhy. Il est blessé.
- Dans ma voiture !
- Non, dans la mienne, haleta Lise. Il vaut mieux que vous ne vous mêliez pas de ça.
- Je n'ai pas peur du sang.

Malgré l'obscurité, remarqua Lise, rien n'échappait à Maïa.

À deux, elles parvinrent à soutenir Japhy. Lise déverrouilla sa Clio. Japhy s'effondra sur la banquette arrière. Maïa se pencha sur lui.

- Qu'est ce qui te pousse à te mettre dans des états pareils, mon petit ?
- Je l'aime, murmura Japhy à moitié dans les vapes.
- C'est des conneries. Les hommes n'aiment qu'eux-mêmes.

Lise se glissa derrière le volant.
- Merci, Maïa. Oubliez ce que vous venez de voir.
- Dépêchez vous. Il est mal en point.
La peur de Lise redoubla. Elle démarra sur les chapeaux de roues et la Clio disparut au coin de l'église.

Les mains de Maïa tremblaient légèrement. C'était à cause de l'adrénaline qui parcourait ses veines. Pour la première fois de sa vie, elle avait ressenti ce que son personnage Jacques Sans-Rive devait ressentir quand il était confronté à une situation violente et sanglante, et qu'il devait réagir sans s'affoler. Elle pourrait le décrire à la perfection, désormais. Elle était souriante quand elle reprit la Mégane.
Elle stationna la voiture dans son garage à la place de la Jaguar, cinq minutes plus tard. Puis elle entra chez elle.
- Bonsoir, dit-elle d'un ton léger.
"Bonsoir, Maïa", répondit l'inspecteur Sans-Rive.
Il se tenait debout dans l'entrée, nonchalamment appuyé contre le mur. Il était si grand et si musclé qu'il occupait presque tout l'espace, mais il s'effaça pour laisser passer Maïa.
"Ça va ?"
- À merveille.
"Tout est fermé. J'ai vérifié. Vous pouvez dormir tranquille."
Elle n'avait jamais réussi à imiter le parler québécois. Son personnage utilisait donc la syntaxe française tout en parlant avec un fort accent de la Belle Province. Du moins, elle l'imaginait.
- Je ne sais pas si je vais dormir. Je suis trop excitée.
"Mais vous êtes fatiguée. Vous devriez essayer, croyez-moi."
Il avait raison. Elle s'endormit sitôt qu'elle se glissa entre les draps, rassurée par la présence de Sans-Rive qui veillait sur elle.

Suzanne dormait depuis des heures, après avoir absorbé un somnifère.

De l'autre côté du couloir, Roger avait finalement trouvé le sommeil lui aussi. Dans la pénombre de sa propre chambre, il avait dû supporter le regard impénétrable du Doge Pourpre qui était resté obstinément muet, jusqu'à ce que les deux coups de l'horloge l'aient chassé de son esprit.

Quant à Yvon, il était en train de rêver qu'il ne pouvait se réveiller. C'était l'un de ses horribles cauchemars récurrents.

5

Le lendemain matin, Quercy s'éveilla préoccupé. Il s'habilla en civil et descendit chercher sa voiture personnelle dans la cour de la brigade. Sa conversation avec Flavien avait assombri son humeur, mais dès qu'il prit l'embranchement de l'autoroute en direction d'Angers, il se força à abandonner ses ruminations derrière lui. Quand il rentrerait le soir, bien des choses auraient changé.

Quelques heures auparavant, avant l'aube, l'assassin avait pris sa décision. Il tuerait une seconde fois.
La photo, datant de plus d'un an, représentait les Porteurs de Lanternes. Suzanne au centre tenait Maïa par le bras. À sa droite, Roger et Yvon souriaient à l'objectif. À gauche, la partie du cliché où s'était tenu Jo avait déjà été découpée et brûlée. Les ciseaux opérèrent une nouvelle coupure dans le groupe. L'assassin alluma son briquet. Le visage de sa future victime se déforma peu à peu en noircissant et devint méconnaissable.
Il, ou elle, n'avait plus qu'à attendre le bon moment.

Maïa revint déposer la Mégane dans le garage des Thrévenot en milieu de matinée. Elle repartit aussitôt au volant de sa Jaguar sans entrer dans La Meulière. Suzanne devait s'être assommée de somnifères. Elle était si sensible, si inquiète des autres, qu'elle perdait le sommeil à la moindre contrariété.
En revanche, Roger était un lève-tôt et Maïa n'avait aucune envie d'échanger de feintes amabilités avec lui.
À son réveil, l'inspecteur Sans-Rive lui avait suggéré un titre : *La Mort sans Visage*. Elle était pressée de s'asseoir derrière son bureau et de travailler à son quatrième roman.

Vers midi, Yvon se redressa en sursaut, à cause d'un plaisancier incapable de barrer son 8 mètres correctement dans l'espace exigu du port et qui avait heurté la coque du *Pilatus*. Il sortit sur le pont, torse nu et titubant, prêt à engueuler son voisin d'amarrage. Le voilier arborait un drapeau néerlandais et Yvon renonça à se faire comprendre par son capitaine d'opérette, un gros type engoncé dans son gilet de sauvetage orange fluo. Par contre, il pissa d'abondance par-dessus bord sur les flotteurs du voilier. Cela lui vaudrait une nouvelle plainte à la capitainerie.
Ensuite, il réintégra son carré en espérant que le Hollandais n'était pas du genre irascible. Lui-même n'était pas en état de se battre. D'ailleurs, il ne ferait jamais de mal à une mouche, sauf bien sûr quand il était saoul, ce qui lui arrivait de plus en plus souvent ces derniers temps.

On avait remplacé la pompe à morphine par un goutte-à-goutte sur lequel il ne pouvait agir. Japhy n'en était pas moins plongé dans un semi coma artificiel et euphorisant. Il avait toujours très bien réagi aux effets des psychotropes. Il avait écrit pas mal de pages dans cet état et les avait gardées telles quelles. Une question d'ascendance littéraire sans doute.
L'équipe de chirurgie orthopédique l'avait opéré dans la nuit. Beaucoup de coupures, longues de quinze centimètres mais superficielles. Par contre, un gros morceau de tesson de bouteille s'était fiché dans son artère, ralentissant l'hémorragie mais privant son pied droit d'irrigation sanguine. Il ignorait encore qu'il avait failli être amputé.

Suzanne ouvrit une paupière gonflée de sommeil. Elle entendit le pas de Roger s'éloigner de la porte de la chambre. Un plateau-repas était posé sur la coiffeuse, près du gros roman qu'elle était en train de lire, *Décurion*. Son mari était un homme attentionné malgré ses défauts. Le traitait-elle comme il convenait de le faire ? Tu es de la vieille école, pensa-t-elle. Au fond de toi, tu penses qu'une femme doit aimer son époux "pour le meilleur et pour le pire".
Qui avait utilisé cette expression hier : être de la vieille école ? Ah oui ! Elle-même. À propos de Jo. Elle sentit de nouveau le chagrin fondre sur elle.

Maïa imagina les grandes lignes de l'intrigue de son nouveau roman jusqu'en fin d'après-midi. Elle avait l'habitude de remplir de notes des Post-it de petite taille qu'elle disposait tout autour de son bureau. Parfois, il n'y avait qu'un mot, une réplique, et même une croix qui désignait un climax dont elle ignorait encore la teneur, mais qu'il s'agissait d'inclure à intervalle régulier pour soutenir l'attention du lecteur. D'autres notes dépassaient largement le cadre d'un Post-it. Elle y inscrivait le début, ajoutait une référence et laissait libre cours à son imagination sur une feuille annexe. L'ordinateur restait éteint. Ce qu'elle faisait à cet instant se situait à la limite entre l'inspiration évanescente et le travail de rédaction.
Plus tard, elle organiserait les étiquettes, les classerait par couleur, par ordre chronologique, les rassemblerait par chapitre et par personnage, changerait certaines de place, jusqu'à dix fois de suite. Puis elle recommencerait par la fin, par la "gauche" et par la "droite", c'est-à-dire, selon elle, par les histoires secondaires qui traversaient l'intrigue.
Enfin, elle obtiendrait un patchwork indéchiffrable, qui recèlerait pourtant l'essence même d'un bon polar. Alors, elle s'attaquerait à l'écriture sans jamais plus poser les yeux sur ce plan.
Jacques Sans-Rive était assis à califourchon sur une chaise, en face d'elle.
"Pourquoi devrais-je avoir une partenaire ?"
Columba Falls : un quart métisse africaine du côté de son père, un quart mexicaine par sa mère. Un caractère trempé. Une carrière brillante dans la

police américaine, malgré ses origines non WASP et sa féminité. Cela comptait encore aujourd'hui, aux Etats-Unis comme ailleurs.
Maïa le regarda par-dessus ses petites lunettes carrées.
- Il n'y a aucun mal à se faire aider, Jacques. Ce n'est pas un aveu d'impuissance de ta part.

"Encore heureux."
- Et puis, je crois qu'elle te rendra plus humain. Elle saura te faire parler de toi.

"Il faut que j'en tombe amoureux ?"
- Je ne sais pas encore. C'est une femme-flic. Elle aussi, elle est dure.

"Je parlais de moi, Maïa, pas d'elle. Est-ce que toute cette histoire finira par un mariage ?"
Maïa éclata de rire.
- Certainement pas ! Quelle idée !

"Ce n'était pas la mienne", maugréa l'inspecteur.
Maïa décolla un Post-it, le relut puis le posa à l'écart, pour y réfléchir ultérieurement.
"Vous êtes sûre que je doive suivre le faux agent du FBI jusqu'à Los Angeles ? Nous ne sommes jamais allés en Californie."
- Alors, tu ferais mieux de te documenter tout de suite. Il faut explorer de nouveaux horizons.

Elle décida de se procurer une carte de la ville et de l'état du sud-ouest des Etats-Unis, et rédigea une petite note à cette attention.

Roger s'accorda une longue promenade à pied, de quatorze à dix-huit heures. Il revint à La Meulière fourbu et transi.
Alors qu'il arpentait les dernières centaines de mètres sur la départementale, en vue de la maison, son cœur s'allégea. Le rez-de-chaussée était illuminé et de la fumée s'échappait de la cheminée. Il ne demandait rien d'autre au Ciel que la chaleur de son foyer et la présence de sa femme à ses côtés.

Quercy entra dans Guérande bien après la tombée de la nuit. Il pensait avec satisfaction à la journée qu'il venait de passer à Angers. Il ne pouvait regretter qu'une chose : qu'elle fût déjà terminée. Il se demanda si sa vie ressemblerait à une succession ininterrompue de journées comme celle-ci s'il cessait d'être gendarme. Il en doutait, mais il aimait l'imaginer.
Il se gara dans la cour de la brigade au moment où une voiture de la télé régionale s'éloignait des grilles.
Il sentit qu'une étrange atmosphère régnait à l'intérieur des locaux. Il y avait de l'électricité dans l'air, mais seul le couloir de l'étage, où se situait le bureau du commandant, était éclairé.
Quercy contourna l'accueil désert et entra dans le bureau qu'il partageait avec l'adjudant-chef Payet.

Il alluma la lumière et fronça les sourcils. La pile de dossiers sur l'affaire des voleurs de sel avait disparu. Et son propre rapport préliminaire concernant la mort de Brajan avec elle. Il le récupérerait un jour ou l'autre. Cela lui donnait le temps de faire encore traîner les choses en longueur.
Il s'assit devant l'ordinateur de Payet et établit une connexion Internet. Il aurait menti s'il avait prétendu ne pas avoir pensé à Brajan, aux suspects et au mobile, lorsqu'il était à Angers. Il voulait avant tout en avoir le cœur net.
En tapant le mot clé "Jobrajan" sur le moteur de recherche, il obtient plus d'un millier d'entrées. La première des références par pertinence était le site de la librairie de Pimperbren qui y consacrait une dizaine de pages. Lise avait déjà mis en ligne un musée virtuel consacré à Brajan. Quercy cliqua sur le forum. Les offres de vente et d'achat de romans originaux s'y pressaient. Lise le lui avait dit. Il les fit défiler par ordre chronologique. Petit à petit, la côte montait de vingt à cent euros en moyenne par ouvrage. Il n'y avait pas moyen de savoir si Lise avait répondu à ces annonces par le biais du site. Une proposition d'achat datant de la semaine passée, émanant d'un fan français émigré à New York, grimpait jusqu'à cinq cents dollars pour quelques romans particulièrement rares, dont le tout premier, celui au dos en tissu rouge. Quand ces collectionneurs apprendraient la mort de l'auteur, combien vaudrait cette côte ? Deux fois plus ? Dix fois plus ?
Flavien avait raison. Quercy éteignit l'ordinateur d'un geste las.
L'adjudant-chef entra dans le bureau.
- Ah, c'est toi…

Payet affichait une mine défaite, l'air d'un grognard humilié et blessé après Waterloo. Il s'adossa à la porte refermée et annonça à Quercy l'incroyable nouvelle : Chantoux avait merdé dans les grandes largeurs.
Le matin même, le commandant avait ordonné une descente précipitée dans le camp des Gitans. Quercy n'eut pas la vanité de croire que son absence en était la raison. Résultat : peau de balle. Les gendarmes n'avaient pas trouvé assez de sel pour troubler un verre d'eau. Une association de défense des droits des gens du voyage s'était pointée sur les lieux avant la fin de la perquisition. Ils avaient promis de tailler des croupières à la Gendarmerie Nationale et au procureur de la République dans les colonnes des journaux régionaux. Heureusement, la télé avait été prévenue trop tard. Dans le pire des cas, le fiasco s'étalerait également dans les pages intérieures de Libération et du Monde. Ça ne valait quand même pas la une. Quelques Gitans avaient été arrêtés pour résistance aux représentants de l'ordre, puis relâchés dans l'après-midi. Il se disait que le procureur avait traîné le commandant plus bas que terre. Et le commandant faisait dégringoler la merde sur la tête du responsable de l'enquête et de ses adjoints.
Le visage de Payet était gris.
- Crois-moi, personne n'a été épargné, conclut-il, visiblement amer.

Et je ne le serai pas non plus, pensa Quercy. Je serai une nouvelle fois stigmatisé pour avoir laissé tomber mes collègues.
- Je sais à quoi tu penses, reprit Payet. Mais ton nom n'a pas été prononcé.
- Et pourtant, c'est plus ou moins ce qui s'est passé à Bordeaux.
- Ah ? Je l'ignorais…

L'adjudant-chef ne chercha pas à en savoir plus. Il se leva.
- Parle au jeune, si tu as le temps. Il est à cran.

Dans le bâtiment des appartements privés, Quercy frappa à la porte du studio en face du sien. Le lieutenant Erzaoui entrouvrit le battant.
- Mon capitaine ?
- Ça va, Ahmed ?
- Non. Et vous ?
- Comme un type qui a échappé à une sacrée galère, on dirait. Je t'offre un verre pour oublier tout ça.
- Je ne bois pas d'alcool.
- Je sais. Un jus d'ananas.
- Merci, non.

Le jeune homme avait envie de parler, mais la réputation sulfureuse de Quercy le retenait. Et il devait commencer à lui reprocher inconsciemment, comme tous les autres, de n'avoir pas été là quand toute l'opération s'était transformée en déroute.
- Allez, vide ton sac ! le pressa Quercy avec humeur.
- On est arrivé à l'heure où les femmes utilisaient les vestiaires de foot pour se laver. Alors, c'est Marie qui y est allée.

Quercy n'avait pas d'atomes crochus avec l'adjudant Marie Cormière. Épouse d'un directeur d'école, mère attentionnée d'une petite fille, elle avait toujours - dans le cadre de son travail - une attitude revêche et un ton cassant qui braquaient les coupables et blessaient les victimes.
- Ces femmes, reprit Erzaoui en souriant tristement, quand elles croient qu'on s'en prend à leurs gosses, elles sont pires que ma mère. Marie est sortie de là-dedans avec des griffures sur le visage et des cheveux en moins.
- Merde, dit Quercy sincèrement navré.
- Ouais. À côté de ça, on n'a rien trouvé. C'était peut-être pas eux.
- Peut-être ou pas, c'était trop tôt pour perquisitionner.
- Je crois… je crois que ça a foiré à cause de moi. Vous m'aviez conseillé de ne pas la ramener sur les chauffards, mais j'ai quand même ouvert ma grande gueule. Le commandant a dit qu'il ne laisserait pas ces mecs voler du sel *et* jouer avec la vie des gens sur la route. Quand j'étais dans le camp, j'ai vu que toutes les Merc et les BMW avaient des boules d'attelage pour tirer les caravanes. Mais le second témoin avait vu l'arrière de la voiture qui l'a doublé. Une boule, ça se remarque, il me l'aurait dit.

- Le commandant a entendu ce qu'il voulait entendre. S'il t'avait vraiment écouté, il aurait été d'accord avec ta conclusion : la planque doit être à des kilomètres, pas dans une caravane.

Erzaoui hocha la tête et grimaça un nouveau sourire.

- Merci, mon capitaine.

Quercy regagna son studio sans avoir le sentiment d'avoir été d'une grande aide pour le jeune lieutenant. Que pouvait-il faire de plus ? Erzaoui s'en remettrait.

Il se doucha, prit le livre de Legoff et le lut jusqu'à la fin.

La dernière partie du livre racontait la lutte homérique que menait Kerrbriheu contre les forces combinées de la mer et du destin : une hallucinante tentative pour renflouer le SEAS P. échoué à une centaine de mètres de la côte indienne, tel un monstre exsangue avec son immense ventre vide couturé de cicatrices rouillées reposant sur le sable. Trois mille hommes tentaient de le pousser à mains nues, de l'eau jusqu'à la taille, bousculés par les vagues de la marée montante, certains emportés par les courants descendants, tandis que Kerrbriheu, refusant de l'abandonner, navigateur immobile resté seul à bord, commandait cette manœuvre titanesque et désespérée. Semaines après semaines, il observait ce rivage étranger si loin et si proche à la fois, sur lequel il ne voulait pas poser le pied. Centimètres par centimètres, il lui semblait qu'il s'en éloignait. Quercy ferma le livre avec un sentiment de solitude absolue.

Puis, il continua l'enquête de l'inspecteur québécois pendant une centaine de pages. Enfin, il s'endormit au milieu d'un chapitre du *Complot des Dagues*, alors que des conjurés entassaient des barriques de poudre sous le Palais des Doges de Venise.

La journée suivante commença par un briefing réunissant toute la brigade dans le couloir du premier étage. Le procureur avait allumé un contre feu pendant la nuit. Il soutenait inconditionnellement l'action de la gendarmerie dans l'édition matinale du journal local. Un soupir de soulagement parcourut la brigade tout entière. L'opération avait eu le mérite d'attirer l'attention du public sur les conditions de vie déplorables dans lesquelles vivaient ces Gitans. Le procureur déclarait regretter que les membres de l'association de défense des droits des gens du voyage se soient offusqués de la violence engendrée par l'irruption des forces de l'ordre. À ses yeux, la défense des droits des citoyens passait par le respect de la loi.

Le commandant martela cette phrase avec une jubilation évidente. L'enquête repartait de zéro, certes, mais elle ne serait pas entravée par une prudence trop excessive. En clair : mettons la pression sur les Gitans tout en défrichant d'autres pistes. Le responsable de l'enquête, l'adjudant-chef Payet, était

maintenu dans ses fonctions et pouvait même augmenter le nombre de ses adjoints directs. Boucler cette affaire, c'était la priorité des priorités !

Les mauvaises nouvelles tombèrent ensuite : le lieutenant Erzaoui était cantonné derrière le bureau d'accueil, où sa conscience professionnelle, maintes fois remarquée, serait le plus utile. La sanction déguisée était terrible. Erzaoui refoula des larmes d'humiliation.

Quant à Quercy, il restait sur la touche. Au moment où les collègues devaient se serrer les coudes, le commandant l'ostracisait un peu plus.

À neuf heures, il consulta les Pages Jaunes et obtint le numéro de téléphone du neveu de Georges Brajan. Il appela le dénommé Pierre Joris à Poissy dans les Yvelines, tomba sur un répondeur, et laissa un message laconique et ses coordonnées.

À dix heures, il se rendit avec sa propre voiture dans un collège de Guérande pour expliquer les règles élémentaires de la Sécurité Routière à des élèves de 3ième et de 5ième. Il remplaçait l'adjudant Cormière en arrêt maladie.

Puis il partagea le déjeuner avec les enseignants à la cantine de l'établissement.

À treize heures et demie, il n'avait plus rien à faire.

Plus ou moins consciemment, il conduisit en direction de Pimperbren.

Il se gara devant la librairie. Un rideau de fer était tiré devant la devanture. Il appela le numéro personnel que Lise avait inscrit sur la carte. La tonalité du portable résonna dans le vide.

- Bonjour ! Vous êtes sur la messagerie de Lise Gabarni. Laissez un message.
- Bonjour, c'est Paul. Paul Quercy. Rappelez-moi à l'occasion. Merci.

Il raccrocha assez piteusement, et encore plus désœuvré. Et maintenant ?

Il regarda la place à travers le pare-brise. Son attention fut attirée par une tâche de couleur jaune : la veste d'Yvon Legoff. L'écrivain, un sac marin sur l'épaule, discutait avec un homme. Quercy eut l'impression que la discussion était assez vive. Il entrouvrit la portière et entendit :

- … c'est la dernière fois, Legoff !
- Sinon quoi ?

L'homme, un barbu, haussa les épaules et s'éloigna, furieux.

Quercy fit signe à Legoff de l'attendre. Il verrouilla sa voiture et le rejoignit.

- Un problème ?
- De voisinage, répondit Legoff.
- Je peux faire quelque chose ? Les querelles entre voisins, c'est ma routine.
- Vous devez bien vous marrer.

Le gendarme n'en avait pas l'air. Yvon le regarda avec attention. Il ne gardait qu'un vague souvenir de son visage depuis l'avant-veille. En vérité, il ne l'aurait pas reconnu s'il s'était pointé sans uniforme.

- Et moi, je peux faire quelque chose pour vous ?

Pris au dépourvu, Quercy réfléchit à toute vitesse.

- Peut-être.

Legoff se renfrogna. Il regrettait déjà de l'avoir proposé.

- L'endroit où habite Japhy Soleal, vous savez où c'est ? demanda Quercy.
- Oui.
- Vous pouvez m'y conduire ?
- Non.
- Pourquoi ? Et ne me répondez pas : "parce que c'est con".
- Pourquoi je dirais une chose pareille ? s'étonna Legoff.

Il ne se rappelait pas non plus avec exactitude leur dernière conversation.

- On ne peut pas y aller en voiture, reprit-il. À pied, oui, et faut marcher pendant cinq kilomètres. Ou par la mer.

Soudain, son visage s'illumina.

- J'ai une idée. Je vous y emmène en bateau, et en échange, vous faites semblant de me faire chier.

Il lui expliqua son plan en peu de mots. D'abord étonné, Quercy consentit à lui rendre ce service. La perspective d'une excursion en mer éclairait sa morne journée.

Tandis qu'ils arpentaient le quai côte à côte, son téléphone sonna.

- Allô ? C'est Lise. Qu'est ce qui se passe ?
- Où êtes-vous ? répondit Quercy en ralentissant le pas.
- À Nantes. Tous les jeudis, j'y dépose mes invendus et je récupère les nouveautés.
- Que faites-vous ce soir ?

Le silence qui suivit lui fit craindre d'avoir brûlé les étapes.

- Vous m'invitez ? demanda-t-elle dans un éclat de rire.
- Heu… oui.
- Très bien.
- C'est une femme ? demanda Legoff à trois pas de distance.

Quercy occulta le micro du téléphone.

- Occupez-vous de vos affaires !
- Proposez-lui Le Chalet de la Mer. Deux étoiles, pas trop cher.

Quercy demanda à Lise si Le Chalet de la Mer lui convenait.

- Passez me prendre à huit heure. Au revoir.

Elle coupa la communication. Leur conversation avait duré moins d'une minute.

- J'ai oublié l'effet que ça fait d'inviter une femme la première fois, constata Legoff.

À bord du *Pilatus*, Quercy joua le jeu. Il obligea Legoff à sortir sur le pont son matériel de secours, bouées, gilets de sauvetage, fusées de détresse et il en fit l'inventaire d'un air sévère.

Le propriétaire du voilier hollandais regarda la scène avec un large sourire de satisfaction. Il appela sa femme qui, loin de se réjouir, fusilla Legoff du regard.

- Bon, ça suffit, murmura Legoff. On prend le large.

Ils remballèrent le tout. Legoff démarra le moteur, cula doucement, puis pointa la proue du *Pilatus* vers le large et il sortit du port.

L'ancien bateau de pêche avait besoin d'un bon coup de peinture, mais son moteur tournait rond et il était bien équipé pour la plaisance côtière : GPS, sonar et radio HF. Des cannes à pêche dépassaient d'un coffre à l'arrière. Détail insolite, un fusil de chasse à double canon reposait de travers sur un râtelier au-dessus de la porte du carré.

- En état de marche ? demanda Quercy en le pointant du doigt.
- Il ne tient plus que par la rouille. C'est juste un vieux souvenir, répondit Legoff par-dessus le bruit du moteur, en remettant le fusil d'aplomb.

À un mile environ, après avoir laissé la balise indiquant les hauts-fonds à bâbord, Legoff vira au sud. Il bloqua la barre avec une chambre à air de vélo et rejoignit Quercy sur le pont.

La mer était peu formée, avec un léger vent de travers. La météo annonçait un temps clément, si ce n'était le froid piquant. Quercy avait endossé la veste jaune. Legoff avait fait réapparaître son caban bleu marine.

Le gendarme lorgna vers la poitrine du breton. Y avait-il encore du sang ou bien Legoff l'avait-il fait disparaître ? Si Quercy l'avait fait saisir, et analyser, il en aurait déjà le cœur net. Il laissait plus d'indices, le tournevis de Japhy, le caban de Legoff, qu'il n'en récoltait. Il ne travaillait pas comme aurait dû enquêter un professionnel de sa trempe. Il s'amateurisait. Il vagabondait. Il perdait de sa substance de flic. Un peu trop souvent. Il fuyait. Peut-être dans toutes les acceptions du terme. Savoir ce qu'il en resterait.

- On y sera dans une demi-heure, annonça Legoff.
- Il y a un quai ? demanda Quercy.
- Il y a un bout de quai bétonné entre deux rochers. Mais je ne pourrai pas m'amarrer. Il faudra sauter dessus. Qu'est ce que vous lui voulez ?
- À Japhy ? Seulement discuter. Savoir pourquoi il s'est enfui.
- Je ne le connais pas très bien. La peur du gendarme agit sur chacun de nous d'une manière différente.

Quercy commençait à apprécier Legoff. Il aimait bien sa façon de parler. Et surtout d'écrire.

- Au fait, j'ai lu *Sur le Sable…* Un sacré bon bouquin.
- Ben…, merci.

Le *Pilatus* grimpa au sommet d'une plus grosse vague et la franchit en roulant. Ils s'agrippèrent au bastingage.

- Depuis quand êtes-vous écrivain ? dit Quercy en haussant la voix.
- Lorsque j'ai posé mon sac à terre, il y a neuf ans, après vingt ans de marine marchande, je me suis aperçu qu'il était plein d'histoires. C'est pas le temps qui me manque. Ni les mots. Et vous ?

Quercy sursauta.
- Moi ?
- Quand est-ce que vous êtes devenu gendarme ?
- 1986. Après le service militaire, j'ai rempilé. Je ne détestais pas l'armée. J'aimais bien être au service des gens.
- C'est là toute la question, répondit Legoff en souriant. Savoir ce qu'on aime et ce que l'on déteste vraiment.

Il réintégra le carré pour reprendre la barre en main et s'approcher de la côte.
Une dizaine de minutes plus tard, Legoff désigna une minuscule baraque blanche entre les rochers, guère plus qu'un refuge pour pêcheur.
- On est presque arrivé, cria-t-il. Je vous attendrai au large.

Le *Pilatus* ralentit l'allure. Quercy passa les flotteurs par-dessus bord. Dès qu'ils touchèrent le flanc du quai, il sauta à terre. Legoff fit machine arrière aussitôt.
Long de trois mètres, en béton grossier, ce quai devait être impraticable à marée basse et par forte houle. La baraque blanche avait été construite vingt mètres au-dessus. Elle était en bois, d'une seule pièce, sur un socle surélevé par quatre colonnes du même béton que le quai. Une terrasse en surplomb circulait tout autour. Si elle n'avait été repeinte récemment d'un blanc immaculé, Quercy l'aurait cru abandonnée. Trois ou quatre kilomètres plus au sud, il aperçut le bâtiment massif de la vigie de la Marine Nationale, qui surveillait à longueur d'année le trafic maritime dans le secteur Vendée-Morbihan Sud.
Il appela, frappa à la porte fermée à clé, fit le tour, appuya son front contre chacune des vitres rendues opaques par des rideaux de feutre noir et appela encore. Il s'appuya à la balustrade de la terrasse. Le petit chemin venant de Pimperbren et passant derrière la maison de Brajan s'arrêtait juste là. Quercy y remarqua des traces de pneus. Ceux d'une moto qui n'était garée nulle part.
Outre la vue imprenable sur l'océan, l'endroit était trop isolé pour être accueillant. Un fil électrique relié au toit devait être la seule source de confort, si les tempêtes ne l'arrachaient pas.
Quercy ne regrettait pourtant pas d'être venu jusqu'ici. Il en savait déjà plus long sur Japhy Soleal.
Il agita la veste jaune au-dessus de sa tête et là-bas, au large, Legoff lui répondit d'un coup de trompe.

- Personne, dit-il en prenant pied sur le pont du *Pilatus*.

Legoff hocha la tête d'un air entendu.
- En tout cas, maintenant, vous savez où ça se trouve.

Le retour au port fut plus rapide, une question de courant marin sans doute, mais le vent forcissant faisait rouler le bateau d'un bord sur l'autre. Quercy se demanda s'il parviendrait à garder le repas offert par l'Éducation Nationale.
- Vous avez une sale gueule, lui dit Legoff sans animosité.

- Parlez pour vous. Avant-hier, vous n'aviez pas l'air frais.

Yvon se raidit. Il regarda le gendarme qui ne semblait pas se douter de la vérité. Il prit une profonde inspiration et avoua :
- Dépression chronique. Il y a des hauts et des bas.

Quercy acquiesça en silence. Puis il changea de sujet.
- À part Brajan, puisqu'il lui louait cette baraque, qui connaît le mieux Soleal ?
- Suzanne bien sûr. Elle l'a pris sous son aile dès son arrivée. Et…
- Et… ? insista Quercy.
- Hé bien, la libraire aussi, puisqu'ils couchaient ensemble.

Ils avaient attendu à l'entrée du port de Pimperbren qu'un quillard sorte au moteur. Ensuite, Yvon s'était doucement faufilé contre le voilier hollandais et avait amarré le *Pilatus* au quai.
Il s'était aperçu du brusque changement d'humeur du capitaine de gendarmerie, mais il n'en devinait pas la cause. Ils échangèrent une poignée de main et le gendarme s'éloigna sans un mot vers sa voiture garée sur la place.
"Drôle de type, dit Briag Kerrbriheu. Profond. Secret."
- Il me rappelle le Norvégien qui tenait ce maquis à Konakry, répondit Yvon.

"Il était Finlandais."
- Ou peut-être Suédois, comment on aurait pu le savoir ? Il n'a jamais dit un mot, même quand le jeune soldat sans chaussure lui a ouvert le ventre.

Depuis l'intérieur de sa cabine, le plaisancier hollandais était consterné. Non seulement le *Pilatus* était revenu à sa place, mais en plus, son capitaine parlait maintenant tout seul à voix haute.

Quercy retourna à la brigade dans une confusion de sentiments contradictoires. Il se sentait comme assommé.
Il adressa un geste amical au jeune lieutenant qui se morfondait à l'accueil et s'enferma dans le bureau de l'adjudant-chef. Il accrocha sa veste et sa casquette à la patère, s'assit et se prit le crâne à deux mains.
Il en avait appris bien plus que ce qu'il voulait savoir sur Japhy Soleal. Sur lui et Lise. Il jura entre ses dents. Il prit une décision. Il allait décommander son rendez-vous avec elle, sans lui fournir d'explication. La main sur le téléphone, il hésita. Le téléphone sonna.
- Mon capitaine ?

Il reconnut la voix d'Erzaoui.
- Le commandant veut vous voir dans son bureau.
- Aujourd'hui ?
- Tout de suite.

"Le lion est déjà dans l'arène, murmura Flavien à son oreille. Il réclame son Chrétien."

- Très bien ! répliqua Quercy d'une voix blanche de colère.

Chantoux avait mal choisi son moment pour lui infliger une nouvelle vexation.
Quercy grimpa l'escalier quatre à quatre et frappa à la porte du commandant. Tant pis pour sa carrière, il était prêt à l'affronter : d'un côté ou de l'autre, le sang allait couler.

- Entrez !

Le commandant ne releva pas la tête. Il prit un feuillet et le montra à Quercy.

- C'est votre rapport ?

Le décès accidentel de Brajan.

- Oui, mon commandant.
- Alors signez et classez-le. Merci.

Douché à froid, Quercy quitta le bureau avec son rapport à la main.
Je suis un crétin, songea-t-il.

Cinq minutes plus tard, il réservait deux couverts au Chalet de la Mer.

6

Il se gara devant Les Mots des Auteurs à vingt heures pile en laissant le moteur tourner pour le chauffage.
Il s'était rasé avant de passer un T-shirt et un pull à col roulé sombre. Avec son jean couleur tabac et sa veste en velours côtelé "London Square", il avait choisi sa tenue la plus décontractée et la plus appropriée à l'occasion. Du moins, il l'espérait.
La lumière filtrant des fenêtres au-dessus de la libraire s'éteignit. À droite de la vitrine, une petite porte en bois s'ouvrit et Lise apparut. Il sortit à sa rencontre.
Elle portait un ensemble, veste et pantalon en daim clair, et un pull coloré avec des boutons en nacre, acheté à une jeune créatrice qui proposait ses produits originaux sur les marchés pendant l'été. Une écharpe de soie sauvage verte entourait son cou et ses lobes d'oreilles étaient ornés de deux figurines indiennes en métal poli, Shiva aux six bras et Hanuman le Roi-Singe. Juchée sur des talons, elle était aussi grande que Quercy. Elle avait attaché ses cheveux en arrière, dégageant son front et ses yeux à peine maquillés. Mais son sourire était sa meilleure arme de séduction, elle le sut dès qu'elle vit le regard de Quercy s'attarder sur ses lèvres.

- Bonsoir, dit-elle ravie.

Il ouvrit la portière. En passant devant lui, elle effleura sa joue de la sienne.

Le restaurant était un véritable chalet alpin construit non loin de la côte. Une aberration architecturale dans cette région maritime. Ils étaient les seuls clients. Quercy s'attendait à ce qu'on leur proposât tartiflette et fondue savoyarde. Il fut agréablement surpris de constater que la carte était résolument inspirée par les produits de la mer. Il commanda une pièce d'espadon braisé avec des pâtes vertes au jus truffé. Lise choisit un filet de dorade sur un lit d'algues et riz complet. Ils s'accordèrent sur un Bordeaux blanc et une bouteille d'eau gazeuse. Le maître d'hôtel les remercia en leur souhaitant une agréable soirée.

- Ce n'est pas la première fois que vous venez ici, remarqua Quercy.
- J'y emmène toujours mes meilleurs clients, répondit-elle. Et vous ?
- J'en ignorais l'existence jusqu'à ce soir.
- Depuis quand êtes-vous dans la région ?
- Un an et bientôt trois mois. Et vous ?

Elle posa son menton dans sa paume et sourit, le regard rêveur.

- Cinq ans. J'ai longtemps cherché l'endroit adéquat pour y ouvrir ma librairie.
- Un minuscule village appelé Pimperbren ?

- C'était l'endroit rêvé. Vous pensez, le *Village des Écrivains* !

Il servit deux verres d'eau et deux verres de vin.

- À votre réussite ! dit-il en trinquant.
- J'ai eu de la chance. Suzanne m'a aidé à m'installer comme si j'étais sa propre fille et les auteurs m'ont fait confiance. En vérité, je m'en sors tout juste, financièrement parlant.

Son expérience professionnelle lui commandait de foncer dans la brèche ouverte, mais Quercy préféra avancer avec prudence.

- Parlez-moi des Porteurs de Lanternes.
- Ils vous intéressent ?
- Ils me fascinent !

Elle se pencha en avant, avec l'air de partager une confidence :

- Je vous comprends… Par qui commencer ? Jo ?

Elle s'assombrit.

- Jo est né ici. Il n'en est jamais parti. Toute sa connaissance des lieux qui servent de décors à ses romans, c'était dans les livres. Ensuite, Roger et Suzanne ont acheté La Meulière. C'était dans les années 80, je crois. Yvon, lui, avec un nom pareil, c'est un Breton pur beurre salé du Finistère. Je ne sais pas pourquoi il s'est installé ici à sa retraite de la Marine. C'est quand même plutôt calme par rapport à la Pointe du Raz. Et puis Maïa et son mari sont arrivés. Il avait une entreprise à Nantes. Ça fait cinq ans. Voilà.
- Et Japhy Soleal ? demanda-t-il en baissant le regard sur son verre de vin.
- Japhy, reprit-elle aussitôt, il est là depuis décembre dernier. Et il repart bientôt.

Quercy releva les yeux, étonné. Lise haussa les épaules.

- C'était une idée de Suzanne. Accueillir un jeune écrivain pendant un an, lui permettre de se loger et de se nourrir pour qu'il puisse commencer son second roman. Une sorte de résidence d'artiste, comme la Villa Médicis à Rome.
- Une idée très généreuse, constata Quercy impressionné.
- Suzanne ne pouvait pas savoir qu'elle se planterait.
- Pourquoi ?
- Japhy est un égoïste. Il prend et ne rend jamais. Le choisir a été une énorme erreur.

Quercy pensa à ce que lui avait dit Legoff.

- Suzanne le regrette-t-elle ?

Lise soupira. Elle jeta un regard nerveux en direction de la cuisine puis but une gorgée de vin.

- Non, reconnut-elle finalement. La seule à le regretter, c'est moi. Je suis tombée amoureuse de lui, au début. Combien de temps faut-il pour réaliser que l'on a commis l'erreur de sa vie, d'après vous ?

Quercy réfléchit sincèrement à la question.

- Cela peut prendre longtemps, parfois.

- Hé bien, j'ai mis seulement deux mois à m'en apercevoir. Et cela ne m'a pas empêché de souffrir.

Elle utilisa sa serviette de table pour essuyer une larme.

- Je suis désolé d'avoir raviver ces souvenirs, dit-il gêné.

L'arrivée du serveur avec leurs plats respectifs donna à Lise le temps de se ressaisir.

- C'est la deuxième fois que vous me voyez pleurer en deux jours, parvint-elle à dire en esquissant un sourire.
- Malheureusement, j'ai l'habitude. J'apporte souvent de mauvaises nouvelles.
- À cause de votre métier ?
- Oui.
- Oh ! s'écria-t-elle en portant un morceau de dorade à sa bouche. J'ai lu le journal, à Nantes.
- Pas très brillant, n'est ce pas ? dit-il avec une grimace crispée.

Il relata les incidents de la veille de façon objective. Il ne chercha pas à minimiser les errements de l'enquête sur les vols de sel et ses conséquences calamiteuses, ni à se dédouaner de la responsabilité collective de la brigade. Lise l'écouta avec attention, hochant la tête à plusieurs reprises. Elle voulut savoir combien d'enfants vivaient dans le camp et s'ils étaient scolarisés. Quercy admit qu'il n'en avait aucune idée.

- Je crois comprendre que vous n'auriez pas agi de la sorte, dit-elle enfin, perspicace.

Quercy se contenta d'acquiescer en mâchonnant un morceau de son steak d'espadon.

Le serveur - bénit soit-il ! songea Quercy - revint leur demander si tout se passait comme ils le désiraient. Il avait dû remarquer les larmes de Lise.

Après qu'il se fut éloigné, Quercy revint aux écrivains de Pimperbren.

- Donc, reprit-il d'un ton dégagé, Brajan, Thrévenot, Legoff, Maïa Ormond et Japhy. Cela fait cinq écrivains. Pas six. Vous m'avez dit que, "il en existait six, plutôt cinq, enfin six."
- Je ne me rappelle pas avoir dit cela.
- Et aussi : "Je connais tous leurs petits secrets."
- Pouvez-vous citer de mémoire la moindre de mes phrases ? s'étonna-t-elle, intriguée.
- Non… À part, également : "Tentez votre chance."

Elle rougit. Reposa ses couverts. Effleura ses lèvres avec la serviette pour dissimuler un sourire. Lui lança un regard qui le pardonnait de son audace.

- Il faut compter avec Suzanne, maintenant, répondit Lise.

Encore et toujours elle, pensa Quercy. Il regrettait de ne pas s'être intéressé à cette femme plus tôt.

- De l'avis général, la saga du *Doge Pourpre* s'essouffle à partir du troisième tome. Et il est de notoriété publique, dans le petit cercle des Porteurs de Lanternes, que Suzanne s'est investi dans l'écriture du quatrième. Elle se

contentait de corriger les manuscrits de son mari, jusque-là. Mais Fiona Giovanese, la courtisane qui affronte le Doge dans le dernier roman, est une création à elle. *La Signorina G.* est bien meilleur que le précédent.
- Signorina G… Signorina Gabarni ?

Elle rit aux éclats.
- Pas du tout ! Mes grands-parents venaient de Milan. Ma vie n'a rien à voir avec celle d'une courtisane.
- J'ai terminé *Le Complot des Dagues* cet après-midi. On n'imagine pas que le Doge Pourpre puisse passer la main.
- Vous avez aimé ?
- Le roman historique n'est…
- … pas votre tasse de thé, je sais. *Sur le Sable*… ?
- Énormément. J'ai eu l'occasion de le dire à Legoff, mais le compliment lui est passé par-dessus la tête.
- Yvon préférerait se faire couper un bras plutôt que de s'entendre dire qu'il méritait le Goncourt.
- Que pouvez-vous me dire sur Maïa Ormond ?
- Pourquoi ?
- Les titres de ses romans m'intriguent.
- Ce que je sais de Maïa est terrible. Mais c'est sa vie privée…

Quercy fit mine de ne pas insister et observa le silence. Il savait qu'en ne faisant aucun effort pour relancer la conversation, Lise serait obligée de lâcher quelques informations avant de passer à autre chose.
- Elle s'est mise à écrire après son divorce, reprit-elle à voix basse. Je n'ai jamais connu son mari, Ronald, qui avait l'apparence d'un tranquille homme d'affaires, bel homme, bon époux. Jo et Roger se sont mis à le fréquenter. Ils ont même fait des parties de pêche avec Yvon. En réalité, c'était un escroc et un salaud. Il battait Maïa. Un enfer, paraît-il.

Quercy ressentit la désagréable impression d'être en terrain connu. Il avait déjà entendu ce genre de triste histoire à de nombreuses reprises.
- Il a fait une faillite frauduleuse. Les flics l'ont arrêté. Ca été comme un déclic pour Maïa. Elle l'a accusé de torture morale et physique, pas moins, mais il n'y a pas eu de procès. Manque de preuves et de témoignages. Roger et Yvon ont immédiatement coupé les ponts avec Ronald. Jo a été plus ambigu, Maïa a eu du mal à lui pardonner. Elle a quand même obtenu le divorce. Suzanne l'a conduite chez un psy et l'a poussée à écrire pour exorciser son passé de violences avec ce salaud. Elle ne s'attendait pas à ce que cela prenne la forme de polars, et avec du succès en plus.
- Intéressant, dit Quercy. Maïa récupère sa *Liberté Cherry* après des années de souffrances. Elle érige une *Frontière de Glace* entre son passé et elle. Le nom de son personnage, Sans-Rive, évoque une personne à la dérive, perdue, se cherchant un point d'ancrage. Quant à, *Et tous les Innocents devront mourir*, j'y vois la culpabilité du survivant, mêlé à la haine de l'autre, celui qui ne sait rien du drame que l'on a vécu.

Lise le regarda avec de grands yeux écarquillés.
- Ça alors ! Je n'avais jamais entendu une explication aussi pertinente. Même Maïa doit l'ignorer. Vous êtes un bon psychologue.
- Je suis simplement à l'écoute.

Et ce qu'il avait entendu à propos des Porteurs de Lanternes éclairait leurs relations au sein du groupe d'une toute autre lumière. Il devait y avoir encore beaucoup de choses à apprendre. Il consulta la carte des desserts pour se donner le temps de préparer la suite de son interrogatoire.
- À votre tour, dit Lise.
- Une crêpe sucrée fera l'affaire.
- Je ne parlais pas ça, monsieur le capitaine.

Il releva les yeux. Soudain, il réalisa ce qu'il était en train de faire : un interrogatoire froid et calculateur, qu'il dissimulait de temps à autre derrière une remarque badine, voir franchement flirteuse. Il se méprisa de n'avoir pas su interrompre plus tôt cette série de questions. Bien sûr, en essayant de confondre un suspect dans la liste qu'il avait dressée avec Flavien, il cherchait également à disculper Lise et y était presque parvenu. Mais, comment espérait-il la conquérir en lui mentant de bout en bout ?

Il l'avait trouvée jolie dès la première seconde. Ses yeux verts, encadrés par Shiva et Hanuman ce soir, étaient un spectacle magnifique dont il savait déjà qu'il ne pourrait plus se passer. Elle avait haussé sa séduction pour lui plaire. Son sourire qui naissait en un instant captivait son attention et lui faisait redouter le moment où il disparaissait. Enfin, autant qu'il put en juger, elle s'était montrée d'une sincérité désarmante.

Il lui fallait prendre une décision. Cesser définitivement de lui cacher la vérité et se mettre à l'aimer, ou bien… Il se reprit encore. "Se mettre à l'aimer" était un calcul, une tactique. "Tomber amoureux" était un abandon auquel il souhaitait succomber, tout en y résistant sans savoir pourquoi.

Lise regardait le stylo du serveur qui était resté suspendu au-dessus de son carnet de commande.
- Mademoiselle ? répéta-t-il.
- Pardon. Une crêpe au sucre pour moi aussi.

Le serveur quitta leur table en les débarrassant de leurs assiettes vides.

Lise se demanda ce qui avait bien pu se passer. À peine avait-elle tenté d'orienter la conversation vers un sujet plus personnel, que Quercy s'était statufié comme si elle l'avait giflé. Troublée, elle avait détourné le regard et espéré qu'il reprit la parole pour lui assurer qu'elle n'avait rien dit qui lui fasse regretter d'être en sa compagnie.

Mais le silence durait. Elle le regarda et vit qu'il la dévisageait toujours, immobile et grave. Elle en eut la chair de poule.

- Est-ce que j'ai été trop curieuse ? Dans ce cas…
- Au contraire. Je réfléchissais à la meilleure façon de vous faire un aveu, dit-il d'une voix embarrassée.
- Jetez vous à l'eau, l'encouragea-t-elle avec un sourire.

Il dodelina de la tête, signe qu'il pesait encore le pour et le contre.

"Crois-tu que c'est le bon moment ?" demanda Flavien.
Il déposa son glaive sur la table voisine inoccupée, approcha une chaise, imaginaire, et s'assit à côté de Quercy en tirant sur le pan de sa toge.
"C'est toi qui décide."
- D'accord. Bon… Suite à la mort de Georges Brajan, j'ai mené une enquête de ma propre initiative…
- Une enquête ? s'écria Lise incrédule.

"Parle lui de l'ibis sacré."
- Le dossier est clos depuis cet après-midi, reprit Quercy. Donc, puisqu'il n'y a plus d'enquête, je pensais que je pouvais vous inviter. Mais, comme je suis un sombre crétin, j'ai continué à suivre mon intuition…

"Ah ! Ah ! Ah !"
- … afin d'éclaircir certains points.

Lise croisa ses bras sur sa poitrine : une attitude de défi chez certains, où d'extrême défiance chez d'autres, remarqua Quercy.
- Que cherchiez-vous à savoir en particulier ? demanda-t-elle d'un ton glacial.
- Par exemple : avec quel argent comptez-vous financer le musée dédié à Jobrajan ?
- J'ai créé une association type 1901 à laquelle j'ai fait don de tous les romans que Jo m'a confiés. La vente des exemplaires en double sert intégralement à acheter d'autres originaux. Les comptes de cette association sont contrôlés tous les ans par mon expert comptable. Voilà la réponse : je n'en tire aucun bénéfice personnel et je n'ai pas un seul euro d'avance pour financer mon projet. Satisfait ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Parce que vous devez me détester maintenant.
- Vous n'avez pas la moindre idée de ce que je pense de vous !

Mais ses yeux verts lançaient des éclairs.
Le serveur s'approcha avec leurs deux crêpes.
- La crêpe au sucre, c'est pour qui ?
- Très drôle ! le rembarra Lise.

Il repartit aussitôt, son sourire contrit planté de travers sur son visage. Il doit me prendre pour une hystérique, songea Lise. D'abord, je pleure sur la dorade. Ensuite, j'ai l'air de vouloir assassiner une pauvre crêpe au sucre. Le pire, c'était que Quercy la regardait d'un air malheureux, s'attendant sans doute à ce qu'elle l'envoyât au diable.

- Non, je n'ai jamais baisé avec Jo !

Suzanne n'en revenait pas d'avoir prononcé cette phrase. Elle avait repris mot pour mot l'accusation que Roger venait de lui lancer au visage pour donner plus de force à sa dénégation, et elle se sentait la bouche sale.
Les débris de son petit ordinateur portable jonchaient le sol du bureau. L'objet de la dispute, aussi brève que violente, n'existait plus. Il était irrécupérable.
Le crâne de Suzanne l'élançait douloureusement. Roger n'avait pas porté la main sur elle. Même en fracassant l'ordinateur, il s'était arrangé pour qu'elle ne fût pas blessée. Ce qui la faisait souffrir, c'était le soupçon, le mensonge, et les brûlures de la jalousie.
Elle commença à s'expliquer, d'un ton aussi patient que possible.
- Quoi ? dit Roger en l'interrompant.

Le Doge Pourpre trépignait de rage et hurlait des imprécations à ses oreilles, couvrant la voix de Suzanne. Roger fit un effort pour reléguer cette colère au fin fond de son esprit et adopter un calme apparent. Il se sentait oppressé, comme si l'air s'était raréfié dans le bureau.
- C'est vrai, répéta Suzanne, je suis allé chez lui plusieurs fois…
- Combien de fois ?
- Dès que c'était possible. Quand tu ne pouvais pas t'en apercevoir.
- C'est si facile de me berner !
- Je t'en prie, Roger, ne complique pas tout. J'aidais Jo parce qu'il avait besoin de moi.
- En le…
- Non ! Ne dis plus jamais cela ! C'est indigne !

Comment pouvait-il penser des choses pareilles ? Qui les lui avait mises en tête ?
Suzanne eut l'impression qu'une main saisissait la sienne. Elle la serra de toutes ses forces et en éprouva un profond soulagement. Fiona Giovanese, elle, ne craignait rien ni personne.
"Tu n'as rien à te reprocher," murmura celle-ci.
- Jo ne pouvait plus rien écrire de sa main à cause de sa maladie, reprit Suzanne. Mais son esprit fonctionnait encore à merveille. Il me dictait des *Aventures de la Main* et je les enregistrais sur mon ordinateur. Je te rappelle que je tape plus vite que n'importe qui.
- La dactylographie ne fait pas de toi un écrivain, insinua Roger cruellement.

"Contrairement à toi, elle n'est pas assez infatuée d'elle même pour prétendre l'être", rétorqua Fiona.
"Que la peste t'emporte !" hurla le Doge.
Ses yeux étincelaient à travers les ouvertures du masque pourpre qui recouvrait son visage. Fiona haussa les épaules.
"Ton règne s'achève, vieillard. Et tu le sais."

Roger frissonna. Était-ce réellement le but de Suzanne ? Évincer le Doge dans le cinquième tome de la saga ? Avec l'aide de Jo ?
- Vous parliez du prochain roman, lui et toi ?
- Non. Je ne faisais que taper ses propres histoires. Maintenant, Oh mon Dieu ! tout est perdu.

Elle retint ses larmes à grand peine.
- Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Pourquoi m'empêcher d'accéder à la mémoire de ton ordinateur ?

Voilà comment Roger avait découvert son secret, songea-t-elle.
- Jo ne voulait pas… que quelqu'un d'autre le sache. Ni que je puisse modifier ses manuscrits hors de sa présence. Je lui avais donné ma parole, mais il m'a demandé d'installer une sorte de verrou, on appelle ça un *fire wall*, dont lui seul connaissait la clé à quatre chiffres. C'était censé protéger seulement son dossier. D'habitude ça marche, seulement parfois, ça bloque tout et je suis obligée de demander…
- Demander à qui ?
- … à Japhy, continua-t-elle dans un soupir. Lui demander de décoincer ce truc.

Roger se rappelait le jour où il avait fichu Japhy dehors, moins de trois mois après son arrivée à Pimperbren. Il ne l'avait pas dérouillé plus sévèrement car Jo et Suzanne avaient pris la défense de ce petit con. Et depuis, dans son dos, lui et Jo s'étaient bien moqués de lui.
- Oublions cela, parvint-il à articuler. J'ai réagi trop vivement. Je ne comprends pas ce qui m'a pris.

Roger regardait sa femme d'un air implorant. Elle avait commis l'erreur de ne pas lui faire confiance, mais il était capable de passer l'éponge. Il ne pouvait douter de son honnêteté. Elle l'accompagnait depuis quarante ans. Il trouverait le moyen de se faire pardonner.
- Très bien, Roger, n'en parlons plus… acquiesça Suzanne, à présent maîtresse d'elle-même.

"Mais ne va pas croire que …"
- … je ne t'en veux pas.

Du coin de l'œil, elle vit Fiona lui adresser un sourire de connivence en rengainant la fine épée avec laquelle elle transperçait le cœur de ses ennemis.

Quercy indiqua au serveur qu'il était temps pour lui de régler l'addition. Et de mettre un terme à ce dîner. Il avait tout gâché, il le savait. Si elle s'était levée, il n'aurait pas tenté de la retenir.
- Paul ?

Entendre son propre prénom, pour la première fois prononcé par Lise d'une voix douce, eut sur lui un effet dévastateur. La force du sentiment qu'il ressentit lui serra la gorge.

Lise hésitait. Elle éprouvait un profond désarroi en face de cet homme abrupt par maladresse. Elle se surprit à trouver ce trouble… excitant.
- Suivez-vous toujours votre instinct ? demanda-t-elle.
- En fait, il ne me laisse aucun répit.
- Que vous dit-il, à présent ?

Lise vit Quercy détourner le regard, comme s'il consultait son reflet dans la vitre du restaurant.
- Qu'il existe des secrets moins lourds à porter s'ils sont partagés.

Elle médita cette phrase quelques instants. Était-ce une invitation ou un avertissement ?

"Je retire tout ce que j'ai dit sur elle. Va s-y !"
Et sur ces mots, Flavien disparut.
D'un geste, Quercy fit comprendre au serveur que l'addition attendrait encore.
- Je ne sais pas vraiment par où commencer, dit-il. Rien n'arrive jamais comme on l'avait prévu, n'est ce pas ? Vous m'avez demandé si j'avais lu *Décurion*, le roman qui s'est vendu à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires depuis sa parution…
- Oui…
- Je l'ai écrit.

Lise s'adossa à sa chaise, stupéfaite.
"Dis lui tout."
- Je n'avais pas imaginé qu'il deviendrait un best-seller, ni que ce serait le début de mes ennuis.
- Je ne vous comprends pas, dit Lise en fronçant les sourcils. À vrai dire, j'ai du mal à vous croire.
- Mon père l'aurait peut-être écrit lui-même, mais il est mort un an après sa retraite. Il était professeur d'histoire. L'antiquité romaine était sa période de prédilection. Il aimait dire que j'avais été baptisé dans l'eau du Tibre, à l'ombre du Capitole. J'ai toujours baigné dans cet univers : les conquêtes de l'Empire, le culte des dieux, les combats de gladiateurs, la vie quotidienne des familles patriciennes et de leurs esclaves. Les noms de Pompée, César, Auguste, Tibère et Caligula me sont familiers. Je peux traverser Rome les yeux fermés, de la colline du Palatin jusqu'aux bas-fonds du Transtévère, en passant par le dédale des fondations du Colisée ou les canalisations des aqueducs menant aux neuf cent soixante thermes de la ville.
- Mais…
- Après le décès de mon père, l'idée d'utiliser tout ce que je savais s'est imposée peu à peu. J'ai imaginé l'histoire d'un jeune homme né empereur mais éloigné de force dans une décurie provinciale et qui regagne Rome pour la conquérir.

Lise s'exclama :

- Flavien, le jeune *Décurion* qui ose braver le pire tyran que Rome ait connu : Néron ! Son frère !

Son demi-frère, voulut il préciser mais expliquer les méandres des ascendances romaines aurait été trop compliqué. Elle citait le chapeau de la quatrième de couverture qu'il n'avait jamais aimé.

- C'est fantastique ! reprit-elle avec enthousiasme. Incroyable ! Oh, je savais bien que le nom de cet auteur sonnait faux : Luc Prayque. Paul Quercy ! Pourquoi avoir pris un pseudonyme ?

Il s'agissait de la seconde partie de son histoire. Il la relata sans plaisir.

- À l'époque où j'ai terminé *Décurion*, il y a deux ans, j'étais en poste à Bordeaux. Toutes les forces de police et de gendarmerie de la région étaient sur les traces d'un meurtrier déjà responsable du viol et de la mort de cinq jeunes femmes…
- C'était… essaya de se rappeler Lise, soudain sombre.
- "Le tueur des vignes". J'étais l'un des responsables de l'enquête. Nous étions sur les dents. Aucun indice pour le coincer. Nous ne pouvions qu'attendre qu'il recommence en espérant qu'il commette une erreur. Il l'a fait, mais cela a coûté la vie à une victime supplémentaire. Et puis un éditeur a décidé de publier mon roman. J'en ai averti ma hiérarchie. Certains de mes collègues ont pensé que j'avais passé plus de temps à écrire un livre qu'à travailler sur l'enquête. Quelques-uns m'ont même reproché d'être en partie responsable du dernier meurtre.
- Mais c'est injuste !
- Je me suis posé la question. Franchement. Est-ce que j'ai manqué de conscience professionnelle ? Est-ce que le livre a fait de moi un moins bon enquêteur ? On m'a demandé de choisir entre ma carrière de gendarme et celle d'écrivain. J'ai décidé de garder l'uniforme, mais on m'a sanctionné pour infraction au devoir de réserve. J'ai d'abord été mis à l'écart, puis muté ici. Malheureusement, je suis resté un mouton noir précédé par sa mauvaise réputation.

Il soupira. Il n'avait rien oublié de dire, parce qu'au fond de lui, il ne pouvait rien oublier.

- Il vaudrait mieux que cela reste entre nous.

Lise tendit la main pour saisir celle de Quercy.

- Je suis désolée pour vous. Que vous puissiez penser que… Enfin, vous n'y êtes pour rien !
- Tout le monde ne pense pas ainsi.

Le serveur était visiblement soulagé de les voir partir. Il n'avait jamais eu à faire à un couple aussi bizarre de toute sa carrière.

Quercy raccompagna Lise jusqu'à son domicile. Ils n'échangèrent que deux ou trois phrases embarrassées dans la voiture. Sur le pas de la petite porte en bois à côté de la vitrine de la librairie, tandis qu'elle tremblait de froid malgré

son pull coloré, il se pencha vers elle et déposa un baiser sur ses lèvres, si rapide et léger, et tellement inattendu, qu'elle se demanda si elle ne l'avait pas rêvé. Il la quitta avant qu'elle ait pu prononcer un mot.

Seul au volant, il songea à la façon dont elle interprèterait son geste. Il n'avait aucune certitude que ce serait dans le sens qu'il espérait. Machinalement, il ralluma son téléphone portable. Qui sonna. Il y avait un message de Lise qu'elle avait dû déposer dans sa boîte vocale juste après que la porte se fut refermée.

- Merci, disait-elle.

7

Vendredi 5 novembre.
Brajan était mort depuis deux jours et six ou neuf heures.
Quercy fit ce rapide calcul tout en entrant dans la brigade. L'affaire était close officiellement, mais dans son esprit, elle n'était pas résolue.
Il aperçut l'adjudant Cormière derrière l'accueil. Il s'approcha d'elle.
- Comment allez-vous ?
- Bien. Je ne suis pas défigurée, si c'est ce que vous voulez dire, répondit-elle avec réticence.

Elle ne portait qu'un sparadrap sur la joue et la trace rougeâtre d'une griffure sur le front.
- En effet.
- La femme qui m'a fait ça ne sera même pas poursuivie. On efface tout et on recommence.

Il y avait beaucoup d'amertume dans sa voix et Quercy la prit en pitié. Il savait ce qu'elle ressentait : l'impuissance contre l'injustice.
Il hocha la tête et s'éloigna sans trouver quoi dire pour la rasséréner.

L'adjudant-chef Payet l'accueillit dans le bureau avec un sourire radieux. Il venait de signer sa demande de congés autour de Noël et du jour de l'An prochain. Quercy savait qu'il économisait pour se payer, à lui et à sa famille, un retour aux sources dans son île natale de la Martinique pendant quinze jours tous les deux ans. La perspective de ces vacances très loin de la grisaille métropolitaine lui remontait le moral.
- Le commandant a demandé à Marie de reprendre, confirma-t-il. Elle est en colère, mais la brigade ne peut pas fonctionner correctement avec un tel sous effectif.
- La question est : qu'est ce que tu vas bien pouvoir faire de moi ?
- Écoute, mon vieux. Je ne sais pas pourquoi le commandant te chie dans les bottes et ce n'est pas mes oignons. Si ça ne tenait qu'à moi, je te refilerais ce dossier de merde sur les vols de sel, mais même ça, je ne peux pas. Alors, tu…

Le téléphone sonna. L'adjudant-chef décrocha, marmonna un "oui" et tendit le combiné.
- C'est pour toi.
- Allô ? fit Quercy.
- Yvon Legoff, mon capitaine. Ça vous dirait de remettre ça ? Une partie en mer. On pourrait pousser jusqu'à la pointe du Croisic.
- Quand ?
- Cet après-midi ?

Quercy éloigna le micro de sa bouche et consulta l'adjudant-chef du regard.

- Tu as quelque chose pour moi, oui ou non ?
- J'allais te suggérer de prendre Ahmed avec toi et de vous poster sur la E60 de neuf à douze.

Quercy réfléchit.
- O.K. J'ai une affaire personnelle à régler cet après-midi. Tu me couvre ?
- Je te dois bien ça.
- Merci. Allô ?
- Je suis toujours là, répondit Legoff.
- Rendez-vous à quatorze heures. Ça peut aller ?
- Vendu.

Quercy retrouva le lieutenant Erzaoui devant le garage des véhicules de service. Il lui demanda de préparer un V.I. et de l'attendre dans la cour. Puis il s'éloigna et sortit son propre téléphone.
Il appela à la librairie. Si elle n'était pas encore au travail, il ne voulait pas la déranger chez elle.
- Les Mots des Auteurs ! entendit-il avec soulagement.
- Lise ? C'est Paul Quercy.
- Oh ! Bonsoir…

Quercy sourit. Elle non plus n'avait pas dû beaucoup dormir.
- Bonjour, se reprit-elle. Je n'attendais pas de vos nouvelles avant… avant…

À l'autre bout du fil, elle se mordit la lèvre. Quelle idiote ! Qu'attendait-elle au juste ?
Il lui parla de la proposition de Legoff. Surprise, elle observa quelques secondes de silence.
- Vous voulez que je vous accompagne ?
- Si vous pouvez fermer votre boutique en milieu de journée.
- Pourquoi pas. Je suis ma propre patronne.
- Son bateau s'appelle le *Pilatus*.
- Je sais où il est amarré.
- Je vous y attendrai. Réfléchissez. Au revoir.

Il coupa la communication. Il ne voulait pas la bousculer, ni l'obliger à accepter. Mais il songea qu'il ne lui avait pas vraiment laissé le choix.
Le lieutenant démarra la camionnette et se rapprocha de lui. Son téléphone bourdonna. Il crut qu'elle le rappelait déjà. Il fut déçu de ne pas reconnaître sa voix.
- Capitaine Quercy ? de la gendarmerie de Guérande ? Pierre Joris à l'appareil.

Ce nom lui disait vaguement quelque chose. Soudain, il comprit.
- Monsieur Joris ! Je vous présente mes condoléances.
- Ouais, bon, merci de m'avoir prévenu. Je suis dans la maison de mon oncle. Vous pouvez me dire ce qui se passe ?

Dans la maison ? se demanda Quercy.

- Je ne comprends pas.
- Hé ben, le vieux pouvait pas vivre dans un tel trou à rat, c'est pas possible.
- J'arrive, Monsieur Joris.
- Dans combien de temps ? Parce que j'ai quitté mon boulot pour venir et…
- Une demi-heure.
- J'attends, répondit Joris de mauvaise grâce.

Quercy grimpa dans la camionnette aux côtés du jeune lieutenant.

- Changement de programme. On va à Pimperbren, je te montrerai le chemin.

Erzaoui hocha la tête sans poser de question.

La camionnette s'arrêta devant le poteau planté au milieu du chemin le long de la côte. Quercy expliqua qu'il devait continuer à pied, seul, et qu'il serait de retour dans moins d'une heure. Erzaoui était inquiet.

- Appelle Payet, dit Quercy. Informe-le que j'ai décidé d'inspecter les villas sur ce chemin. L'hiver étant la meilleure période pour cambrioler les résidences d'été inoccupées, on vérifie qu'elles sont toutes bien fermées. Ensuite, on ira se mettre en poste fixe sur la E60.
- Bien compris, répondit le lieutenant. Je vais commencer par la première maison près du port, là-bas, pendant que vous inspectez les dernières, ici.

Il enclencha la marche arrière et recula sur le chemin en cahotant.

Erzaoui était loin d'être idiot, reconnut Quercy. Et il savait ne pas être trop curieux.

Quercy s'éloigna d'un pas pressé.

D'abord, il aperçut une voiture garée devant la maison basse de Brajan et s'en étonna. Le poteau interdisant l'accès aux véhicules n'avait pas arrêté Joris. Il suffisait de rouler sur le bas-côté pour le contourner. Mais cela constituait quand même une infraction.

Ensuite, il vit que la porte et les fenêtres de la façade étaient grandes ouvertes, et que des affaires étaient répandues sur le sol, à l'extérieur.

Quercy s'approcha sans révéler sa présence. La voiture était une Toyota Celica coupé, couleur jaune avec une capote en mauvais état. Immatriculée dans les Yvelines. Les enjoliveurs chromés étaient piqués de rouille, ainsi que le bas de caisse en plusieurs endroits. Par la vitre entrouverte, il sentit l'odeur du tabac imprégnant l'intérieur et vit une carte routière dépliée sur le siège passager en cuir noir. L'étroite banquette arrière disparaissait sous des sacs de voyage.

- Monsieur Joris ! appela Quercy.

Un homme d'une cinquantaine d'années sortit la tête de l'une des fenêtres.

- Ah, c'est vous. J'arrive.

En sortant, Joris tendit une main molle et sale, que Quercy serra à contrecœur. Il désigna du menton l'amoncellement de livres, tableaux, vêtements et objets métalliques à ses pieds.

- Que faites-vous ?
- C'est rien que des merdes. Il faut que je m'en débarrasse.

Quercy grimaça. Il sut dès cet instant qu'il détestait cet homme. Joris avait le cheveu rare et le teint gris. Grand et massif, il avait pourtant l'air d'un minable, le regard fuyant.

- Vous êtes certain que vous avez le droit de faire ça ?
- Tout ce qu'il avait m'appartient maintenant, non ? Je suis son seul héritier.
- Et comment êtes-vous entré ?
- J'ai pété une vitre en écartant un volet. J'ai le droit, je suis chez moi ! lança-t-il avec un air de défi.
- C'est ce que vous a confirmé le notaire ?
- Vous cherchez à me coincer, ou quoi ? Je viens d'arriver et je suis passé chez le notaire, mais ce connard n'avait pas encore ouvert sa boutique.

Quercy changea de tactique.

- Vous avez sans doute raison. Tenez, voici la clé qu'un ami de votre oncle possédait. Depuis quand ne l'avez-vous pas vu ?
- Qui ? Le vieux ?
- Oui, le vieil homme qui vivait ici, répondit Quercy en franchissant la porte.

Ce qu'il vit lui serra le cœur. Joris avait retourné une grande partie de la maison. Mêmes les sacs à détritus avaient été ouverts. Le matelas du lit sous les combles était au sol, contre l'escalier. Quercy se dit que les rares choses de valeur découvertes dans ce capharnaüm devaient être déjà embarquées dans le coffre de la Toyota, à la place des sacs de voyage.

- Une fois ou deux quand j'étais petit, reprit Joris en le suivant. Il n'était pas famille famille.

Quercy consulta sa montre.

- Que vouliez-vous dire par : "j'aimerais bien savoir ce qui se passe" ?
- Hé ben, d'abord, j'ai cru qu'il y avait eu un cambriolage. Et puis je me suis dit que ce devait être comme ça qu'il vivait, comme un clochard.

Quercy acquiesça. Il avait eu la même impression.

- Mais je suis sûr qu'il manque des trucs, reprit Joris.

Quercy le regarda, alerté, mais il ne put croiser le regard fuyant de son interlocuteur dont les yeux ne s'attardaient que sur les objets de sa convoitise.

- J'ai trouvé ça dans un sac, dans le coin…

Il exhiba une imprimante flambant neuve, avec son câble pour la relier à un ordinateur.

- … où est l'ordinateur qui va avec ? demanda Joris d'un ton soupçonneux.
- Il n'est nulle part ? Vous avez vraiment fouillé partout ?

Hochant vigoureusement la tête, Joris se rendit compte en même temps qu'il était tombé dans le piège. Il grogna un juron. Peut-être une insulte.

Quercy n'y fit pas attention. Au milieu de ce décor, il imaginait mal Brajan utilisant un ordinateur : c'était comme si Vermeer avait peint à la bombe aérosol. Il n'avait pas de téléphone portable. Pas de télévision. Pas même un presse-fruit électrique. Pourtant, il avait une imprimante.
Un portable ? Pour pouvoir l'emporter ailleurs. Et le cacher. Ou le déplacer et le perdre. Ou l'emporter et se le faire voler. Le soir du meurtre.
Quercy prit une longue inspiration. Une nouvelle hypothèse prenait forme peu à peu, et avec elle, une piste. Un mobile. Il sortit précipitamment de la pièce en portant la main à sa poche.
- Je reviens, lança-t-il à Joris.

Dehors, il sortit son téléphone et consulta la liste des appels passés et reçus.
Il y en avait un qui devait être le bon. Il le composa.

Assis à son bureau, Roger Thrévenot décrocha à la seconde sonnerie. Il haussa les sourcils d'étonnement.
- Mon capitaine ?
- J'ai une question à vous poser, Monsieur Thrévenot. Georges Brajan utilisait-il un ordinateur ?

Roger sentit une boule se former au fond de sa gorge. La dispute avec Suzanne lui revint en mémoire. Heureusement qu'elle n'était pas dans la pièce avec lui à ce moment.
- Non, jamais. Pourquoi me demandez-vous…
- Son neveu prétend qu'il en possédait un.
- Vous êtes avec lui ? Toujours la même tête de charognard cupide ?

Quercy écarquilla les yeux.
- Vous le connaissez ? Vous l'avez déjà vu ? Quand ?
- Oh là, oh là ! Ça fait beaucoup de questions à la fois.
- Désolé. Je… Attendez une seconde.

Quercy éloigna l'appareil de son oreille et s'accroupit. Il ramassa du sable et l'égraina entre ses doigts. Une fine poussière rougeâtre s'y incrusta. Du sang séché. Le sol était jonché d'éclaboussures, entre l'angle de la maison et l'appentis délabré. Les traces partaient de cet endroit et se poursuivaient jusque devant la maison, où elles disparaissaient subitement sous les roues de la Toyota. Quercy jura intérieurement. Il revint au point de départ. Il n'avait pas remarqué de telles traces la première fois qu'il avait fait le tour de la maison et avait surpris Japhy Soleal de l'autre côté. Beaucoup de sang avait coulé à cet endroit, mais il ne parvenait pas à déterminer où cela avait commencé.
- Monsieur Thrévenot ? Reprenons.

Roger avait eu le temps de se préparer. Il prit un ton dégagé :
- Joris est venu voir Jo, il y a cinq ou six ans environ.
- Pour quelle raison ?

- D'après Jo, pour lui emprunter de l'argent. Il l'a envoyé se faire voir.
- Pas très famille famille.
- Je parie que ce requin s'est précipité sur place pour renifler le gros morceau.
- C'est-à-dire ?
- Les droits d'auteur. Que compte-t-il faire de la maison ?
- Je lui demanderai. Revenons à l'ordinateur. Vous êtes sûr que Georges Brajan…

Roger émit un gloussement forcé.
- Sûr et certain.
- Peut-être un portable, insista Quercy. Le genre que l'on peut transporter dans une sacoche en bandoulière.

Quercy hésita, puis se lança :
- Par exemple, le soir où vous avez dîné ensemble …

Nouveaux gloussements. Thrévenot ne faisait pas le rapprochement.
- On s'en serait aperçu. Nous étions quatre autour de lui. Joris se trompe.
- Je vous crois.

Roger soupira silencieusement.
- Merci, Monsieur Thrévenot. Au revoir.
- Au revoir, mon capitaine. Ne transmettez pas mes amitiés à ce type.

Quercy coupa la communication avec encore plus de questions que de réponses.
- Vous m'avez menti ! lança-t-il à Joris, près de sa voiture.

Celui-ci faillit laisser tomber l'imprimante qu'il transportait. Ce n'était pas la première fois qu'il avait à faire avec la police, se dit Quercy. Et qu'il était pris en flagrant délit de mensonge.
- Quoi ?
- Vous avez rencontré votre oncle il n'y a pas si longtemps. Et il ne vous aimait pas beaucoup.
- Je voulais monter une affaire. Il aurait pu m'aider.
- Mais il ne l'a pas fait.
- Non.
- Quel genre de métier faites-vous ?
- J'avais un boulot de merde dans un garage. Hier, j'ai dit à mon patron d'aller se faire foutre.

À vérifier, songea Quercy.
- Brajan n'utilisait pas d'ordinateur, c'est confirmé. Venez par ici, s'il vous plaît. Regardez.

Joris s'approcha les bras ballants, avec réticence. Quercy recula à mesure que l'autre approchait. Les traces de sang se trouvaient entre eux.
- C'est quoi ? demanda Joris
- Du sang séché.

Joris se frotta le menton. S'il feignait la surprise, c'était parfait.

- On dirait qu'un oiseau a passé un seul quart d'heure. J'ai un chat chez moi. Un gros matou qui passe son temps à chasser des oiseaux. Un jour, il m'a ramené une corneille jusque sur mon lit.

Quercy hocha la tête. Lui-même n'avait pas de meilleure explication. Il consulta sa montre une nouvelle fois. Il allait être en retard.

- Vous voulez vous installer quand vous aurez fini le ménage ? reprit-il.
- Ici ? ricana Joris. Vous rigolez !
- Et l'autre maison ?

Joris garda le silence, incrédule. Quercy lui apprit l'existence du refuge plus loin sur la Côte, loué à Japhy Soleal.

- Hé bien, il faudra qu'il dégage lui aussi, dit Joris. Vous pouvez le prévenir qu'il peut le faire le plus vite possible. Je vends les deux baraques, ensemble ou séparément.
- Vous lui direz vous même, Monsieur Joris. Et vous ferez ce que vous voulez dès que vous vous serez occupé des funérailles de votre oncle.

Joris se rembrunit. Quercy lui fournit les coordonnées de la morgue de l'hôpital de Guérande. L'image du charognard, ou du requin, évoquée par Roger Thrévenot, passa dans son esprit.

- Son notaire vous dira s'il existe un caveau de famille ou si Monsieur Brajan avait pris des dispositions particulières.

Il te dira également si tu es réellement propriétaire de ce que tu es en train de piller, espèce de salopard ! ajouta Quercy pour lui-même en s'éloignant.

- En fait, de quoi est mort le vieux ? cria Joris.
- Crise cardiaque, répondit Quercy.

La véritable cause de cette attaque, il l'ignorait, et il savait que Joris s'en moquait totalement.

Au lieu de revenir par le chemin de la Côte, il prit celui qui partait de derrière la maison. Il voulait en avoir le cœur net. Peut-être que le long du sentier, au milieu des hautes herbes, il trouverait l'ordinateur.

Il appela le lieutenant Erzaoui.

- Ahmed ? Retrouve-moi sur la D36, à trois kilomètres environ depuis la sortie du village. Je t'attends sur le bord de la route.

Ensuite, il passa un second appel. Il se mit en relation avec les services de l'opérateur de son téléphone portable. Son interlocuteur trouva dans l'annuaire un artisan garagiste et un concessionnaire Volkswagen à Poissy dans les Yvelines, et lui passa le premier. Une femme lui répondit qu'elle connaissait Pierre Joris qui avait démissionné la veille. Quercy insista pour parler à son patron. L'homme confirma que Joris travaillait depuis sept ans comme mécanicien pour les clients qui faisaient jouer la clause d'assistance technique de leur contrat d'assurance. Joris se déplaçait dans tout le département. Quercy creusa encore. Après avoir consulté ses dossiers, le garagiste affirma que Joris était en mission le mardi soir, et qu'il avait téléphoné le jeudi suivant

pour dire qu'il n'avait plus besoin de "se casser le cul à travailler la nuit, ni le jour." Donc, après que Quercy ait laissé un message sur son répondeur. Et la nuit du meurtre, Joris travaillait en région parisienne. Quercy le raya à regret de sa liste des suspects.

Quercy marcha un quart d'heure, les yeux rivés au sol pour ne pas s'écarter du mince chemin qui serpentait au sol. À un moment, il dut contourner un gros rocher solitaire. Il l'examina avec attention. C'était un repère immanquable, en bas d'une pente douce, l'endroit idéal pour y dissimuler quelque chose. Mais il ne trouva rien.

Une centaine de mètres plus loin, il reconnut l'endroit où il avait découvert le cadavre de Brajan. Il effectua un ratissage en règle dans un rayon de vingt mètres, en foulant les hautes herbes. Encore rien.

Il entendit un coup de klaxon, releva la tête et vit la camionnette de gendarmerie stationnée sur le bas-côté de la D36.

Il s'était trompé. Il n'y avait pas d'ordinateur caché ou abandonné. À moins qu'il n'ait jamais existé.

Il rejoignit la route et grimpa dans la camionnette.

- Chouette balade ? dit Erzaoui en ne cachant pas son sourire ironique.
- Mortelle, répondit Quercy de mauvaise humeur.

Maïa reposa sa paire de ciseaux quand la sonnerie du téléphone retentit. Au lieu de décrocher, elle but une gorgée de thé et grignota un biscuit.

Son bureau était couvert de Post-it. Elle était passée à la phase où elle devait impérativement les classer au risque d'en être submergée et de perdre de vue le fil de l'enquête. Elle les regroupait par blocs indissociables, par chapitres, sur des feuilles de couleurs différentes. Après réflexion, elle pouvait encore découper ces feuilles en bandes d'inégales largeurs, et les mélanger.

L'idée lui vint que l'inspecteur Sans-Rive serait prévenu de la trahison de l'agent du FBI par un coup de fil totalement inattendu, comme c'était le cas.

Elle détestait être dérangée en plein travail.

À la quatrième sonnerie, le répondeur se mit en route. L'annonce défila en sourdine, puis le témoin d'enregistrement clignota. Elle augmenta le volume.

- Bonjour, Maïa. C'est Yvon…

Sa première réaction fut de saisir le combiné, mais son regard croisa celui de Jacques Sans-Rive, et elle suspendit son geste.

- … j'espère que tu auras ce message à temps pour réfléchir à la proposition suivante : on pourrait… j'ai envie… je vais sortir en bateau cet après-midi. Heu… si… Enfin voilà, tu as compris. Appelle-moi si ça te fait envie. Au revoir.

Fin de communication. Maïa regarda le répondeur. C'était une machine du dernier cri. Il suffisait d'appuyer sur une touche pour composer le numéro appelant du dernier message.

En relevant les yeux, elle s'aperçut que Sans-Rive avait disparu. Les dizaines de Post-It formaient un puzzle indéchiffrable devant elle. Au lieu de l'inquiéter, cela la fit sourire. Il était temps, décida-t-elle, de pratiquer des coupes sévères, de cisailler le nœud qui la retenait prisonnière. Le cœur battant, elle appuya sur le petit bouton.

Ils étaient en place depuis une heure le long de la voie rapide, en direction de Vannes. Quercy revint s'asseoir à l'arrière du V.I. et consulta son carnet à souche. Un automobiliste, verbalisé à cent quinze kilomètres à l'heure, venait de repartir avec un unique point sur son permis. Quercy avait dressé trois autres PV pour excès de vitesse. Le mécontentement des contrevenants était inversement proportionnel à la gravité de leurs fautes. Plus ils roulaient vite, et moins ils étaient enclins à reconnaître la dangerosité d'une telle attitude.
Quercy indiqua par talkie-walkie qu'il était de nouveau disponible.
Le lieutenant Erzaoui s'était positionné un kilomètre en amont avec le radar portable.
Cinq minutes plus tard, la voix de Erzaoui grésilla :
- Jaguar couleur crème, immatriculée quarante-quatre. Quatre-vingt-cinq kilomètres / heure. Défaut de signalisation. Je répète : défaut de signalisation.
- OK ! OK ! J'intercepte.

Il prit place au milieu de la chaussée et fit signe à la voiture qui approchait de ralentir.
La Jaguar décéléra docilement et se gara derrière la camionnette. Quercy comprit ce qu'avait voulu signaler Erzaoui. L'infraction était plus grave qu'un simple oubli. Les glaces des deux phares étaient cassés et les lampes sans doutes inutilisables. Et il avait déjà vu cela auparavant.
- Bonjour, Madame, dit-il en se penchant à la portière. Vous ne devriez pas rouler dans cette voiture, vu l'état de vos phares.
- Il ne s'agit donc pas de ma vitesse, répondit Maïa avec aplomb.
- Non, Madame Ormond.

Elle regarda le gendarme en fronçant les sourcils. Comment la connaissait-il ? Elle avait beau réfléchir, elle ne se souvenait pas l'avoir jamais rencontré.
Quercy lui vint en aide.
- Chez les Thrévenot, le lendemain de la mort de Monsieur Brajan. J'étais venu leur annoncer le décès de votre ami, et j'avais constaté que vos phares étaient cassés ce jour-là.

Elle acquiesça, mais son expression révélait qu'elle n'en avait aucun souvenir.
- Vous sembliez préoccupée par le sort de Suzanne Thrévenot, continua-t-il.
- Elle était si bouleversée. Jo et elle avaient un lien particulier. Sa mort l'a anéantie.
- Comment va-t-elle ?

- Mieux. Elle fait le deuil. Petit à petit. Écoutez, j'avais oublié que mes phares avaient été brisés cette nuit-là. J'ai même oublié de porter plainte. Excusez-moi.
- Vous auriez surtout dû les faire réparer aussi vite que possible.
- Je ne roule presque jamais de nuit, alors cela m'est également sorti de l'esprit. Est ce que je vais avoir un PV ?
- Oui.

Il lui demanda les papiers du véhicule et alla les compulser à l'intérieur de la camionnette. Maïa habitait à Pimperbren. Il nota mentalement l'adresse. Elle était en règle côté assurance. Il revint à la Jaguar.
- Je vais vous faire une faveur. Promettez-moi de vous rendre chez votre concessionnaire dans la journée et je passe l'éponge.
- C'est que… commença-t-elle à objecter, puis elle hocha la tête : D'accord.
- Avez-vous des ampoules de rechange ? C'est obligatoire.
- Je n'en ai pas la moindre idée.
- Veuillez vérifier, s'il vous plaît.

Elle sortit de la Jaguar et ouvrit le coffre. Quercy la suivit. Il vit qu'une lanterne, identique à celle qu'il avait remarquée chez Roger Thrévenot, était posée sur une couverture. Elle souleva la couverture, révélant un vélo d'appartement replié, et fouilla tout au fond du coffre.
- C'est cela ? dit-elle d'une voix étouffée.

Une petite boîte en plastique recelant une série d'ampoules intactes.
- Tout à fait.

Elle se redressa et il referma le coffre, en s'y reprenant à trois fois car la serrure semblait défectueuse.
- J'ai vu sur votre étui à documents que votre concessionnaire se trouve à Guérande. Je vous conseille d'y aller immédiatement.
- Un conseil qui vaut un ordre, remarqua-t-elle dans un sourire.

Quercy se rappela ce que lui avait appris Lise. Il avait du mal à croire qu'une femme aussi sûre d'elle et aussi vive d'esprit, ait pu être la victime d'un mari violent pendant tant d'années.
Le talkie grésilla encore :
- Cent trente-deux ! Cent trente-deux ! criait Erzaoui. Monospace bleu foncé immat. quarante-quatre.
- Je vois ! répondit Quercy précipitamment.

En effet, le bolide était déjà en train de s'approcher de sa position. Il gagna le centre de la chaussée et agita les bras de façon péremptoire. Le conducteur freina des quatre roues, fit une embardée et s'arrêta finalement. Quercy permit à Maïa de repartir. Elle effectua un demi-tour et repartit en direction de Guérande en lui adressant un signe de remerciement. Mais il n'était pas d'humeur à apprécier ce geste. L'homme dans le monospace Chrysler tapait du poing contre le volant et hurlait des jurons, hors de lui. Quand Quercy

s'aperçut qu'il y avait trois gosses à l'arrière s'ébattant sans ceinture de sécurité, il sentit la colère l'envahir.

Le lieutenant et lui revinrent à la brigade plus d'une heure après la fin programmée de leur mission. Quercy repartit aussitôt avec sa propre voiture en laissant à Erzaoui la paperasse qu'avaient engendré les multiples infractions du chauffard, la suspension de son permis de conduire et l'immobilisation du véhicule.
Il arriva sur le port de Pimperbren avec cinq minutes de retard. La librairie était fermée, mais rien n'indiquait que Lise avait accepté de l'accompagner puisqu'elle ne l'avait pas rappelé.
Il remonta le quai jusqu'à la place d'amarrage du *Pilatus*.
- Hé ! Mon capitaine ! l'appela Legoff depuis le pont du voilier voisin où il était en train de lover des drisses.
- J'ai pris des affaires de rechange.
- Bonne idée. Par ici, il y a une cabine de luxe.

Perplexe, Quercy attendit d'avoir une explication.
- Le Hollandais et moi, on a eu une bonne explication. Il a été plutôt surpris d'apprendre que je parle un peu sa langue, et pas mal l'anglais aussi, ça aide. Je me suis excusé pour la fois où j'ai pissé sur son fanion. On est devenu copain. Tiens, les voilà qui reviennent de déjeuner.

Les propriétaires du voilier s'approchaient. Ils ne semblaient pas mécontents de voir Legoff sur leur bateau. Celui-ci fit les présentations. Quercy serra la main de Johan Deburgh et de sa femme Sofie, tandis qu'ils montaient à bord.
- Ils sont sympas, continua Legoff. Lui, il est assez mauvais navigateur et elle, elle meurt de trouille quand ils partent seuls en mer. On se demande pourquoi ils ont un voilier, mais bon, cet après-midi, c'est moi qui suis à la manœuvre. Vous montez ?

Quercy n'hésita pas plus longtemps. Il ôta ses chaussures pour marcher sur le pont lambrissé d'acajou du *Contantijn - Westkapelle*. Deburgh lui indiqua la cabine où il put passer des vêtements civils. À travers le hublot, il aperçut Lise debout sur le quai devant le *Pilatus*.
Il retrouva Legoff derrière la barre et lui expliqua qu'il avait invité Lise à le rejoindre.
- C'est elle la nana du Chalet ? s'exclama Legoff stupéfait.

Quercy acquiesça.
- Belle prise, reconnut Legoff.

Quercy alla à la poupe et fit signe à Lise.
- Je suis content de vous voir, dit-il.

Elle sourit en s'approchant.
- Vous pensiez m'impressionner avec un plus joli bateau ?
- Oh, ce n'est qu'une modeste chaloupe, répondit-il en haussant les épaules. Mon yacht est ancré au large.

Legoff fit traîner les préparatifs du départ pendant une demi-heure encore. Il ne cessait de regarder en direction du parking du port et semblait préoccupé. Quand il fut évident que Maïa ne viendrait plus, il lança le moteur du *Contantijn* et ordonna à Johan Deburgh de le désamarrer.
Pendant la délicate manœuvre de sortie du port, Quercy alla s'asseoir à la proue du voilier, à côté de Lise.
- Ne posez plus de question, dit-elle.
- Promis.
- Alors ça va. J'espère que nous aurons beau temps.

Ils regardèrent le large. Des rayons de soleil pâles, finement dessinés, tombaient d'entre les nuages et faisaient briller la surface de l'océan. Le vent s'était établi. Aucun orage ne semblait prêt à leur tomber dessus.
Lise avait chaussé des bottes et revêtu une veste imperméable prêtées par Sofie Deburgh. Ses cheveux mi-longs détachés, fins et châtain clair, voletaient autour de son visage. L'air vif eut tôt fait de rougir ses joues.
Quercy souffla dans ses mains puis les posa sur le visage de Lise.
- Ah, c'est bon ! murmura-t-elle en se laissant aller contre son épaule.

Le *Constantijn* doubla par tribord la grosse balise rouge au bout de la jetée, puis Legoff mit à profit son nouvel équipage, Deburgh et Quercy, pour hisser les voiles.
- Désolé de te déranger, joli cœur, dit-il à l'adresse de Quercy.
- Ça ne fait rien. C'est toi qui commande, répondit Quercy en optant lui aussi pour le tutoiement.

Legoff cria des ordres précis en français, en anglais et en hollandais, mais se chargea lui-même de carguer la plus grande toile sur le mât principal. Le voilier prit de la gîte et augmenta sa vitesse.
Lise quitta précipitamment sa place éclaboussée d'embruns. Deburgh, casquette blanche vissée sur la tête, prit la barre une fois contournée la balise des hauts-fonds. Legoff indiqua un cap et lui abandonna le commandement pour le moment. Il alla s'asseoir à l'arrière, l'air renfrogné.
Quercy et Lise se rejoignirent sur le pont et s'adossèrent contre le rouf central. En ce milieu d'après-midi d'hiver, ils avaient le soleil en face. Ils se tinrent la main et fermèrent les yeux.
Toujours inquiète dès qu'elle quittait la terre ferme, Sofie Deburgh était enfermée dans une cabine.

Maïa se gara, heureuse d'apercevoir le *Pilatus* encore à quai, entre deux emplacements vides.
Le concessionnaire Jaguar avait immédiatement chargé un mécanicien de faire les réparations, mais elle avait dû attendre une heure en buvant des mauvais cafés à la machine. Elle était repartie avec des glaces de phare neuves qui coûtaient les yeux de la tête. Elle était repassée chez elle pour

enfiler un jean et un pull, et un vieux ciré à la place de la veste marine flambant neuve qu'elle était partie acheter, avant que le contrôle radar et l'insistance du gendarme ne l'aient obligée à changer ses plans.
Elle vérifia son aspect dans le rétroviseur et se dit qu'elle ne s'en sortait pas si mal pour affronter la haute mer et la ferveur inespérée d'Yvon d'être en sa compagnie.
Il n'y avait personne à bord du petit bateau. Elle chercha Yvon du regard et l'appela. Avait-il cru finalement qu'elle ne viendrait pas ? Et si, de dépit, il s'était mis à boire ? Elle jeta un coup d'œil dans le carré du *Pilatus*, à la fois soulagée et triste de ne pas l'y découvrir.
Elle remonta sur le quai. Un petit dériveur entrait au port, et un plus grand voilier, au loin, doublait le bunker de la vigie sur la saillie rocheuse.
Je me conduis comme une pauvre gamine à son premier rendez-vous raté, songea-t-elle. De toute façon, j'aurais certainement détesté être trimballée par la houle dans le carré exigu qui sent le fioul, le poisson et l'alcool, et être obligée de crier par-dessus le grondement du moteur. Oui, j'aurais passé un après-midi exécrable.
Elle se résolut à ne pas appeler Yvon pour s'excuser d'avoir été en retard, car elle ne voulait pas qu'il sût qu'elle était venue.

Suzanne était en train de se préparer un chocolat chaud à la cannelle quand elle prit sa décision. Elle achèterait un ordinateur portable, exactement le même, et demanderait à Japhy de lui installer un *fire wall* pour son propre usage, dès qu'elle aurait réussi à joindre le jeune homme dont elle n'avait plus de nouvelles depuis deux jours. Soudain, l'idée fut balayée par une vague d'inquiétude. Où était Japhy ?
"Ne sois pas aussi maternelle", la sermonna Fiona.
Suzanne regarda dans les yeux sa propre créature, la courtisane vénitienne. Elle l'avait dotée d'une beauté remarquable et d'un tempérament plutôt masculin. Quand elle ne tuait pas ses ennemis par le fer ou le poison, elle faisait mourir d'amour ses nombreux amants. Elle portait une ample robe qui cachait son corps voluptueux et ses armes, et sur sa gorge dénudée jusqu'à la naissance de ses seins palpitants, il pendait un crucifix. Souvent, Fiona lui ressemblait, telle que Suzanne aurait voulu être. Plus souvent encore, elle parlait et agissait comme une étrangère. Et Suzanne en avait un peu peur.
Tous les écrivains pourraient le reconnaître : un jour ou l'autre, leurs personnages leur échappent.
Suzanne haussa les épaules. Je suis bête, songea-t-elle. Il n'est rien arrivé à Japhy. Mais pourquoi devrais-je m'interdire d'être maternelle ?
Elle regretta aussitôt de s'être posée la question. Elle sentit le douloureux souvenir de son unique enfant, à peine né et emporté par la coqueluche plus de trente-cinq ans auparavant, refaire surface.

Le regard de Fiona devint sombre. Cette partie d'elle-même jugeait qu'elle avait trop longtemps souffert seule du poids de la culpabilité dont Roger n'avait jamais paru affecté.
"Les reproches sont inutiles. Cesse de t'en prendre à toi-même. Il y a si longtemps ..."
- Non ! s'écria Suzanne. Il faut juste que je sache ce qui se passe.

Elle renversa le chocolat dans l'évier, l'odeur la dégoûtait, et quitta la cuisine. Fiona, impitoyable, la suivit dans la salle à manger.
"Japhy est libre de ne pas répondre à tes messages s'il le souhaite."
Comme s'il était prisonnier ! pensa Suzanne excédée en tapant du pied pour faire cesser cette discussion.
"Comme si tu redoutais qu'il ne puisse vivre sans ton aide ! Tu te laisses…"
Fiona ne termina pas sa phrase car elle venait de surprendre la silhouette du Doge Pourpre dans la pièce.
Suzanne se retourna et vit Roger debout sur la dernière marche de l'escalier.
- Chérie ? dit-il.
- Je vais chez Japhy. Maintenant.
- Veux-tu que je t'accompagne ? proposa-t-il sans paraître troublé par la brusque détermination de sa femme.

Suzanne réfléchit quelques instants. Qu'avait voulu dire Fiona avant d'être interrompu et de disparaître de sa vue ? Elle l'ignorait.
- Oui. Merci.

Roger acquiesça avec un sourire empreint de gentillesse. Par contre, on ne pouvait savoir si le Doge souriait lui aussi derrière son masque impassible.

Quercy redescendit dans la cabine où il avait laissé ses affaires et prit la paire de jumelles qu'il avait emportée.
Après s'être assuré que Lise ne pouvait pas le voir, il les pointa en direction de la côte. Le Hollandais lui demanda ce qu'il espérait voir et Quercy mentit en lui décrivant le bâtiment de la Marine Nationale. En vérité, il observait le petit refuge trois kilomètres plus à gauche. Malgré la houle qui gênait sa vision à travers le grossissement maximal des jumelles, il arriva à la conclusion que la baraque était toujours inoccupée. Japhy n'avait pas remis les pieds chez lui. Étrange.
Il abaissa ses jumelles et les rangea. S'il les avait gardées pointées sur l'objectif une minute de plus, il aurait pu voir les silhouettes d'un couple s'approcher de la petite maison, en faire le tour en tapant aux carreaux et repartir également bredouilles.
Quercy échangea quelques mots en anglais avec le Hollandais. Il apprit que Deburgh dirigeait une société d'informatique qui faisait son chiffre d'affaires surtout avec les pays asiatiques. Il habitait Eindhoven et ne se risquait jamais à naviguer en mer du Nord. Deux fois par an, sa femme et lui venaient en France et habitaient sur le *Constantijn*. Quercy s'intéressa à la façon dont lui

et Legoff s'étaient soudainement liés d'amitié, après les différents épisodes qui avaient émaillé leur relation de voisinage. Deburgh haussa les épaules. Il avait l'habitude des Français et de leur manque de politesse. Il excusait d'autant plus Legoff qu'il était lui-même passé par une période d'alcoolisme. Dieu, l'amour de sa femme et la bulle Internet l'avaient sauvé.
Quercy maudit son insatiable curiosité. Il eut l'impression d'avoir trahi la confiance de Legoff en découvrant son secret. Son attitude hébétée, ses démêlés avec la capitainerie du port, sa prétendue dépression, tout cela prenait un sens nouveau, et amer.
- Va falloir faire demi-tour, prononça Legoff dans son dos.
Quercy sursauta et se retourna, mortifié. Mais Legoff se tenait d'une main à la rambarde, trop loin de la barre pour avoir entendu leur conversation, et il regardait l'horizon.
- On a le vent dans le dos, continua-t-il, et on l'aura dans le nez au retour. On va mettre deux fois plus de temps pour rentrer au port, même en tirant au près.
Il réitéra ses explications en anglais. Deburgh parut de son avis et commença à virer de bord.
Quercy alla annoncer la nouvelle à Lise. Pendant les deux heures suivantes, il serait embauché à chaque manœuvre de changement de cap.
Vent debout, le *Constantijn* essuya de plus nombreux embruns et Lise dut chercher refuge derrière le cockpit de la barre. Tandis que Legoff faisant faire d'élégants zigzags au voilier, Quercy et Deburgh firent passer la baume au-dessus de leurs têtes, ridèrent les drisses, bloquèrent les taquets et unirent leurs forces sur les enrouleurs un nombre incalculable de fois.
Une demi-heure à peine avant le crépuscule, ils affalèrent les voiles après avoir tiré un dernier bord le long de la balise des hauts-fonds. Enfin, fourbus et joyeux, ils réintégrèrent le port et s'amarrèrent.
- *What a race* ! s'écria Deburgh enthousiaste.
Quercy était juste content d'être rentré à bon port avant la tombée de la nuit. Il était en sueur, les épaules endolories et les mains écorchées par les drisses. Lise lui proposa de le soigner et de prendre une douche chez elle, mais il refusa. Même s'ils avaient passé un long et agréable moment ensemble, ils n'avaient pas échangé plus de quelques phrases. Rien n'était défini entre eux et il ne voulait rien précipiter.
- Je passerai demain vous déposer les livres que vous m'avez prêtés, dit-il.
- Alors à demain.
Elle sourit, de façon énigmatique.
- Merci, Yvon ! lança-t-elle par-dessus son épaule, en s'éloignant sur le quai.
- De rien, ma belle ! répliqua-t-il. Puis en aparté, à Quercy : Je serais toi, je lui courrais après.
- C'est ce que je suis en train de faire, tu ne vois pas ?
Legoff partit d'un immense éclat de rire.

Ils dirent au revoir à Deburgh et à sa femme qui s'était re-matérialisée dès que le voilier était entré dans les eaux plus calmes du port.
- Drôle de bonne femme, remarqua Legoff. Mais bon, on ne sait jamais ce que pensent les femmes. Quand elles disent non, c'est non. Mais quand elles disent oui, bien malin celui qui peut deviner ce qui va se passer.
Quercy n'avait pas très envie de se laisser entraîner dans ce genre de conversation, mais Legoff le surprit encore en poursuivant :
- Une fois, j'ai eu un équipage malgache. Tous les hommes venaient du même village de la côte est de l'île. Et ils obéissaient tous au plus jeune d'entre eux, plus qu'à moi. Jusqu'au jour où il s'est glissé dans la couchette de ma cabine et que je m'aperçois que c'est une fille, dix-sept ans au plus. C'était la sœur, la nièce et la cousine de tous les autres matelots du bord. Le véritable capitaine du cargo, c'était elle. À l'étape d'Istanbul, elle a disparu et ils sont partis à sa recherche. Je n'en ai jamais revu aucun.
Quercy désirait en savoir plus sur cette histoire intrigante. À l'expression de Legoff, il sut qu'elle était déjà terminée.
- Évidemment, quand je l'ai trouvée dans mon lit, j'ai dit non. J'espère simplement qu'elle a su faire dire oui à un type plus recommandable.
Il hocha la tête et s'éloigna en direction de chez lui.

Sur le chemin de retour à la brigade, Quercy retourna l'histoire de la jeune malgache dans sa tête en se demandant si Legoff avait voulu lui passer un message.
Après avoir tant transpiré, il était transi de froid. Il prit une longue douche brûlante, se passa du baume cicatrisant sur les mains.
Ensuite, il appela à Angers et parla avec ses différents interlocuteurs pendant trois-quarts d'heure.
Il mangea un plat décongelé et se coucha à neuf heures avec *Le Doge Pourpre* et l'enquête de l'inspecteur Sans-Rive qu'il voulait finir.
Vers onze heures, il se releva pour charger son téléphone portable. Il le ralluma et le brancha. Un message était en attente sur sa messagerie. Il disait, avec la voix de Lise :
- Je crois que je vous aime.

Au même moment, Maïa Ormond commettait un meurtre de sang froid. Elle avait eu tout l'après-midi et la soirée pour le préméditer. Elle rédigea une note, brève et implacable. Columba Falls, la femme flic qui secondait l'inspecteur Sans-Rive dans son enquête, venait de mourir, exécutée d'une balle dans la tête.
L'histoire d'amour qu'elle avait imaginée pour son personnage lui aurait fait courir d'inutiles dangers en altérant son jugement et ses réactions. Il était grand temps de s'en débarrasser.

8

À midi, Quercy comprit qu'il serait dans l'incapacité d'honorer sa promesse. Il appela Lise et s'excusa de ne pouvoir passer la voir. Il n'évoqua pas le message de la veille. Tous deux savaient que c'était à lui de faire le prochain pas, mais pas au téléphone. Il raccrocha et reporta son attention sur le groupe de six cyclistes qu'il suivait au volant de la 306 de la brigade.
Depuis le début de la matinée, il accompagnait les membres du cyclo-club de Guérande le long du parcours que devaient emprunter les participants du Critérium du 11 Novembre. Cette course était organisée chaque année par un ancien champion cycliste et se déroulait sur une boucle de trente kilomètres que les semi-pros parcouraient quatre fois en quatre ou cinq heures. Les autres catégories, amateur, junior et vétéran, se contentaient au choix de pédaler sur un quart ou la moitié de la distance maximale. Le Critérium était annulé une fois sur deux à cause du mauvais temps, mais cet automne, la météo semblait vouloir rester clémente après une période estivale excessivement pluvieuse.
Les cyclistes s'arrêtèrent une fois de plus à un carrefour de deux petites routes et tinrent conciliabule autour d'une carte. L'un d'eux agita un bras vers la gauche, indiquant à Quercy que le parcours du Critérium se poursuivait dans cette direction. Il nota sur sa propre carte qu'il faudrait placer à cet endroit un bénévole pour dégager la voie lors du passage des coureurs. Voilà en quoi consistait sa fastidieuse mission du jour : établir le trajet avec précision ; repérer les trous dans la chaussée et demander aux services communaux de la voirie de les boucher avant le 11 novembre ; mettre en place une signalisation autour des ronds-points, des îlots de béton et des passages piétons parsemant les routes empruntées ; placer aux points stratégiques les équipes de secours médical ; organiser une série de déviation pour la circulation automobile ; choisir enfin les endroits où ses collègues seraient disposés pendant toute la durée de la manifestation sportive, et combien en réquisitionner pour l'occasion.
Quercy devait ensuite établir un rapport et soumettre ses recommandations au commandant.
L'ancien champion cycliste ralentit pour se porter à la hauteur de la 306. Il prit appui sur le toit, tandis que Quercy continuait de rouler à faible allure, et lui adressa la parole par la vitre entrouverte.

- On est à mi-parcours, mon capitaine. On va faire une pause pour manger un morceau. Tout va bien ?
- Jusque-là, pas de problème, répondit Quercy qui s'ennuyait ferme.

En deux puissants coups de pédale, l'ex-membre du peloton du Tour de France reprit de l'avance et rejoignit les cinq autres cyclistes.

Quercy continua à les suivre. Une idée venait de naître dans son esprit. Une sombre prémonition. Il était persuadé qu'il était arrivé malheur à Japhy Soleal.

Pendant le repas, il appela le lieutenant Erzaoui et lui demanda de lui trouver le numéro de téléphone de Japhy. Quelques minutes plus tard, il l'obtenait et le composa. Il tomba sur la messagerie. Son portable n'était pas branché.

L'après-midi se poursuivit selon la même morne routine. Dans la dernière ligne droite menant à l'arrivée de la course, le long des remparts de Guérande, les cyclistes piquèrent un sprint à quarante-cinq kilomètres / heure. Impressionné, Quercy accéléra et mit le gyrophare. On aurait dit qu'il poursuivait un groupe de fuyards.

Suzanne se demandait si elle devait appeler la gendarmerie. La disparition inexpliquée de Japhy la rendait folle d'angoisse. Roger se voulait rassurant. Japhy avait peut-être précipité son départ, rompant ainsi son contrat avec les Porteurs de Lanternes avant le terme. Il appellerait un jour, très bientôt, pour demander qu'on lui renvoie à Paris les quelques affaires qu'il avait oubliées dans le refuge sur la Côte, aux frais des Thrévenot bien entendu. C'était bien dans son style. Devant le regard courroucé de Suzanne, il avait levé les mains en signe d'apaisement. Il ne voulait pas dire du mal de Japhy, mais il lui en voulait un peu de provoquer l'inquiétude de sa femme.
Suzanne admit que Roger avait sans doute raison. Elle savait que le jeune écrivain appréciait peu la police, comme le feu avec l'eau. Elle ne voulait pas l'embarrasser en le faisant rechercher.
Roger l'entoura de ses bras et lui déposa un baiser sur le front.

- Rien de ce qui arrive aux autres n'est de ta faute, dit-il avec sollicitude. Il faut que tu te mettes ça dans la tête une fois pour toute, ma chérie.

Quercy surligna en rose fluo le trajet du Critérium sur une photocopie agrandie des environs de Guérande, scotchée sur un mur du bureau de l'adjudant-chef Payet. Il mit soigneusement en place le dispositif de sécurité tout autour de cette ligne zigzagante de couleur. Il s'était entretenu plus d'une heure avec un adjoint municipal, responsable des activités sportives, et avait revu point par point l'ensemble des préparatifs. L'organisateur attendait environ trois cents participants, mais seuls deux douzaines feraient les deux cent vingt kilomètres. Le cyclo-club fournissait une cinquantaine de bénévoles pour encadrer le parcours. Quercy évaluait les besoins en personnel de gendarmerie à cinq individus, plus deux ou trois en centre-ville. La Croix-Rouge serait présente en trois endroits différents, avec des ambulances. La Voirie commencerait à réparer la chaussée le lundi matin. Tout était prévu dans les moindres détails.

Quercy regarda une dernière fois la carte et ressentit une petite pointe de fierté devant le travail accompli. Puis il songea que la dernière fois qu'il avait conçu un tel plan de bataille *presque* semblable, il traquait un redoutable tueur en série. Aujourd'hui, il s'assurait qu'aucun spectateur éméché ne viendrait troubler l'ordre du peloton, et qu'aucun genou écorché ne manquerait de mercurochrome.
L'amertume le fit sourire tristement.

À la fin de son service, comme à chaque fin d'après-midi, il téléphona à Angers.
Puis il prit une douche et s'habilla en civil.
Il quitta la brigade et conduisit jusqu'à Pimperbren avec l'esprit ailleurs, comme hypnotisé par la ligne discontinue au milieu de la route qui défilait dans la lueur de ses phares.
La vitrine de la librairie était encore illuminée. Il se gara. Il vit des clients déambuler entre les rayons : un couple et un homme seul qui avait coincé sous son bras un exemplaire de *Décurion*.
L'homme s'en alla bientôt après avoir régler son achat. Le couple s'attarda encore, discutant entre eux et avec Lise qui hochait la tête, argumentait et leur montraient d'autres ouvrages. Quercy attendit qu'ils partent.
Le carillon annonça son entrée. Lise se pencha par-dessus le comptoir et son sourire lui prouva qu'il avait bien fait de venir.
Il la regarda s'approcher et pencher la tête de côté avec ses yeux pétillant de malice. Il se pencha sur ce visage et l'embrassa. Elle se lova entre ses bras, pressant leurs corps l'un contre l'autre, unissant leurs lèvres et leurs souffles, griffant sa nuque et saisissant ses mains pour qu'il les posât sur ses seins.

- Que fais-tu ?
- Je vais travailler.
- Mais c'est dimanche !

Elle venait à peine de se réveiller. Elle remonta le drap sur elle et s'appuya sur un coude.

- Je suis de garde, expliqua Quercy en finissant de s'habiller. Toute la journée.
- Merde et re-merde ! s'exclama-t-elle.

Ils rirent ensemble. Puis Lise reprit son sérieux.

- Tu reviens ?

Il y avait une pointe d'inquiétude dans la question.

- Bien entendu.

Il espéra avoir pris le ton adéquat. Elle acquiesça.

- Un drôle de type m'a appelé hier, reprit-elle. Bizarre, parce qu'il n'avait pas l'habitude de répondre à mes messages.

Quercy se sentit rougir.

- Qu'est ce qu'il t'a dit ?
- Qu'il avait du travail, bla-bla-bla, et que je devrais me passer de lui.
- Alors, du coup, tu as sauté sur le premier client qui passe.
- Et il ne l'a pas regretté.
- Je suis content pour lui.
- Moi aussi.

Elle afficha un immense sourire et révéla son corps nu en écartant le drap.

- Il n'y a rien que je puisse faire pour te retenir ?
- Tu en as déjà tellement fait.

Elle grimaça, faussement indignée, en le traitant de pervers. Puis elle se couvrit de la couverture et l'accompagna à la porte. Sur le seuil, elle lui dit :

- Je t'aime, Paul. C'est comme ça. Je n'y peux rien.

Elle l'embrassa. Il eut l'impression de, littéralement, s'arracher de son étreinte. Et pendant un instant, l'uniforme, le devoir, le service, n'eurent plus aucune importance à ses yeux. Je t'aime aussi, voulut-il répondre, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge. Et pour qu'elle ne vît pas son trouble, il la serra si fort qu'elle en eut le souffle coupé.

Il emprunta l'escalier obscur qui descendait du premier étage et menait à la petite porte en bois, à côté de la vitrine de la librairie. Le battant cogna contre une moto du genre trial, haute fourche à l'avant et amortisseur renforcé à l'arrière, qui était poussée contre le mur dans l'encoignure du chambranle. Dehors, la place était déserte et silencieuse. L'aube froide enveloppait le port et l'océan d'une lumière incertaine, comme s'il s'agissait d'une gravure à l'encre grise.
Quercy aspira l'air marin, humide. Il avait toutes les raisons d'être heureux, mais il n'arrivait pas à s'en convaincre. Le bonheur était telle une mince couche de givre qui pouvait se briser à chaque instant.
Tandis qu'il quittait le village, il assista à la timide percée du soleil hivernal au-dessus de l'horizon nuageux.

Legoff passa lui-même le coup de fil et réserva une place d'amarrage dans le port de Saint-Martin en Ré. Puis il vérifia les prévisions de la météo à la capitainerie et en fit un récapitulatif à Johan Deburgh. Une fois que les préparatifs du départ furent achevés, il dit adieu aux Hollandais.
Il grimpa sur la jetée et regarda le *Constantijn* doubler la balise rouge en s'éloignant vers le large. Il agita encore les bras, en réponse aux signaux amicaux de Sofie et de Johan.
Enfin, seul, il s'assit sur le quai, alluma une cigarette et se mit à jeter des petits cailloux dans l'océan.

Comme chaque dimanche, Roger s'était levé tard, mais plus tôt que Suzanne quand même, et il lui avait préparé un brunch, toasts grillés, œufs sur le plat,

pain d'épice, yaourt à la noix de coco et thé. Il modifia cette immuable habitude en ajoutant sa propre tasse de café sur le plateau. Ce matin, il avait envie de s'asseoir sur le bord du lit de sa femme et de partager ce moment.
Pour Suzanne, ce fut une agréable surprise. Roger se montrait prévenant et plus aimable qu'il ne l'avait été depuis des mois. Petit à petit, tout rentrait dans l'ordre.

Maïa envoya un mail à son éditeur parisien. Elle l'informait qu'elle travaillait sur son nouveau roman et lui en traça les grandes lignes. Elle hésitait encore sur le titre : *La Mort sans Visage*. En vérité, elle n'en voyait pas d'autre. Elle pensait disposer d'une première version au printemps, sinon au début de l'été. Elle lui demanda s'il avait des observations quant à son intention de mêler à son intrigue des éléments de l'actualité, plus proches de la réalité et donc plus politiques. Elle lui rappela qu'elle se rendrait au Québec à la fin du mois de décembre comme chaque année, et qu'elle était disponible pour promouvoir *Liberté, La Frontière* et *Les Innocents* dans les librairies de Montréal qui en feraient la demande pendant cette période.
Maïa pensa à la métropole canadienne enfouie sous la neige, et pourtant si chaleureuse. Elle avait hâte de s'envoler là-bas. Elle espérait que rien ne viendrait entraver son projet.

Le talkie-walkie se mit à grésiller à seize heures trente-sept. Quercy le porta à son oreille.
- Répète !

La voix du lieutenant Erzaoui fut de nouveau couverte par des crachouillis inaudibles, puis :
- … pitaine ? Vous me recevez ?
- Maintenant, fort et clair. Qu'est ce qu'il y a ?

Silence.
Étant l'officier de garde le plus gradé, Quercy avait latitude pour organiser son service comme il l'entendait. Il avait passé la matinée à se morfondre à la brigade sans recevoir un seul appel. Il en avait profité pour courir sur le parking, et jouer au ping-pong avec un caporal qui l'avait battu à plate couture.
Après le déjeuner, il avait pris un V.I., le radar portatif et le jeune lieutenant avec lui et ils s'étaient postés au même endroit que l'avant-veille. En trois heures, ils n'avaient contrôlé qu'un seul excès de vitesse.
Par deux fois, Quercy avait tenté de joindre Japhy Soleal et avait entendu le message enregistré du répondeur.
Et il avait appelé Lise qui, endormie ou sortie, n'avait pas répondu.
Il prévoyait de rentrer à la brigade à dix-sept heures.
- Erzaoui ?
- C'est… Heu, rien. C'était juste bizarre. Désolé, mon capitaine.

Quercy fronça les sourcils. Il demanda au lieutenant de préciser.

- Une fourgonnette blanche, marque Fiat. Elle arrive sur vous. J'ai cru qu'il s'était arrêté en me repérant. Vitesse réglementaire. Terminé.

Sauf si Erzaoui s'était trompé, l'attitude du conducteur était effectivement bizarre. Quercy aperçut le véhicule approcher et décida de l'intercepter. Il remarqua tout de suite que la fourgonnette était en surcharge : le pare choc arrière frotta contre le sol quand elle roula sur le bas-côté. En lui tendant ses papiers, l'homme au volant se mit à siffloter à contretemps un air qui passait sur l'autoradio, puis il se passa une main sur ses lèvres sèches. Ses doigts étaient rouges et crevassés autour des ongles. Et l'odeur qu'exhalait l'habitacle de la fourgonnette était fortement iodée.
- Simple contrôle de routine, dit Quercy. Cela ne prendra que quelques instants.
- Bien sûr ! répondit le conducteur d'un ton conciliant. Vous faites votre boulot, n'est ce pas ? Il y a un problème ?
- Aucun, Monsieur. Merci de votre compréhension.

Quercy retourna à la camionnette, de façon à se mettre hors de vue du conducteur. Il appela le lieutenant au talkie-walkie et lui ordonna de le rejoindre immédiatement.
Erzaoui arriva essoufflé. Il avait couru depuis le radar.
- Ce type a quelque chose à cacher, lui dit Quercy.
- Quoi ? demanda le lieutenant plein d'incompréhension.
- À toi de trouver.

Sans un mot supplémentaire, Quercy s'éloigna d'une dizaine de mètres, tournant ostensiblement le dos à la fourgonnette.
Moins d'une minute plus tard, il entendit le lieutenant s'exclamer :
- Mon capitaine ! Vous devriez venir voir !

Erzaoui avait trouvé.

Prévenu par téléphone que l'enquête sur les vols de sel dans les marais de Guérande venait d'être résolue, le commandant Chantoux interrompit son week-end en famille et arriva à la brigade dans la demi-heure qui suivit. Il appela le lieutenant Erzaoui dans son bureau pour entendre son rapport.
Quercy resta avec le suspect menotté dans le bureau de l'adjudant-chef. L'homme sanglotait. Il faisait partie des cinq paludiers qui avaient porté plainte pour le vol de leur stock, en partie retrouvé dans sa fourgonnette. Son exploitation était au bord de la faillite et la vente de sa propre production ne suffisait plus. Il avait cru qu'en se volant lui-même, il éloignerait les soupçons. Et cela avait bien failli marcher, mais la chance avait tourné. Il jurait qu'il avait agi seul et que sa famille n'était pas au courant. Quercy alla lui chercher un verre d'eau et lui donna le temps de se calmer, puis il reprit l'interrogatoire. Il obtint le nom du grossiste qui n'était pas trop regardant sur l'origine de la marchandise, et son adresse, à une trentaine de kilomètres de là, comme l'avait soupçonné Erzaoui. L'homme reconnut qu'il avait fait plusieurs

livraisons de nuit durant les semaines précédentes. Il n'avait pas pensé qu'en roulant tout phare éteint, il avait attiré l'attention plus qu'il n'était passé inaperçu.
On frappa à la porte.
- Je peux vous parler ? demanda Erzaoui
Quercy le rejoignit dans le couloir.
- C'est un pauvre type dépassé par ce qui lui arrive, dit Quercy en secouant la tête.
Le jeune lieutenant se dandinait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.
- J'ai raconté au commandant ce que vous m'avez dit de lui dire…
- Tu as bien fait, Ahmed. Le mérite de l'arrestation te revient. Si tu n'avais pas remarqué son manège sur la route…
- Mais c'est vous qui avez soupçonné qu'il… La surcharge du véhicule, sa jovialité forcée malgré sa bouche sèche, la trouille dans ses yeux, ses mains abîmées en manipulant le sel. Et il y avait l'odeur.
- Ah bon ? Je n'ai rien vu. Félicitations, mon lieutenant. Bon travail.
- C'est ce qu'a dit le commandant, soupira Erzaoui. Il veut que ce soit moi qui enregistre sa déposition, et lui signifie sa mise en examen.
- Parfait. Essaye de lui faire préciser les dates de ses livraisons nocturnes, et compare les avec ton rapport sur les chauffards. Tu dois pouvoir boucler une ou deux affaires supplémentaires.
- C'est mon jour de chance, on dirait, dit le jeune officier en faisant une moue désabusée. Pourquoi faites-vous cela ?
Quercy croyait le commandant assez retors pour torpiller l'enquête si lui-même y était mêlé. Mais il ne pouvait fournir cette explication à Erzaoui.
- Est-ce que tu me fais confiance ?
Le lieutenant hésita, puis opta finalement pour la franchise, en plantant son regard dans celui de Quercy.
- Depuis aujourd'hui, oui.
- Alors, ça me suffit.
Quercy s'éloigna en souriant. La journée avait été productive, tout compte fait.

Il était en train de siroter un café à la machine, non loin d'un groupe de collègues qui commentaient à voix basse le succès d'Erzaoui, quand son téléphone sonna.
- Ce fils de pute a fait brûler Jo ! éructa Roger Thrévenot dans l'appareil.
Quercy s'éloigna et prononça :
- Quoi ?
- Ce fils de pute a fait brûler Jo !
- J'ai entendu, Monsieur Thrévenot, mais je ne comprends pas.
- Joris ! Il a fait incinérer Jo hier !

La nouvelle tomba sur Quercy comme un éclair de foudre. La seule preuve tangible du crime, s'il avait jamais eu lieu, était partie en fumée. Quercy se maudit d'avoir cru que le temps jouait en sa faveur.
À l'autre bout du fil, Thrévenot était furieux. Il était même au-delà de la colère. La douleur. L'indignation. Et Quercy en connaissait la raison.
- Je suis navré de l'apprendre, mais il n'y a rien que je puisse faire.
- Je pensais… Je pensais…
Thrévenot raccrocha. Quercy se souvint qu'il avait pressé Joris de s'occuper de son oncle. Il n'avait pas imaginé que son avidité le pousserait à se débarrasser de Jo comme il avait jeté ses affaires.
Soudain, il pensa à Lise et l'appela.
- Suzanne m'a prévenue, dit-elle dès qu'elle le reconnut. C'est affreux. Comment a-t-il pu faire ça ?
- Légalement, il…
- Oh, ne me parle pas de la loi ! C'est… c'est inhumain !
Quercy laissa passer l'orage. Il commençait à reconnaître les intonations de voix de Lise. Elle était bouleversée, mais l'agressivité avait vite remplacé le chagrin. Puis elle s'excusa de s'être emportée.
- Paul, je suis désolée. Je suis tellement désolée.
- Je sais.
- Roger a pensé que… Les Porteurs de Lanternes se réunissent ce soir, pour rendre hommage à Jo.
Lise était invitée, mais pas lui, songea Quercy.
- Je t'y emmène.
Il entendit un profond soupir, presque un sanglot.
- Merci, Paul. J'espérais que tu me le proposes.

Il arriva à huit heures. La librairie était fermée.
Lise sortit par la porte en bois et courut jusqu'à sa voiture. Elle s'engouffra à l'intérieur et se jeta dans ses bras, son visage enfoui contre sa poitrine. Il lui caressa les cheveux. Il ne sut quoi dire.
En se garant dans La Meulière, il remarqua que la Jaguar de Maïa était déjà là. Et près des garages, il aperçut le bout incandescent d'une cigarette. La silhouette sombre qui fumait dans l'obscurité vint à leur rencontre.
- Salut vous deux, prononça Yvon Legoff sombrement.
Il serra la main de Quercy et entoura Lise de ses bras.
- Ça va aller, dit-il.
Ils entrèrent tous les trois dans la maison.

Roger ne cacha pas sa surprise en apercevant Quercy. Puis, comme celui-ci tenait Lise par la main, il hocha la tête.

Quercy vit trois lanternes éclairées sur la table de la salle à manger, et Yvon sortit bientôt la sienne de sous son caban bleu marine. Il proposa à Lise de l'allumer avec lui, puis il la posa avec les autres.
La force du symbole fit naître une boule d'émotion dans la gorge de Quercy. Les Porteurs de Lanternes n'étaient plus que quatre.
Lise alla embrasser Maïa, Roger et Suzanne avec qui elle échangea quelques mots en chuchotant.
Quercy salua Maïa d'un hochement de tête, auquel elle répondit, intriguée.
Lise lui fit signe d'approcher.
- Vous êtes le bienvenu, mon capitaine, lui dit Roger.

Bien que Quercy se soit habillé en civil, et avec des vêtements sombres pour la circonstance, Roger soulignait son statut d'étranger au groupe.
- Paul fera l'affaire ce soir.
- Je te présente Paul Quercy, dit Lise à Suzanne.
- Bonsoir, Paul. C'est la deuxième fois que nous nous rencontrons, je crois.
- Malheureusement, à de tristes occasions.
- J'espère que la troisième sera la bonne, répondit-elle en lui tapotant la main.

Quercy avait la curieuse impression de s'adresser à la mère de Lise.
Le silence retomba. Roger toussa dans son poing.
- Bon. Je crois qu'il est temps de porter un toast à la mémoire de Jo. Et puis, on pourra éteindre les lanternes, sinon, on va s'asphyxier.

Les lanternes dégageaient une fumée nauséabonde. La même odeur qui imprégnait les vêtements de Brajan. Quercy était sûr que chacun y pensait.
Roger leur servit un verre de bordeaux et tous le levèrent.
- À Jo ! dit-il. Ses amis.

Aucun ne but, sauf Roger. Il souffla les flammes des lanternes et les emporta dehors.
À l'autre bout de la pièce, Quercy regarda Yvon et Maïa qui se tenaient côte à côte.
"Raides comme des piquets reliés par du fil barbelé", remarqua Flavien avec humour.
Où étais-tu passé ? se demanda Quercy, surpris d'entendre sa voix.
"Tu étais trop occupé à tomber amoureux, joli cœur."
Ah ! Ah ! Ah ! Et à organiser des courses cyclistes, et à arrêter de dangereux voleurs de sel, et à…
"… perdre un temps précieux. Le vieil homme n'est plus que cendres. Que faisons-nous maintenant ?"
Quercy n'en avait pas la moindre idée.
Lise l'observait à la dérobée. Elle le vit afficher des expressions contradictoires, la surprise, le sarcasme puis la morosité. Que pouvait-il bien penser en ce moment ?
Maïa s'adressa à Roger qui se servait un nouveau verre :

- Comment as-tu appris… pour Jo ? voulut-elle savoir.
- Le directeur du crématorium connaissait Jo de réputation. Il s'est étonné qu'il n'y ait personne à la cérémonie, à part son neveu. Il a appelé Bresson, qui m'a téléphoné.
- On ne sait même pas où Joris a répandu ses cendres, ajouta Suzanne.
- Il n'a pas fait ouvrir le caveau de famille de Jo, j'ai vérifié. Ce salopard s'en est débarrassé comme d'un détritus sans valeur.

L'image les frappa tous. Les visages des Porteurs de Lanternes blêmirent. Il n'y aurait donc pas d'endroit où ils pourraient se recueillir.
Lise essuya des larmes qui avaient roulé sur ses joues.
- Qu'il aille au diable, prononça Yvon. Je parlais de Joris, ajouta-t-il embarrassé.

Suzanne sourit.
- Nous avions compris, Yvon. Et nous sommes d'accord avec toi.
- Que faisons-nous maintenant ?

Quercy sursauta. C'était Maïa qui avait parlé.
- Récitons-nous une prière ? L'un de nous est-il croyant ?

Personne ne se décida.
- Mangeons-nous ? L'un de nous est-il végétarien ? demanda Yvon sur le même ton.

Tout le monde rit, et lui fut reconnaissant d'essayer de décrisper l'atmosphère.
Suzanne alla dans la cuisine préparer un en-cas.
"Le vieil homme n'est pas le seul absent."
Quercy fit le tour de la pièce du regard.
- Quelqu'un a-t-il invité Japhy ?

Le bruit d'une assiette brisée retentit dans la cuisine. Roger se précipita et vit Suzanne pétrifiée, les débris de vaisselle à ses pieds. Exactement la même situation que le soir où Brajan était mort.
Quant à Quercy, il trouva la réaction de Suzanne plutôt…
"… mélodramatique", suggéra Flavien.
Comme lorsqu'elle avait appris la nouvelle le lendemain matin.
- Je l'ai fait, bredouilla Suzanne. Je l'ai encore appelé cet après-midi, mais il ne m'a pas répondu.
- Après tout, il connaissait Jo lui aussi, dit Maïa.
- Je suis un petit peu inquiète à propos de Japhy, reprit Suzanne. Je ne parviens pas à le joindre depuis quatre jours. Je me demande si…

À quatre pattes dans la cuisine, Roger émit un bref grognement.
- Paul est passé chez lui, dit Yvon. Y'avait rien de bizarre.

Quercy sentit le regard de Lise lui brûler la nuque, mais il fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Yvon n'avait pas précisé quand il était allé jusqu'à la petite baraque sur la Côte, et il décida de profiter de l'avantage.

- J'ai voulu le prévenir que Joris avait l'intention de l'expulser. Mais si vous pensez qu'il lui est arrivé quelque chose, je peux le faire rechercher dès demain matin.
- C'est inutile. Il n'a rien de grave.

Tous les regards convergèrent vers Lise, qui venait de s'asseoir au bout du canapé. Elle chercha ses mots pendant quelques instants.

- Il a eu un accident de moto, mais je te rassure, Suzanne, il va très bien. Il me l'a dit au téléphone. Ils ont dû le garder un ou deux jours supplémentaires, pour observation.
- Quel hôpital ?
- Heu… il ne l'a pas précisé.
- Et sa moto ? demanda Yvon.
- Je ne sais pas. Au garage, j'imagine. Je ne savais pas que son sort vous intéressait autant, répondit-elle avec agacement.

Elle regarda Quercy, guettant dans ses yeux une réprobation qu'il réussit à dissimuler.

Lise et Japhy avaient eu une liaison, ce qui expliquait qu'il restait un lien entre eux. Pouvait-il lui en vouloir ?

- Quelle histoire ! s'exclama Maïa d'un ton indéfinissable.

Lise nerveuse joignit ses mains autour de ses genoux.

- S'il te plaît, Maïa. Je sais que tu n'aimes pas beaucoup…
- Je suis un monstre froid incapable d'aimer quiconque, c'est bien connu.

Suzanne intervint :

- Ce n'est pas ce que Lise a voulu dire.
- Je sais. Ça ne fait rien.

Mais son regard, dur l'instant précédent, devint lointain. Elle s'assit. Dans son dos, Yvon vida son verre d'un trait en grimaçant.

L'unité du groupe se morcelait à mesure que la tension montait. Mais tout allait trop vite et Quercy, et Flavien, ne savaient plus où donner du regard pour repérer les failles, et les interpréter.

- Écoutez, la présence ou l'absence de Japhy ne change rien à ce que nous ressentons, dit Roger. Nous nous sentons impuissants face à la mort. Nous sommes tous malheureux de n'avoir pas pu dire adieu à Jo. Je ne sais pas ce qu'il voulait, mais il n'a jamais émis le souhait d'être incinéré, ça, j'en suis sûr. Il méritait mieux. Alors, essayons de nous souvenir de la dernière soirée que nous avons passé ensemble, et des années pendant lesquelles nous l'avons côtoyé. De l'ami qu'il a été. Et de l'écrivain qu'il n'a jamais cessé d'être.

Suzanne serra la main de son mari, les larmes aux yeux. Maïa hocha la tête, toute agressivité disparue.

- Hourra ! Hourra ! Hourra ! prononça Yvon à voix basse.

Quercy baissa les yeux sur Lise, qui parvint à lui sourire en surmontant son émotion. Puis il regarda Flavien passer devant chacun des Porteurs de

Lanternes, que l'oraison funèbre de Roger avait plongé dans un chagrin sincère.

"Et pourtant, l'un d'eux est un assassin", dit-il.

- Je voudrais dire un mot, prononça Quercy.
- Sans doute pour nous expliquer pourquoi vous êtes ici, l'interrompit Maïa sans amabilité.
- Lise et lui sont…, commença Suzanne du bout des lèvres.
- Charmant.

Loin de s'offusquer du ton sarcastique de Maïa, Quercy se tourna vers elle. Quelque part au milieu des milliers de pages de ses *Mémoires des Gaules*, César recommandait de toujours ouvrir les hostilités en s'attaquant à l'adversaire le plus coriace.

- Quand j'ai découvert le corps de George Brajan, les causes de son décès semblaient évidentes. Parfaitement évidentes. Jusqu'à ce que… certains détails me conduisent sur une piste différente de celle d'une mort naturelle.

Il glissa un regard à Lise. Se faisant, il croisa celui de Flavien.

- Je reconnais que mon imagination prend parfois trop d'importance.

Il se plaça face à Suzanne et Roger.

- Mais j'ai aussi de l'expérience, une expérience professionnelle. Je pense qu'il a été assassiné.
- Par qui ? demanda Yvon qui ne comprenait pas où il voulait en venir.
- Par qui ? reprit Quercy. Comment ? Et surtout pourquoi ? Je n'ai aucune réponse à ces trois questions. Les seules personnes qui savaient où se trouverait Brajan entre minuit et une heure ce soir-là, sont ici dans cette pièce.

Les yeux écarquillés de stupeur des quatre écrivains étaient braqués sur lui.

Seul Flavien pouvait le voir, mais le Doge Pourpre, Fiona, Jacques Sans-Rive et Briag Kerrbriheu étaient également suspendus à ses lèvres. Et dans un coin de la salle à manger, les cinq petits orphelins de la bande de la Main, encore plus orphelins depuis la mort de leur créateur, étaient également présents, attentifs et muets.

- Oh, Paul…, murmura Lise accablée.
- Je suis désolé, Lise, mais il s'agit de la mort d'un homme. Moi, je ne peux pas faire semblant de l'ignorer.
- Êtes-vous en train de vérifier nos alibis ? demanda Roger.
- Oui.
- Parce que l'un de nous serait l'assassin ?
- À moins que vous soyez tous étrangers au crime, reconnut Quercy. C'est ce que j'essaye de découvrir.

"Sale petit fouineur ! éructa le Doge Pourpre derrière son masque, tandis que Roger restait impassible. Tu m'as dit qu'il n'y avait pas d'enquête."

Maïa ouvrit la bouche pour rétorquer : l'inspecteur Sans-Rive venait de dégainer son 38 Smith & Wesson et le pointait sur la tempe de Quercy. Mais

Briag Kerrbriheu s'adossa tranquillement à un mur et Yvon devança Maïa en prononçant d'une voix calme :
- Je sais qui a tué Jo. Son nom est…

Il baissa les yeux.
- … Harry Potter ! Ca fait des années qu'il n'y a plus moyen de publier un roman pour les enfants s'il n'y a pas une histoire de sorcellerie ou de dragon.

Des rires fusèrent. Sans-Rive rangea son revolver dans son holster en grimaçant un sourire. Roger ricana. Mais Fiona s'approcha de Flavien et scruta son visage.
"Qui êtes-vous vraiment ?" lui murmura-t-elle.
Quercy remarqua le regard acéré de Suzanne et détourna les yeux.
- Voilà ce que je sais, reprit-il. Il y avait une voiture stationnée à l'endroit où Jo est mort, entre minuit et demi et une heure. Le conducteur de cette voiture l'attendait et a assisté au meurtre.
- Roger lui a proposé de le raccompagner, déclara Suzanne précipitamment. Mais Jo a refusé. Il est parti à pied. Tout le monde peut en témoigner.

Les écrivains acquiescèrent. Mais Kerrbriheu et Jacques Sans-Rive ne bougèrent pas. En vérité, Yvon avait peu de souvenirs de la soirée et Maïa n'en avait que trop.
- Et Roger avait un peu trop bu, ajouta-t-elle, un rien critique.

"Merci Maïa ! " exulta le Doge.
- Et ensuite ?
- Ensuite ?
- Oui, ensuite, insista Quercy en s'adressant à Roger. Qu'avez-vous fait ?
- J'ai travaillé dans mon bureau, pendant environ une heure, sans en sortir.
- Et vous, Suzanne ?

Fiona tomba des nues : Suzanne était-elle soupçonnée elle aussi ?
- J'ai débarrassé la table, fait la vaisselle, heu… Et puis je suis allée me coucher quand Roger est rentré.

Flavien sursauta. Maïa et Yvon retinrent leurs souffles.
- Je veux dire…, expliqua Suzanne, quand Roger a cessé d'écrire. J'aurai entendu le bruit de sa voiture si elle était sortie du garage. Et j'ai vu la lumière du bureau briller à travers la fenêtre pendant tout le temps.
- Comme je vous l'ai dit, ajouta Roger, je n'ai pas bougé. Et si Suzanne avait déplacé sa propre voiture, juste sous mes pieds, je m'en serais aperçu.

Fiona lança un regard meurtrier au Doge. Sous prétexte d'innocenter sa femme, Roger avait émis l'hypothèse qu'elle aurait pu vouloir le faire si elle en avait eu l'occasion. Flavien le fit remarquer à Quercy qui récapitula leurs déclarations :
- Si je comprends bien, vous avez été occupés chacun de votre côté sans vous voir pendant une heure.
- Ah, Bon Dieu ! C'est ridicule ! maugréa Roger.

- Qui d'autre possède une voiture ? reprit Quercy. Maïa ?
- Comme si vous ne le saviez pas, répondit-elle.
- Yvon ?
- Non.
- Alors tu es reparti à pied. Dans quelle direction ?
- Maïa et moi sommes rentrés ensemble jusqu'à Pimperbren.
- Yvon chez lui et moi chez moi, ajouta Maïa curieusement.

Le cliquetis menaçant du percuteur du revolver, manipulé par l'inspecteur québécois, dissuada les autres de demander pourquoi elle apportait cette précision.
"Satisfait ?" demanda Flavien.
Pas du tout, se dit Quercy.
Dans leur coin, Pouce, l'Index, Majeur et les jumeaux Petits Doigts se consultèrent du regard en silence et secouèrent la tête.
- Il faut combien de temps pour atteindre le village depuis ici ? se demanda Quercy à voix haute. Une demi-heure ?

Yvon acquiesça.
- Tu veux savoir ce que j'ai fait ensuite ? dit-il.
- S'il te plaît.

Il réfléchit, le front plissé. Briag Kerrbriheu lui posa une main sur l'épaule et l'encouragea à voix basse.
- J'ai bu, avoua Yvon. J'ai bu jusqu'à ce que je ne puisse plus tenir debout. Je n'avais pas picolé depuis des semaines, mais cette nuit-là, j'ai eu soif. Je me suis saoulé, saoulé à mort, si tu veux savoir.

Quercy était mal à l'aise, mais il devait poursuivre.
- Pourquoi as-tu bu ?
- Je n'ai pas besoin d'avoir une raison.
- Es-tu reparti de chez toi ? T'es-tu battu avec quelqu'un ?
- Pourquoi tu…
- Il y avait du sang sur ta veste le lendemain matin.

Yvon pâlit. Il se revit devant la glace de la salle de bain des Thrévenot, les mains rouges d'un sang encore poisseux imprégné dans son caban.
- Tu crois que c'est le sang de Jo ? coassa-t-il.
- Assez ! cria Maïa.

Elle s'était levée d'un bond, faisant obstacle entre Yvon et Quercy.
- C'était le sien, pas celui de Jo, affirma-t-elle en foudroyant Quercy du regard.
- Je vous écoute, répondit celui-ci calmement.
- J'ai vu Yvon monter à bord du *Pilatus* et commencer à boire. Et… et quand je me suis approchée, je l'ai vu effondré, inconscient, baignant dans son sang qui s'écoulait de son nez. Je lui ai nettoyé le visage et je l'ai couché. Il n'a pas pu… Il n'était pas en état de faire du mal à quiconque.

Le souvenir de cet épisode l'avait bouleversée. Elle en tremblait encore.

"Elle dit la vérité", jugea Flavien. Fiona et le Doge étaient visiblement du même avis. Quant à Kerrbriheu, il avait l'air perplexe.
- Je ne me rappelle de rien, dit Yvon. Merci d'avoir fait ça pour moi, Maïa.
Elle haussa les épaules.
"Elle avait peur que tu passes par-dessus bord, dans ton état", suggéra Kerrbriheu.
"C'est pour ça qu'elle te gardait à l'œil", confirma Sans-Rive.
"Elle l'aime ! " s'exclama Fiona.
Suzanne afficha un sourire attendri.
"D'accord, d'accord, c'est merveilleux ! dit Flavien. Mais après ?"
- Vous êtes restée sur le bateau toute la nuit ?
Cette fois-ci, Sans-Rive fit mine de fracasser le crâne de Quercy à coup de crosse.
- Non, répondit Maïa d'une voix vibrante de colère. Je suis rentrée chez moi.
- À pied ?
- En voiture.
- Celle dont les phares étaient cassés ?
Maïa fronça les sourcils, hésita.
- Oui… Ils marchaient quand je me suis garé sur le parking, et je me suis aperçu qu'ils étaient inutilisables au moment de partir. Mais les rues du village sont éclairées et j'ai pu m'en passer.
- Il était quelle heure ?
- Il me semble que la cloche de l'église a sonné trois heures quand je suis partie.
Après l'averse grâce à laquelle il avait pu déterminer la présence de la mystérieuse voiture sur le lieu du crime. En lui-même, Quercy dut convenir qu'il n'avait pas progressé d'un pouce. Il décida d'explorer une autre piste.
- Jo avait-il des ennemis ? demanda-t-il. Savez-vous si on l'avait menacé ?
Roger, Suzanne, Maïa et Yvon s'entre-regardèrent étonnés.
- Bien sûr que non, affirma Suzanne.
- Quelqu'un qui aurait pu lui en vouloir ?
- Personne, répéta-t-elle avec conviction.
Mais Fiona, Kerrbriheu, Sans-Rive et même le Doge s'étaient raidis imperceptiblement. Flavien le ressentit.
- Un jour, je te tuerai ! prononça Quercy.
Les personnages, comme leurs créateurs, se pétrifièrent.
- J'ai trouvé ces mots griffonnés sur un morceau de papier, chez Jo.
"Bordel de Dieu !" s'exclama Kerrbriheu.
- … de Dieu ! jura Yvon entre ses dents.
Le Doge émit un simple ricanement.
- Et alors ? dit Roger.
- Alors ? Voudriez-vous, chacun de vous, écrire cette phrase sur une feuille, s'il vous plaît…

Quercy dévisagea chacun des écrivains. Aucun ne fuit son regard.
- Vous semblez oublier que nous nous sommes réunis en mémoire de l'homme dont vous nous soupçonnez de…, dit Suzanne d'une voix blanche.
Quercy ne broncha pas. Il jouait maintenant à quitte ou double.
Il veut comparer nos écritures, songea Maïa avec incrédulité.
"Si l'un de nous refuse de le faire, dit Briag Kerrbriheu, il se désigne comme coupable."
L'idée fit son chemin dans la tête de chacun des auteurs.
"Il bluffe", jugea le Doge.
- Donne-nous un stylo, Roger, dit Yvon.
Roger alla fouiller dans un tiroir près du téléphone et dénicha une feuille de bloc note et un stylo.
- Qui commence ?
Maïa s'approcha la première et inscrivit la phrase : *Un jour je te tuerai*. Elle rendit le stylo à Roger qui l'écrivit à son tour. Puis Suzanne s'exécuta d'une main tremblante. Yvon, réticent, hésita.
- C'est affreux, murmura-t-il.
Il rédigea chaque mot à contrecœur puis tendit le stylo à… Lise.
En retrait, comme étrangère à ce qui se passait dans la pièce et silencieuse depuis un long moment, Quercy avait presque oublié sa présence. Il l'arrêta d'un geste.
- Tu n'es pas obligé, Lise.
- Demande-moi ce que je faisais mardi soir.
- Non.
- J'étais chez moi et je lisais. Il n'y a personne pour le confirmer.
Elle écrivit rageusement la phrase qui, à cet instant, Quercy en était douloureusement persuadé, lui était intimement destinée.
- Voilà ! dit-elle les larmes aux yeux en lui tendant la feuille.
Il la saisit, la plia en quatre et la glissa dans la poche de son pantalon. Il avala péniblement sa salive. Lise le détestait. Cela lui faisait un point commun supplémentaire avec les auteurs.
- Je crois que vous feriez mieux de partir, prononça Suzanne à la manière d'un ordre.
Quercy voulut protester, mais que dire ? Il soupira. Il s'approcha de la patère pour y prendre sa veste et s'aperçut qu'il n'avait même pas eu le temps de s'en défaire. Yvon lui ouvrit la porte sans le regarder. Il se retrouva dehors.

La nuit était aussi sombre que son humeur. Les quatre lanternes éteintes étaient posées sur la volée de marches, à ses pieds. En fouillant ses poches, il trouva les clés de sa voiture. Il aurait voulu dire :
"Écoute-moi, Lise. S'il y a un assassin parmi eux, je dois l'arrêter. Jo mérite mieux qu'un enterrement à la va-vite. Il mérite que je découvre qui l'a tué…"
- Tu as sacrément merdé, Paul.

Il fit volte-face en sursautant. Sans qu'il s'en aperçoive, Yvon l'avait suivi dehors et le regardait.

- Elle pense que tu t'es servi d'elle pour approcher les Porteurs de Lanternes…
- … et que je suis un salaud, continua Quercy.
- Exactement.

Yvon lui posa une main sur l'épaule.

- Tu n'as pourtant pas l'air d'un salaud. À mon avis, tu n'as pas non plus l'air d'un gendarme. Tu es plutôt un drôle de type. Et des types étranges, j'en ai bien connu.

Il partit d'un rire bref, qui força Quercy à sourire.

- Salut, Yvon.
- Adieu, capitaine.

Quercy monta dans sa voiture et démarra.

Dès qu'il entra dans son appartement, il repéra le porte-documents abandonné sur la table. Il en sortit le bout de papier chiffonné, le lissa du plat de la main et le plaça juste sous la lampe. Puis il déplia la feuille. Après plusieurs minutes d'étude attentive, il se rendit compte qu'aucune écriture ne correspondait avec celle, volontairement altérée, de la phrase menaçante retrouvée chez Brajan. Il était persuadé qu'une analyse graphologique arriverait à une conclusion catégorique semblable. Il rangea le papier dans son portefeuille, puis il froissa la feuille d'un geste rageur et la jeta par terre. Il pensa à Lise à qui il avait fait subir le même sort.
Il s'allongea sans se déshabiller et éteignit la lumière. Plongé dans l'obscurité, il chercha le sommeil en vain jusqu'à l'aube.

9

À peine réveillée, Lise avait recommencé à se demander pourquoi tout avait si mal tourné la veille au soir. Ce qu'avait dit Quercy était tellement incroyable, si parfaitement absurde, qu'elle avait cru tout d'abord qu'il jouait à une sorte de jeu à la Hercule Poirot.
"*Mes chers amis, l'un de vous est coupable*, déclara le célèbre détective belge. *Et je vais vous le prouver.*"
Qu'est ce qui l'avait poussé à croire que Jo avait été assassiné ?
Lise se retourna dans son lit. C'était la deuxième fois qu'elle trahissait la confiance des écrivains. En fait, c'était elle qui avait remarqué le premier roman de Japhy, et aussi peut-être, son portrait mystérieusement attirant sur la quatrième de couverture. De l'aveu même de Suzanne, *UchroniCity* lui était tombé des mains. Mais Lise avait tant insisté pour que les Porteurs de Lanternes lui donnent sa chance qu'ils s'étaient laissés convaincre. Japhy était venu et il avait profité de l'argent des Thrévenot, de la maison de Jo, et de la patience d'Yvon et de Maïa. Quant à elle, il l'avait bien baisée. Maintenant qu'il était loin, du moins elle l'espérait, voilà qu'elle ramenait dans leur groupe un flic qui les accusait de meurtre. La soirée en mémoire de Jo avait été gâchée, par sa faute. Elle avait failli en mourir de honte.
Elle se leva finalement, nauséeuse. La fin de la soirée s'était déroulée comme dans un rêve. Elle n'y avait pas vraiment pris part. Les conversations avaient repris, petit à petit, après le retour d'Yvon. Les commentaires acerbes de Maïa sur le compte de Quercy l'avaient blessée, mais elle n'avait pas eu la présence d'esprit, ni le courage, de le défendre. Bien entendu, les raisons de Maïa étaient compréhensibles : elle s'était fabriqué une carapace depuis des années et quiconque essayait d'y déceler une faille était traité comme un ennemi qu'elle devait réduire à l'impuissance. Parfois, Maïa l'effrayait.
Lise se glissa sous la douche en frissonnant et laissa couler l'eau chaude sur son corps épuisé.
Curieusement, Suzanne s'était montrée tout aussi impitoyable, et cette attitude lui ressemblait peu. D'habitude si douce, aimable et protectrice, elle n'avait pas eu de mots assez durs pour qualifier la conduite de Quercy. Même Roger avait dû la calmer. Pauvre Paul ! Il ne savait pas à qui il avait à faire. Les Porteurs de Lanternes formaient un groupe soudé dont Suzanne était l'âme. Soupçonner l'un de ses amis d'être un meurtrier, celui de Jo en plus, était à ses yeux encore plus grave que d'être accusée elle-même.
Lise essuya la buée sur le miroir de la salle de bain et regarda le visage qui y apparut.
Elle désirait tellement faire partie intégrante des Porteurs de Lanternes qu'elle avait instinctivement pris fait et cause pour eux. L'hypothèse de Quercy était stupide. Il était impossible d'y croire une seule seconde.

Yvon avait été le seul à dire quelque chose de sensé :
- Nous aussi, nous cherchons à comprendre pourquoi Jo est mort, non ?

En un sens, c'était ce qu'ils étaient venus faire en se réunissant à La Meulière. Oui mais, de là à parler de meurtre ! Roger l'avait rabroué sans ménagement. Vouloir expliquer la Mort, c'était comme demander au Vide de décrire la matière dont il était fait. Quercy était-il métaphysicien ?
Yvon avait répondu par un haussement d'épaules, signifiant qu'il n'écartait pas cette possibilité.
Lise sourit. Puis son sourire s'effaça.
Non, ce n'était pas cela. Au restaurant, il lui avait révélé de façon détournée la raison de son entêtement. Alors que le souvenir de la dernière victime du Tueur des Vignes continuait de le tourmenter, il se demandait toujours s'il en était responsable parce qu'il avait négligé une piste.
Troublée, elle sécha ses cheveux et s'habilla. Elle laçait ses chaussures quand le souvenir lui revint. Quercy lui avait dit :
- Il s'agit de la mort d'un homme, Lise. Moi, je ne peux pas faire semblant de l'ignorer.

Il avait donc l'intuition que quelqu'un *feignait* l'innocence. Elle réfléchit. Que savait-il d'autre qu'il n'avait pas révélé ? Avait-il des soupçons plus précis ?
Elle décrocha son téléphone et composa son numéro de mémoire. Elle voulait lui parler. Lui dire qu'elle l'aimait. Et lui demander pardon de n'avoir pas cru en lui en lui cachant une partie de la vérité. Mais elle n'obtint qu'un répondeur et ne laissa pas de message.

Yvon regardait son bateau d'un œil morne. Le *Pilatus* avait vraiment besoin d'un coup de peinture. Même les marins pêcheurs professionnels, qui avaient d'autres soucis, entretenaient mieux leurs navires. Question d'honneur.
Yvon avait l'impression d'avoir abandonné toute dignité hier soir. Avouer aux autres qu'il était alcoolique n'était pas un problème, mais le reconnaître soi-même était une tout autre affaire.
Il pénétra dans le carré et renifla. Ça puait l'angoisse et le désœuvrement. La tristesse aussi, comme de la saumure. L'huile, qui avait éclaboussé la cale autour du moteur. L'alcool. Et la solitude.
Après le succès de *Sur le Sable*…, écrit pendant une longue période d'abstinence, il avait recommencé à douter de son talent qui lui avait pourtant valu de manquer le Goncourt d'un cheveu. Il avait songé à s'acheter un voilier comme le *Constantijn* et à larguer les amarres. Il ne se sentait à l'aise que dans l'errance sur la surface de l'océan.
Jo, paix à son âme de vieil égocentrique ! lui avait dit alors qu'il ressentait le même sentiment de désorientation au début de chaque roman, comme s'il était assis sur une planche de radeau et qu'il ne savait pas vers quelle côte inaccessible porter le regard. Mais pour Yvon, le bonheur résidait dans le seul fait d'avoir agrippé la planche. Il n'éprouvait aucun plaisir à battre des mains et

des pieds pour atteindre un rivage. Jo avait ricané, lui avait tendu une bouteille et ils s'étaient mis à boire ensemble.
Yvon remonta sur le quai et se dirigea vers la capitainerie du port. Le même type, Yvon n'avait jamais pris la peine de lui demander son nom, avec qui il s'était engueulé quatre jours auparavant, était en train d'afficher les prévisions météos. Yvon lui demanda comment mettre en vente le *Pilatus*. L'autre gloussa dans sa barbe.
- Qui voudrait acheter ton bateau ?
- Un con, admit Yvon.
- Ouais.
- Bon, alors, je me souviens que l'année dernière, un club de plongée a acheté une épave pour en faire un récif artificiel.
- Si c'est ce que tu veux, tu n'as qu'à le couler toi-même.
- Et je me servirai de ton crâne pour faire des trous dans la coque.
- Hé ! Calme toi, Legoff !

Yvon regarda par-dessus son épaule. Briag Kerrbriheu riait.
- Est-ce que je peux mettre une annonce sur ton tableau, là ?
- Si tu es décidé, c'est d'accord, répondit le responsable de la capitainerie.

Yvon retourna sur le quai.
"Tu es décidé ?" demanda Kerrbriheu.
- Je crois, oui.

"Pourquoi ?"
- Je vais remettre le SEAS P. à flot.

De toute la matinée, Lise n'avait vendu que trois livres. Des ouvrages de poche. Elle n'avait pas besoin de consulter ses livres de compte pour savoir que chaque lundi, le chiffre d'affaire était catastrophique. L'après-midi s'annonçait aussi peu enthousiasmant. Elle releva les yeux du rayon qu'elle était en train d'épousseter quand le carillon résonna, le cœur battant. Depuis une semaine, elle associait ce bruit un million de fois entendu à la présence de Quercy, la première fois, dans la librairie.
Elle reconnut Maïa, et lui sourit en lui disant bonjour. Venait-elle lui parler de la soirée ? Mais Maïa arpenta lentement une allée, son regard allant d'un titre à un autre. Lise la laissa tranquille.
Un autre client passa prendre sa commande : *La Divine Comédie* de Dante en édition bilingue.
Un quart d'heure plus tard, voyant Maïa hésiter, Lise lui conseilla *Décurion* avec malice, mais elle avait déjà porté son choix sur *Portraits d'après nature* de Jane Smiley.
Maïa posa le livre sur le comptoir et sortit sa Carte Bleue.
- Merci de m'avoir raccompagnée hier soir, dit Lise en introduisant la carte dans le lecteur.

Maïa répondit avec un sourire :

- De rien. À propos… ?
- Oui ?
- C'est quoi ces sottises au sujet de Japhy ?

Lise se pétrifia. Maïa la regardait, sans se départir de son sourire.

- Je veux bien croire qu'il soit à l'hôpital, j'ai vu qu'il saignait abondamment. Mais ce n'était pas un accident de moto, et vous savez où il se trouve.

Lise comprit que Maïa ne bougerait pas tant qu'elle n'aurait pas satisfait sa curiosité. Elle inspira profondément et tenta de biaiser :

- C'est plus compliqué que ça.
- Japhy a fait une connerie ?

Lise hocha la tête, l'air malheureux. Et l'expression de Maïa changea.

- Êtes-vous en danger, ma petite ? demanda-t-elle sincèrement inquiète.
- Non ! Si c'est à cause de ce qu'a dit Paul…

Tout était devenu tellement plus compliqué depuis la veille ! songea Lise. Elle avait tant besoin de s'épancher, et Quercy était toujours injoignable. Elle vérifia, inutile précaution, qu'elles étaient seules dans la librairie, puis se pencha par-dessus le comptoir et raconta à Maïa ce que seuls Japhy, Suzanne et elle savaient jusqu'à cet instant.

Tout en roulant sur la D36, Suzanne pensait, elle, à une phrase de Sherlock Holmes : "*Quand nous pouvons écarter toutes les possibilités logiques, mon cher Watson, l'impossible devient le plus probable.*" Elle avait appelé tous les hôpitaux et les cliniques de la région et elle n'avait trouvé Japhy nulle part. La conclusion s'imposait : Lise avait menti. En désespoir de cause, elle avait pris sa voiture juste après le départ de Roger et conduit jusqu'à l'endroit où la départementale croisait le petit chemin douanier. Elle arrêta la Mégane sur le bas-côté, là où elle se garait toujours, et regarda en direction de la Côte. L'océan était invisible, caché derrière la colline. Elle frissonna. Il lui fallait marcher pendant trois ou quatre kilomètres en passant à l'endroit où Jo était mort.

Elle y avait déjà pensé le vendredi précédent en faisant le trajet avec Roger, mais ni l'un ni l'autre ne savaient où cela c'était produit exactement. Elle rentra la tête dans les épaules et avança.

Le rocher de granit évoquant la silhouette d'une baleine émergeant des flots se dressa bientôt devant elle. Elle en caressa les flancs en le contournant. Jo adorait ce rocher, il le lui avait dit bien souvent.

Préservée du vent par la crête, elle gravit la colline dans le silence et parvint essoufflée au sommet. Là, elle aperçut l'arrière de la maison de Jo, se découpant sur l'horizon. Elle ne s'attarda pas et continua à gauche sur le sentier le long de la côte.

Dix minutes plus tard, elle était arrivée. Son moral remonta en flèche quand elle remarqua que la porte du refuge sur pilotis était ouverte. Elle grimpa sur la terrasse. Des sacs de plastique noir et une valise y traînaient. Et une table en

bois avec un pied cassé était appuyée contre la rambarde. Du bruit provenait de l'intérieur de la maison. Elle jeta un coup d'œil entre le battant de la porte dégondée et le chambranle, et vit un géant en train d'arracher du mur une étagère.

- Qui êtes-vous ? s'exclama-t-elle.

Pierre Joris sursauta.

- Et vous, qui êtes-vous ?
- Qui êtes-vous ? répéta Suzanne prise au dépourvu, avec ce qu'elle espérait être un ton sans appel.
- Le neveu du vieux. Cette baraque m'appartient.
- Où est Japhy ?
- Pas la moindre idée. Mais en tout cas, il déménage.
- Quand ?
- Tout de suite. Même s'il ne le sait pas encore.

L'étagère céda et tomba sur le sol, avec tous les livres qu'elle supportait. Suzanne recula devant le fracas. Joris la suivit en s'essuyant les mains.

- Alors, qui vous êtes ? demanda-t-il en plissant les yeux. Sa m… Sa grand-mère ?

Fiona lui cingla le visage de la lame de son épée. Bien sûr, il ne s'en aperçut pas.

Suzanne lui dit son nom et précisa qu'elle était une amie de Japhy. Joris la jaugea du regard, et ce regard était d'une grossièreté malsaine. Fiona lui enfonça son arme dans les yeux jusqu'à la garde.

- C'est vous le fils de pute qui avez fait incinérer Jo ! cria Suzanne hors d'elle.

L'horrible expression venait de Roger, mais la colère était sienne. Joris blêmit.

- Vous feriez mieux de vous barrer, Madame, avant que je vous claque une beigne dans la tronche.

Suzanne s'enfuit, avec le rire mauvais de Joris résonnant à ses oreilles. Des larmes d'humiliation brouillaient sa vision. Elle faillit trébucher plusieurs fois et ne ralentit le pas qu'en atteignant la maison de Jo. Là, elle fondit en sanglots. Puis elle se calma. Une idée venait de naître dans son esprit.

"Il est violent, dit Fiona. Il est avide. C'est lui qui a tué Jo !"

- Il faut que je prévienne le gendarme, se dit Suzanne.

Yvon démonta le GPS, le sonar et l'émetteur HF du tableau de bord du *Pilatus*. Ce matériel alla rejoindre les quelques effets personnels qu'il avait regroupés dans un carton tellement humide qu'il menaçait de se déchirer. Il sortit le tout du carré et l'emporta sur le quai. Il n'avait pas prévu de faire ainsi ses adieux à son bateau mais, fort de sa résolution, il ne voulait plus attendre. Les bras chargés, il tourna le dos au *Pilatus* et s'éloigna.

En traversant le parking sur le port, il aperçut la Jaguar de Maïa garée devant Les Mots des Auteurs.

Il s'approcha, vit Maïa à travers la vitrine et entra.
Quelque chose clochait. Lise et Maïa étaient face à face, silencieuses. Il eut l'impression d'être un intrus.
- Bonjour, dit-il.
Elles ne lui répondirent pas. Il crut entendre Lise murmurer :
- N'en parlez à personne. Ce n'est pas nécessaire.
Maïa hocha la tête d'un air indécis. Puis elle saisit la main de Lise et la sera un bref instant. De sa part, c'était un geste d'une inhabituelle sollicitude. Déjà, elle quittait la librairie d'un pas pressé. Il ne parvint pas à déchiffrer son regard. Colère ? Tristesse ? Les deux à la fois ?
- Bonjour, Yvon. Comment vas-tu ?
Elle ouvrit la porte vitrée à la volée et sortit sans attendre sa réponse. Il se retourna vers Lise.
- Qu'est-ce qui se passe ?
Lise fit un geste flou pour éluder la question. Le fond du carton d'Yvon craqua entre ses mains.
- Je t'en donne un autre, dit-elle précipitamment.
Et elle disparut dans la réserve. Il attendit pendant cinq minutes, les bras ballants. Il songea qu'il fallait qu'il lise le fameux bouquin que tout le monde s'arrachait - le roman qui se passait à l'époque romaine et qui était en exergue sur un présentoir à l'entrée de la librairie - et il le feuilleta en patientant.

Roger avait marché quatre heures à bonne allure, soit environ une vingtaine de kilomètres. Il était satisfait de lui. Il avait les idées claires, plus claires que jamais.
En rentrant à La Meulière à la tombée de la nuit, il vit Suzanne assise dans la cuisine. Il crut qu'elle s'était préparé une tisane, puis il sentit l'odeur de l'alcool chaud. Suzanne avait le feu aux joues.
Elle lui raconta son expédition au refuge sur la côte et son altercation avec Joris. Roger serra les poings. S'il avait eu ce salaud devant lui, il lui aurait tordu le cou.
- C'est lui qui a tué Jo, j'en suis sûre, Roger !
Roger prit une chaise et l'approcha de celle de sa femme.
- Alors tu crois toi aussi que Jo a été assassiné. Quercy t'a convaincu.
Suzanne se troubla. Elle regarda son grog fumant comme s'il y avait une relation de cause à effet, puis le visage de son mari qui affichait une mine inquiète.
- Je n'avais pas réfléchi en ces termes. Tout ce qu'il a dit pendant la soirée m'a paru stupide. Nous, des assassins ! Mais Joris, lui, il est… infect. Et il a une tête de tueur.
Roger réfléchit. Il ne gardait qu'un vague souvenir de Joris, entr'aperçu des années plus tôt. Mais à travers les commentaires de Jo, le portrait n'était pas flatteur.

- Ce n'est pas très… rationnel, ma chérie.
- Peut-être, mais il faut mettre Quercy au courant.
- De quoi ?
- De ce qu'est en train de faire Joris. Après avoir pillé les affaires de Japhy, il va voler tout ce qu'il y a dans la maison de Jo.
Roger s'assombrit.
- C'est déjà fait. Joris y était vendredi matin.
- Tu ne m'as rien dit ?
- Je ne voulais pas te bouleverser. Pardonne-moi.
Suzanne était passée à deux reprises derrière la maison de Jo et n'avait rien remarqué. Quelle idiote ! pensa-t-elle. Elle dit :
- J'appelle Lise. Elle doit avoir le numéro de Quercy.
- Inutile de la déranger, après ce qui s'est passé hier soir. Il m'a donné son portable.
Il sortit la carte de visite de son portefeuille et la donna à Suzanne.
- Commence par lui raconter ce que t'a fait Joris, et laisse-le en tirer ses propres conclusions, recommanda Roger prudent.
Suzanne acquiesça, composa le numéro, écouta et raccrocha.
- Répondeur.
- Essayons à la brigade.

Le lieutenant Erzaoui décrocha. Il entendit une voix féminine qui disait :
- Bonjour, je m'appelle Suzanne Thrévenot. Je voudrais parler au capitaine Quercy.
Une sirène d'alarme se déclencha dans le crâne de Erzaoui.
- Une seconde, Madame. Je vous passe le commandant de la brigade.

- Je vais parler au commandant, commenta Suzanne à voix basse.
Roger fronça les sourcils.
- Pourquoi ?
- On ne m'a pas dit.
Roger coupa la communication avec son pouce. Suzanne le regarda, interloquée.
- Je viens de comprendre quelque chose, expliqua Roger. Quercy n'a jamais prétendu qu'il menait une investigation criminelle. Il m'a même affirmé qu'il n'y avait aucune enquête. Il n'a pas cessé de dire "je". "Je" pense ceci, "je" pense cela. Il enquête de son propre chef, chérie ! Avec son… quel mot a-t-il utilisé, "intuition" ou "imagination" ? Si nous prévenons son commandant, il risque de passer un mauvais quart d'heure.
- Chacun son tour ! asséna Suzanne.
"On le tient ! " exulta le Doge, qui se mit à exécuter un petit pas de danse. "J'ai une idée. On va en profiter."

- On peut peut-être en profiter, reprit Roger en réfléchissant. Légalement, il ne peut sans doute rien faire contre Joris. Mais si nous lui demandons un service personnel, histoire d'impressionner ce fils de pute avec l'uniforme… Quercy nous doit bien ça.

Suzanne reconnut que l'idée n'était pas mauvaise, même si cela ressemblait à une machination ourdie par le Doge. Elle n'eut pas le temps de répondre car le téléphone sonna.

- Allô ?
- Ici le commandant Chantoux de la brigade de gendarmerie de Guérande, Madame Thrévenot. On a été coupé.

Roger s'alarma en voyant l'expression de Suzanne. Il mit le haut-parleur en marche.

- Oui ? miaula Suzanne.
- Votre appel a-t-il un rapport avec le décès de monsieur Georges Brajan ?

Suzanne écarquilla les yeux comme des soucoupes. Roger secoua négativement la tête.

- Non…
- Le capitaine Quercy n'est pas joignable aujourd'hui. Puis-je prendre un message ?

"Étrange", dirent le Doge et Fiona de concert.

- C'est… c'est personnel. Désolez de vous avoir dérangé, Monsieur. Au revoir.

Elle raccrocha et laissa ses deux mains appuyées sur le téléphone comme pour l'empêcher de sonner une nouvelle fois.

- C'est étrange, dit-elle. Comment se doutait-il qu'il s'agissait de Jo ?

Roger écarta les bras en signe d'ignorance.
Dans son coin, le Doge méditait la seconde partie de sa machination.

Lise ferma la librairie à dix-neuf heures et monta à son appartement. Une heure plus tard, elle était couchée. Elle appela une énième fois le portable de Quercy. Elle avait finalement décidé de laisser des messages. Elle en était à son quatrième, toujours sans réponse.
Elle repensa à sa conversation avec Maïa. Devrait-elle dire sa confession ? Maïa semblait avoir été touchée. Mais comment savoir avec elle, tant elle dissimulait ses sentiments profonds.
Yvon avait eu la gentillesse de ne pas poser d'autres questions, auxquelles elle aurait été obligée de ne pas répondre. Il méritait tant, lui, que Maïa lui ouvre son cœur. Son nouveau carton sous le bras, il l'avait remerciée et lui avait dit qu'il s'installait à l'Hôtel de l'Aber pour une durée indéterminée. Lise n'avait pas compris pourquoi il voulait dormir dans un hôtel qui se situait à trois rues de chez lui. Elle était trop épuisée nerveusement pour deviner ce que cela signifiait.

Il était reparti avec un "au revoir" chaleureux, sans se formaliser apparemment de son manque de curiosité.
La tête posée sur l'oreiller, elle ferma les yeux. Deux jours auparavant, Quercy lui embrassait les paupières.

Quercy ralluma enfin son portable et fut assailli par l'alarme de sa messagerie saturée. Il avait eu une vingtaine d'appels dont sept seulement avec messages. Cinq provenaient de Lise. Il les écouta le cœur serré, mais il n'était pas encore temps d'y répondre. Un autre du lieutenant Erzaoui l'informait que Suzanne Thrévenot avait tenté de le joindre. Le dernier venait d'un numéro familier à Angers. Il le rappela en priorité.

À dix heures du soir, Yvon alluma la lumière et posa sa valise sur le lit étroit.
Une petite chambre d'hôtel anonyme - bien qu'il ait déjà loué celle-ci à quatre reprises -, était ce qui ressemblait le plus à une cabine sur un cargo, ou à une planche de bois au milieu de l'océan. C'était toujours là qu'il s'enfermait avec ses souvenirs, son imagination et Briag Kerrbriheu, pour écrire.

10

L'événement qui se produisit au-dessus des Açores passa complètement inaperçu, sauf aux yeux de quelques experts météorologiques. Le fameux anticyclone qui maintenait le beau temps depuis des semaines sur les côtes atlantiques se résorba brusquement sans un bruit. Ses conséquences tempétueuses allaient se révéler un ou deux jours plus tard.

Maïa s'éveilla tôt le lendemain. Elle n'était pas d'humeur à travailler, mais elle s'y força. Il y avait des dizaines de détails qu'elle devait mettre au point. Autant de notes à rédiger, à corriger et à modifier encore.
Le roman à clés était son idéal de polar, le genre de roman qu'il fallait relire depuis le début quand on l'avait achevé, car le nom du coupable y avait été habilement révélé dès le premier chapitre. L'art de l'auteur était de dissimuler ensuite cette évidence dans un écheveau de fausses pistes.
Mais son style à elle était sec, direct, parfois cru, à l'anglo-saxonne, ce qui lui avait permis de se hisser au niveau des meilleures ventes, entre Mary Higgins Clark et Patricia Cornwell. Ses intrigues étaient violentes, sans concession. L'identité de l'assassin était moins importante que les moyens employés pour l'arrêter. Peu d'obstacles empêchaient l'inspecteur Jacques Sans-Rive de parvenir à ses fins, boucler les ordures. Pendant la rédaction de son premier livre, Maïa avait été un peu effrayée par ce qu'elle imaginait naturellement. Mais depuis, elle s'était convertie à ce credo : le Bien triomphe non sans Mal.
Elle réfléchit. Manipula mentalement cette phrase. En rejeta une partie, trop "bigote". L'envisagea comme titre à son nouveau roman. *Non sans Mal*. *Nom sans Mal. Non sans Mâle*. Oh, pitié ! soupira-t-elle.
Non sans Mal sonnait bien. Elle voulut avoir l'avis d'une tierce personne, et alluma son ordinateur.
Elle découvrit qu'un mail de Bernard d'Olon, son éditeur, l'attendait. Le message était daté de dimanche. Il avait donc lu ses commentaires sur son propre roman le jour même et y avait répondu dans la foulée : la perspective de lire une nouvelle enquête de l'inspecteur Sans-Rive le réjouissait. L'intrigue était alléchante. Il lui souhaitait de mener à bien la rédaction. Mais…

- Mais, lut Maïa avec une pointe d'appréhension, le meurtre brutal de la jeune enquêtrice américaine me semble être une erreur. D'une part, ce nouveau personnage serait un atout formidable pour féminiser le lectorat des romans de Sans-Rive. D'autre part, Sans-Rive pourrait éprouver des sentiments qui, de l'avis même des fans de la série, lui manquent pour le rendre plus "humain". Réfléchissez, Maïa, avant de prendre une décision. Votre dévoué. B. d'O.

Les critiques de l'éditeur quant au manque d'humanité de son personnage la laissèrent perplexe. C'était exactement pour cette raison qu'elle avait créé ce

second personnage. Moins explicites, mais plus cinglantes, étaient celles qui sous-entendaient qu'elle était incapable de décrire des sentiments complexes. Et tout à fait écœurantes étaient celles qui suggéraient que les lectrices avaient besoin de siroter de l'eau de rose pour avaler un bon polar. Maïa n'avait pas l'habitude de se laisser influencer, mais elle devait reconnaître que les remarques de d'Olon étaient souvent pertinentes. En vérité, l'inspectrice lui manquait. Elle ne l'avait jamais vue aussi clairement que Jacques Sans-Rive pourtant, chose étrange, c'était comme si la balle que Columba Falls avait reçue n'avait atteint aucun de ses organes vitaux, et qu'elle respirait encore, quelque part au fond de son esprit. Maïa relut la petite note rageuse qui avait fait d'elle un cadavre abandonné dans un terrain vague, et sourit. Comment une balle dans la tête pouvait-elle éviter des organes vitaux ? Il faudrait qu'elle arrange cela. Elle avait le pouvoir de tuer les vivants et de ressusciter les morts. Le pouvoir de l'écrivain.
Sans-Rive fit une moue approbatrice.
"OK. On va peut-être pouvoir travailler ensemble, elle et moi."
Elle lui adressa un clin d'œil.

- Il faudra faire plus que ça, Jacques. Il est temps que tu ravales ton orgueil et que tu laisses parler tes sentiments."

Sans-Rive hocha la tête, pas encore tout à fait convaincu.

- Mais d'abord, reprit elle, il faut régler ce problème de trahison.

"Qui trahit qui ?"

- On va bientôt le savoir.

Lise avait pris une nouvelle résolution : Quercy la rappellerait s'il le désirait. Elle, elle ne laisserait plus de messages sans réponse.
À onze heures trente, elle vit arriver Roger dans sa boutique. Ils parlèrent de choses sans importance pendant dix minutes, en évitant d'aborder le sujet de la soirée de dimanche soir. Roger lui apportait une liste de mots à traduire. Petite-fille de Pietro Gabarni, Milanais immigré en France après la guerre, Lise parlait l'italien couramment. Les Thrévenot aimaient parsemer les romans du *Doge Pourpre* d'expressions italiennes. Ils possédaient par ailleurs une importante collection d'ouvrages relatifs à Venise au cours des siècles, la plupart en langue originale, mais ils n'en comprenaient pas tous les termes. Ils avaient abandonné les services d'un traducteur professionnel depuis que Lise s'était installée à Pimperbren, et avaient pris l'habitude de lui confier ce travail.
Lise se pencha avec plaisir sur cette liste, tandis que Roger déambulait entre les rayons de la librairie. Cela lui changeait les idées et elle avait l'impression de participer, dans une faible mesure, au processus de création littéraire. Elle sécha sur un mot particulièrement ardu : *esse*. Français ou italien ? Elle en ignorait le sens. Appelé à la rescousse, Roger le lui expliqua. Il s'agissait du crochet fixé à l'extrémité du fléau d'une balance pour suspendre un plateau, ou bien l'ouverture en forme de S sur la table d'un violon. Cela désignait

également un hameçon. En fait, Roger désirait qualifier par ce terme une manœuvre retorse imaginée par le Doge. Lise voyait où il voulait en venir, mais avoua qu'elle ne savait pas comment le traduire. Elle promit d'y réfléchir. Les autres mots de la liste ne posaient pas de problème.
Roger la remercia et s'en alla.
Bizarre, songea Lise, comme nous faisons semblant de croire que rien ne s'est passé.

Quercy profita de la pause déjeuner pour prendre le frais à l'extérieur du Tribunal de Grande Instance de Nantes. Il appela Lise. Son portable sonna dans le vide quatre fois et bascula sur la messagerie. Il composa le numéro de la librairie. Occupé. C'était de bonne guerre. Elle lui faisait payer son silence.
Dans la salle d'audience de la Deuxième Chambre Correctionnelle, Quercy ressentait un profond malaise. La gravité des affaires jugées, la présence d'un public hostile et la tension des victimes face aux accusés, créaient une atmosphère étouffante. Il était coincé ici depuis la veille et y serait encore jusqu'au soir.
Le commandant Chantoux l'avait requis pour escorter deux prisonniers de la Maison d'Arrêt au Tribunal. Pire, le pitbull Marie Cormière l'accompagnait. La journée précédente avait été émaillée de nombreuses suspensions de séance et le premier procès avait pris du retard. Il s'était poursuivi tard dans la soirée. Il continuait encore ce matin. Agression sexuelle sur mineure. Sur le banc des prévenus, l'adjudant Cormière ne cessait de pousser des grognements réprobateurs pendant l'audition des témoignages accablants, ou quand l'avocat de la défense prenait la parole, de telle sorte que l'accusé s'éloignait imperceptiblement de son garde-chiourme et se rapprochait de Quercy.
Quercy essayait de garder un masque impassible, mais il supportait assez mal la proximité de ce violeur d'enfant. Et ce qu'il entendait malgré lui l'empêchait de se concentrer sur autre chose. Lorsque l'huissier et ses aides apportèrent un écran de télévision pour visionner le témoignage enregistré de la petite victime, il abandonna toute velléité de penser aux Porteurs de Lanternes. Il lui semblait incorrect de le faire en pareilles circonstances. D'ailleurs, Flavien n'était jamais apparu en ces lieux trop réels.
À la reprise de l'audience vers quatorze heures, l'avocat fut pris d'un malaise et le président du tribunal ajourna le procès, mais décida de juger la seconde affaire. Vols avec récidives. Le cas de ce prévenu fut réglé dans l'après-midi.

La Jaguar était garée devant la porte gauche du garage et empêchait Roger d'y faire entrer sa voiture.

Au premier étage de La Meulière, Maïa arpentait de long en large la chambre de Suzanne. Elle vociférait :

- Comment as-tu pu me faire ça ? Qu'est ce qui t'a pris, Suzanne ? Qu'est ce que tu avais en tête ?

Suzanne la regardait, interdite.
- Mais cela n'a rien à voir avec toi, Maïa.
- Ah, ah !
- Tu es la personne qui m'est la plus chère. Mais Jo était mon ami également. Et il aurait pu devenir le tien si tu l'avais voulu. Pourquoi ne lui as-tu pas pardonné comme tu as pardonné à Yvon ?

Maïa lui lança un regard meurtrier.
- Je ne t'ai rien dit parce que je craignais ta réaction, tu vois bien ? reprit Suzanne avec patience. Jo avait encore plein de romans à écrire, mais il ne le pouvait plus à cause de ses mains. Je sais taper à la machine. Je ne faisais que l'aider à faire ce qu'il a toujours fait. Comment aurais-je pu le lui refuser ?
- La belle affaire ! Plus personne ne voulait l'éditer !
- Ça ne rentre pas en ligne de compte, quand on est vraiment écrivain.
- Ah ! Le grand écrivain oublié ! Le pauvre vieil homme digne de ton dévouement légendaire !
- Il aurait écrit sur du sable s'il ne lui était resté plus que cela. Même sans moi, il aurait écrit jusqu'à sa mort…

Elle s'interrompit. Il était mort. Que pouvait-elle ajouter ?

Au pied de l'escalier, Roger écoutait les éclats de voix provenant du premier étage.

Suzanne attira Maïa à côté d'elle sur le bord du lit et lui parla d'une voix douce :
- Écoute, Maïa. Oui, je savais qu'en voyant Jo en cachette de toi, depuis des mois, tu le prendrais mal. Mais j'ai pris la décision de le faire, malgré tout. C'est pourquoi j'ai gardé le secret. Je ne voulais pas perdre ton amitié, et je ne voulais pas abandonner Jo à son sort. Je ne le regrette pas ! J'espère que tu le comprendras un jour.

Maïa était sur le point de l'admettre. Elle hocha la tête. Suzanne soupira.
- Même Roger l'ignorait. Comment l'as tu appris ?
- Lise

Suzanne accusa le coup.
- Que t'a-t-elle dit d'autre ?
- Que tu l'avais mise au courant, elle !, le lendemain de la mort de Jo.
- Et ?

Maïa eut un geste d'impatience.
- Hé bien, tu n'as qu'à lui demander toi-même !

Le Doge attira l'attention de Roger.

"Le téléphone."
Roger alla décrocher.
Maïa descendit l'escalier peu après d'un pas hésitant. Elle s'en voulait d'avoir crié contre Suzanne. Elle s'en voulait d'avoir douté de sa sincérité, même si ses explications n'avaient pas tout à fait cicatrisé la blessure de la trahison.
Elle vit Roger debout près du téléphone qu'il venait de raccrocher, pâle comme un fantôme. Elle crut qu'il allait lui annoncer la mort de quelqu'un d'autre.
- Qu'y a-t-il ?
Il chercha ses mots.
- Je suis désolé, Maïa…
- Quoi ? insista-t-elle.
Il la regarda, sans trop savoir quoi faire. Il prononça d'une voix lugubre :
- Ronald.
Instinctivement, Jacques Sans-Rive porta la main à la crosse de son revolver, prêt à dégainer.
- Je viens de lui parler. "Comme au bon vieux temps !", il a dit. Il revient s'installer ici.
Maïa se mit à trembler de tous ses membres. Sans-Rive envisagea la possibilité d'enfoncer la porte d'entrée et de s'enfuir avec elle.
- Il dit que son avocat a fait casser la décision du tribunal, reprit Roger comme un automate. Il dit qu'il peut à nouveau t'approcher.
- Oh, mon Dieu !
Maïa écrasa sa main contre sa bouche, pour s'empêcher de hurler. Son ventre, ses épaules, son visage lui faisaient mal des coups qu'elle avait reçus. Roger se précipita pour la soutenir.
- Tout va bien ! Tout va bien ! Il n'est pas question qu'il remette les pieds dans cette maison.
Quelle naïveté ! Si Ronald revenait, il la retrouverait ici, chez elle, ailleurs. Elle espérait tant avoir divorcé à tout jamais de son mari, de l'horreur qu'elle avait vécue. Tout recommençait !
- Suzanne ! gémit-elle en levant les yeux au plafond.
- S'il te plaît, Maïa ! Laisse-la en dehors de ça. Je ne veux pas qu'elle subisse un nouveau choc. Moi, je t'aiderai. Tu peux compter sur moi. J'irai lui dire de foutre le camp. S'il ne comprend pas, je lui casserai la gueule une bonne fois pour toutes.
- Oh, Roger…
"Ce ne sera pas suffisant, marmonna Sans-Rive, lui aussi gagné par l'angoisse. Ça ne finira jamais."
Maïa baissa la tête, vaincue.
- Il faut que je m'en aille.
- Non ! C'est lui qui doit…
- Tu ne comprends pas, Roger. J'ai peur.

Roger la regarda, avec un sourire qu'il espérait être suffisamment rassurant.
- Où veux-tu aller ?
- Je ne sais pas… Je ne sais pas. Si ! Au Québec, chez ma sœur.
- Bon. Si tu me promets que ce n'est que provisoire, le temps que l'on parvienne à se débarrasser de lui. Rentre chez toi. Trouve un vol pour le Canada. Je t'accompagnerai à Nantes, jusqu'à Paris s'il le faut.
Elle parvint à sourire.
- Merci, Roger. Tellement. Quand est-ce que R… il…
Le visage de Roger s'assombrit.
- Il m'a parlé de demain. Peut-être après-demain.
Affolée, Maïa se précipita dehors. La Jaguar démarra sur les chapeaux de roues.
Et maintenant, comment comptes-tu de débarrasser de l'importun, se demanda Roger.
"Il suffit de le suspendre à une esse."

Partir depuis la côte indienne pour reprendre le large lui avait paru être une bonne idée. Mais Briag Kerrbriheu ne savait pas encore comment s'y prendre. Depuis que le SEAS P. s'était échoué sur le banc de sable, les ferrailleurs le désossaient plaque par plaque. Seul à bord, il croisait ces termites humaines en haillons partout dans les coursives, couverts de sueur, de graisse et de limaille de fer. Le cargo était si mal en point qu'il se demandait s'il pourrait le sauver.
Yvon se leva de sa chaise et regarda par la fenêtre. Même en été, le propriétaire de l'hôtel peinait à louer cette chambre. La fenêtre donnait à l'arrière, sur un mur aveugle. Le soleil ne l'éclairait qu'entre quatre et six heures, presque pas pendant l'hiver. Yvon regarda et il vit la surface d'un océan agité sous un horizon incertain. En Mer du Nord - il détestait cette partie du globe -, il avait affronté la plus gigantesque tempête de sa mémoire de marin. Yvon pensa alors abandonner le SEAS P. à son sort inéluctable, et affréter un nouveau navire. Le Maltais pourrait l'aider. Il avait une dette envers Kerrbriheu.
Une heure passa. Yvon revint s'asseoir au centre de la chambre et, les mains posées sur ses genoux, il enjamba une dernière fois la rambarde à la proue du SEAS P. et se laissa glisser à terre le long d'une corde en chanvre.

En l'absence de tout client, Lise commença à remplir un carton de retours, ces livres invendus dont elle avait besoin de se débarrasser pour mettre des nouveautés à la place : une corvée hebdomadaire dans toute librairie. Elle devait vérifier si chaque livre qu'elle choisissait était autorisé à être "retourné" en consultant les factures des diffuseurs. Le carillon de la porte d'entrée résonna. Elle se releva pour accueillir son client.
- Suzanne ! Comment vas-tu ?

Ça n'allait pas, c'était inscrit sur son visage. Lise songea à la pire des possibilités, et elle était en dessous de la réalité.
Suzanne dit que Maïa lui avait révélé le contenu de leur conversation, pas aussi confidentielle que Lise l'avait espérée. Elle était mortifiée. Mais, la rassura Suzanne, Maïa semblait avoir compris la raison pour laquelle elles, Suzanne et Lise, avaient tenu le secret.
- Ai-je eu tort de te faire confiance, Lise ?
- Franchement, je me pose la question depuis quelques jours, reconnut Lise.
- Bon, bon. Je ne veux pas de ton *mea culpa*. Je veux entendre la vérité.

Suzanne avait adopté un ton dur, qui ne souffrait pas de protestation. Elle continua :
- Les romans sont à l'abri ?
- Oui.

Lise désigna l'armoire vitrée derrière elle, où étaient entreposées *les Aventures de la Main* de Jobrajan.
- Bonne idée, approuva Suzanne en souriant. Maïa sait-elle ce que tu veux en faire ?
- Pas vraiment. Elle ne me l'a pas demandé. Je crois… Je crois qu'elle s'en moque.

Suzanne en était sûre. Mais alors, qu'est ce que Maïa avait refusé de lui dire ?
Lise devança sa curiosité :
- Maïa a commencé à se douter de quelque chose parce qu'elle m'a vu emmener Japhy à l'hôpital.
- Son accident de moto. Il va bien ?
- Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ! Excuse-moi, Suzanne, mais aujourd'hui, tu l'aimes plus que moi.
- Je comprends, mon chou.
- C'est lui qui a récupéré le "trésor" de Jo, et il s'est blessé pendant qu'il le faisait. Mardi soir. La version que j'ai racontée à Quercy ne collait pas avec ce qu'elle savait déjà. Alors elle est venue me poser des questions.
- Et tu lui as dit pour Jo et moi.
- Il a fallu lui expliquer pourquoi Japhy avait pris tant de risques. Et pourquoi Jo voulait cacher sa maladie. Et comment il avait fait pour écrire quand même. Et avec qui, e*t cetera, et cetera*…
- Quelles conspiratrices on fait ! On ne tiendrait pas cinq minutes lors d'un interrogatoire en règle.

Les deux femmes se sourirent.
- J'espère que ça n'arrivera pas. Je me sens tellement coupable de ne pas pouvoir le dire à Paul.
- Tu es toujours fâchée contre lui ?

Lise haussa les épaules.
- Silence sur toute la ligne.

Disant cela, elle jeta un coup d'œil au téléphone et s'aperçut qu'il était décroché. Elle le remit en place.
- À propos de ton… Quercy, reprit Suzanne. Il faut que je lui parle.

Elle raconta sa rencontre avec Joris.
- Il devrait plutôt enquêter sur les motivations de Joris. Si ça se trouve, nous avons réussi à l'empêcher de faire main basse sur le tout. Si tu parviens à joindre Quercy avant Roger ou moi, dis lui de nous appeler.

Suzanne serra Lise dans ses bras, et l'embrassa. Elle sortit.
Les phares de la Mégane éclairèrent brièvement la vitrine quand elle fit demi-tour sur le parking. La nuit était déjà tombée. Le téléphone sonna.
- Les Mots des Auteurs !
- Bonsoir, Lise.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine.
- Où es-tu ?
- Encore à Nantes, répondit Quercy. Au tribunal.
- Tu… Tu m'as manqué.
- Toi aussi.

Quercy rompit en premier le silence qui s'était installé.
- Désolé pour les messages. J'étais trop occupé. J'ai quelque chose d'important à faire demain, mais je veux passer te voir. Tu me le permets ?
- Pourquoi pas. Bien sûr.

Il y avait une longue plage d'incertitude entre ces deux réponses, mais Quercy était décidé à courir la moindre chance.
- D'accord. À demain.

Lise garda le combiné en main, indécise. Elle songea soudain qu'elle avait oublié de lui parler des soupçons de Suzanne. Elle le ferait demain.

Yvon s'allongea sur un lit de sable humide et s'endormit presque aussitôt. Il se sentait léger. Il rêva qu'il était un pélican. Il adorait cela.

Maïa devenait folle. Elle commençait mille choses à la fois et n'en terminait aucune. Elle ouvrit et ferma sa valise, toujours vide. Elle rangea son bureau. Elle ne se souvenait plus si elle avait besoin d'un visa. Elle eut beau supplier Sans-Rive d'apparaître, il restait invisible. La dernière fois, elle avait passé une semaine à New York avant de rejoindre le Canada. Elle regarda dans sa main : il y avait une liasse de brouillon, de notes et de tirages d'imprimantes, et elle ne savait pas où les mettre. Elle ouvrit sa valise, beaucoup trop pleine d'affaires inutiles, et y fourra les papiers. Les autorités américaines en avaient alors exigé. Un Visa. Elle rédigea un mail. En venant directement de France, c'était différent. Elle ferma la valise et voulut s'asseoir un moment pour réfléchir. Elle mit son passeport dans son sac. Et sa réservation de vol. Elle enfila son manteau. Et tira la porte derrière elle.

Le réceptionniste de nuit de l'Hôtel de l'Aber lui loua une chambre, tout à fait impersonnelle et décorée avec un goût exécrable, mais qui avait l'avantage d'être située près de la sortie de secours, à l'arrière de l'établissement.
Maïa s'y engouffra et commença à attendre la venue de Roger.

11

Quercy quitta la brigade à dix heures du matin.
Plutôt que de les retrouver à Guérande, il leur avait donné rendez-vous sur le parking du port de Pimperbren, en faxant un itinéraire depuis Angers. Il voulait leur monter le si joli village tourné vers l'océan qu'il avait découvert quelques jours plus tôt.
Après les retrouvailles joyeuses, il leur conseilla de se promener sur le quai et jusqu'au bout de la jetée où il y avait une grosse balise rouge, et d'où ils pourraient voir, peut-être, des bateaux sortir du port. Lui, il devait parler à quelqu'un pendant une demi-heure, à la suite de quoi, il leur consacrerait le reste de sa journée.
Il les regarda s'éloigner, puis tourna les talons et se dirigea vers la librairie.

Il y avait plusieurs clients, comme la fois où il était venu la rejoindre, et était resté pour la nuit. Lise lui adressa un petit signe de connivence. Il se mit dans un coin et attendit qu'elle eut du temps à lui consacrer. Il se trouvait par hasard près du présentoir des auteurs locaux. Il se baissa devant l'étagère réservée à Yvon Legoff et prit, parmi les romans intitulés *New York*, *Marseille*, *Konakry* et *Istanbul*, le dernier. En le feuilletant, il s'aperçut que la fiction commençait là où l'histoire vraie s'était achevée. Un matin, l'équipage du SEAS P. s'était volatilisé. Tous les marins malgaches étaient partis à la recherche de l'un d'entre eux, disparu dans les ruelles du port d'Istanbul. Kerrbriheu partait lui aussi sur ses traces…
Quercy n'avait encore parcouru que la première page du livre. Il reposa l'ouvrage à sa place en pensant au secret de la jeune malgache.
Du coin de l'œil, il remarqua qu'un client avait acheté *Décurion*. Lise lui proposa discrètement de le dédicacer, mais Quercy refusa. Elle haussa les épaules en souriant.
Vingt minutes plus tard, le dernier client partit. Quercy s'approcha du comptoir.
- Je suis heureux de te voir.
- Alors, tu étais à Nantes.
- Pendant deux jours. Du boulot de gendarme.

Elle avait tant de choses à lui dire qu'elle ne savait pas par où commencer.
Il voulait lui expliquer son silence, mais il n'en eut pas le temps.
La porte de la librairie s'ouvrit. Lise pensa qu'une bourrasque l'avait poussée car il n'y avait personne derrière. Puis elle vit un petit garçon haut comme trois pommes s'arc-bouter contre la vitre et parvenir à se glisser à l'intérieur de la boutique.
L'enfant se précipita sur Quercy et cria, en adoptant un ton offusqué à cause de l'injustice qui lui était faite :
- Il pleut, Papa !

Lise cessa de respirer. Une petite fille de huit ans environ entra à son tour.
- Papa, il pleut *à verse* !

Une femme d'une quarantaine d'années suivait et dit :
- Désolée, Paul. On n'a pas eu le temps d'aller jusqu'à la balise. Il s'est mis à pleuvoir…
- À verse ! renchérit la petite fille, fière de montrer l'entendue de son vocabulaire.

Lise regarda Quercy qui tenait le garçon dans ses bras, sans comprendre.
- Fais attention aux livres avec tes vêtements mouillés, Émilie, dit la femme. Bonjour, Mademoiselle. Avez-vous un rayon pour les enfants ?

Lise lui indiqua le fond de la librairie.
- Merci. Je vais faire patienter les enfants en choisissant des livres. Viens Tom.

Tom se dégagea de l'étreinte de Quercy et courut rejoindre sa mère et sa sœur.

Quercy se tenait le front. D'une voix blanche, Lise s'adressa au sommet de son crâne :
- Paul ?

Il releva les yeux, gêné.
- Mathilde, mon ex-femme, et mes deux enfants, Émilie et Thomas. Le mercredi est mon jour de congé. D'habitude, je passe la journée avec eux à Angers, où ils habitent. Mais cette semaine, j'ai pensé qu'une ballade au bord de la mer serait…

Il soupira.
- Merde. Je reviens.

Il alla rejoindre Mathilde.
- C'est elle ? demanda-t-elle avec curiosité.
- Oui.
- Très jolie. Tu as bon goût. Bravo.
- Elle vient d'apprendre que vous existiez. Je n'avais pas eu le temps de la prévenir.

Mathilde jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.
- Comment prend-elle ça ?
- Je me suis éloigné pour qu'elle ne puisse pas me planter un couteau dans le dos.
- Bourreau des cœurs, va ! Il te faut plus de temps pour lui parler, c'est cela ?
- Si c'est possible.

Ils regardèrent Tom plongé dans un imagier et Émilie absorbée par un roman de Roald Dahl.
- On peut attendre, affirma Mathilde. Il pleut à verse.
- Merci.

Il revint vers Lise qui était comme une statue de sel. Une larme, songea-t-il, et elle fondrait.
- Mathilde et moi avons divorcé, il y a plus de deux ans. On s'est quitté en bons termes. Elle m'a soutenu quand, à Bordeaux… Elle est installée à Angers, près de ses parents. C'est à deux heures de route. Je vois les enfants chaque semaine, je leur téléphone tous les soirs, et on passe les vacances ensemble. Mathilde est une femme formidable, mais on s'est marié trop tôt et on ne s'aime plus. On reste… plus amis qu'on ne l'était avant.

Lise secoua lentement la tête.
- Et à part ça, quoi de neuf ?

Mais sa tentative d'humour se brisa contre un sanglot. Il se pencha en avant, cherchant à saisir sa main.
- Je t'aime, Lise. On se connaît depuis une semaine à peine, et nous avons fait l'amour pour la première fois, il y a trois jours. Je n'ai pas eu le temps de… Tu en sais déjà plus long sur moi que la plupart des gens que je fréquente.

C'était plutôt abrupt et maladroit. Lise eut l'impression d'avoir été traitée comme une parfaite étrangère. S'ils avaient baisé trop tôt à son goût, il n'avait qu'à le dire franchement ! Mais sa gorge resta nouée, et sa colère rendit les armes face au sentiment d'humiliation.
- Ta femme ne voit pas d'inconvénient à rencontrer ta maîtresse, en présence de vos enfants ?
- Je n'avais pas prévu cela comme ça. Mathilde vit avec un autre homme depuis quelques mois. Un type bien apparemment, que les enfants apprécient. Et je lui avais déjà parlé de toi.
- T'es-tu demandé si, moi, je verrais un inconvénient à la rencontrer ?

Il fit une grimace, sans répondre. Elle se retourna vers la vitrine des livres de Jobrajan.
- Ils t'attendent, dit elle.
- Bien. Je reviendrai. Seul.

Quercy alla chercher ses enfants et les entraîna dehors malgré leurs protestations. Il pleuvait toujours.
- Au revoir, Mademoiselle, prononça Mathilde en passant devant elle.

Lise hocha la tête. Mathilde était une belle femme, avec une voix douce et un regard intelligent. Renfrognée comme une gamine boudeuse, Lise se sentait minable à côté d'elle. Que n'aurait-elle pas donné pour n'être jamais tombée amoureuse de Quercy !

L'humeur des enfants se détériora pendant le déjeuner. Ils touchèrent à peine à leurs pizzas et ronchonnèrent sans cesse, s'accusant mutuellement de se donner des coups de pied sous la table. Mathilde et Quercy faisaient des

efforts pour les égayer, mais la météo calamiteuse avait fichu leur plan par terre.
Ils partirent tôt dans l'après-midi avec leur mère. Mathilde détestait conduire de nuit, encore plus sous la pluie battante.
Quercy regarda le monospace familial s'éloigner, le cœur serré, après avoir embrassé Thomas et Émilie. Ce fut l'une des pires journées qu'ils avaient passée ensemble.

Il se gara au fond de la cour de la brigade, dans les emplacements réservés aux véhicules civils. Il s'apprêtait à piquer un sprint jusqu'au bâtiment des appartements privés, quand il remarqua une Toyota coupé jaune stationnée non loin de là. Il n'eut pas besoin de s'approcher pour être persuadé qu'il s'agissait de la voiture de Joris.

Des flaques d'eau jonchaient le sol du hall de la brigade. Un sergent derrière le comptoir d'accueil lui jeta un regard, puis replongea dans le magazine professionnel qu'il feuilletait.
Des éclats de voix provenaient d'un bureau fermé sur sa gauche. Quercy dressa l'oreille. Il reconnut le ton geignard de Pierre Joris. Il se déplaça sur le côté, frappa à la porte et entrouvrit le battant. De cette façon, il pouvait apercevoir le lieutenant Erzaoui sans être vu par Joris. Il fit signe au lieutenant de le rejoindre.
- Qu'est ce que tu as ? demanda Quercy à voix basse.
- Un type nommé Joris.
- Sympathique, hein ?
- Très ! On s'adore. Vous le connaissez ?
- Vaguement. Il a fait quoi ?
- Il s'est fait agresser par son locataire.

Dans l'esprit de Quercy, une série d'engrenages se mit en marche.
- Quand ?
- Ce matin. Il est sorti de l'hôpital et il est venu porter plainte.
- L'agresseur ?
- C'est Payet qui s'en occupe.
- Compris. Merci.

Quercy se dirigea vers le bureau de l'adjudant-chef. La chance lui souriait enfin, mais il devait rester prudent et discret. Il adopta la même méthode et attira Payet dans le couloir.
- Erzaoui a des difficultés avec son client. Tu devrais l'aider à le calmer.

L'adjudant-chef jura entre ses dents.
- Tu peux surveiller le mien ?
- Heu… Bon, d'accord.
- Merci. Juste cinq minutes.

Quercy déclencha un chronomètre mental et pénétra dans le bureau.

Avachi sur une chaise, Japhy Soleal lui jeta un coup d'œil. Un éclair de surprise illumina son regard puis disparut aussitôt. Quercy prit place derrière la table où était posé l'ordinateur et contempla l'écran.
- Une question me taraude depuis un bon moment, commença-t-il. *Japhy*, ça vient d'où ?

Le jeune écrivain sourit en coin.
- Kerouac ? *Sur la Route* ? Vous l'avez lu ?
- Ah, je comprends. C'est le nom du héros du roman.
- Ouais.

Au moins, les parents de Japhy étaient littéraires, songea Quercy. Les classes de ses propres enfants étaient remplies de gamins dont les noms étaient inspirés par les séries télés américaines. Il se reporta à l'écran.
- Nez cassé. Côtes fêlées. Plusieurs hématomes. Tentative d'étranglement ?
- Ouais. Pas mal pour un handicapé, ricana Japhy.

Deux béquilles étaient appuyées contre le mur du bureau. Japhy se justifia.
- Il était en train de barricader ma porte quand je suis rentré chez moi. Et il avait foutu mes affaires en l'air. Il n'a pas le droit de faire ça. On s'est expliqué un peu.

Conforme à la déposition que Payet avait déjà enregistrée.
- Joris est devenu ton propriétaire légal après le décès de Georges Brajan.
- Peut-être. Ça n'empêche.

Quercy acquiesça. Premier point : Japhy n'ignorait pas que Brajan était mort.
En désignant ses chevilles entourées de bande Velpeau, Quercy lui demanda comment il s'était blessé. Japhy hésita et garda le silence.
- Accident de moto ? hasarda Quercy.
- C'est ça.
- Pas trop grave heureusement, on dirait.
- J'ai saigné comme un bœuf, mais ça va.

"Du sang !"
- Passons un deal, Japhy. Ce que je veux savoir n'a rien à voir avec cette affaire d'agression. Tout ce que tu vas me dire restera entre nous. Pas de déposition écrite. Aucune poursuite, si tu es franc avec moi. D'accord ?
- Pas d'accord.
- Écoute, je cherche à t'innocenter du meurtre de Jo. D'accord ?

Japhy faillit tomber de sa chaise.
- C'est trop glauque ce que tu dis.

Quercy ne lui laissa pas le temps de reprendre ses esprits.
- Où étais-tu lundi soir ?
- Je blogais sur le Net.
- Ça veut dire que tu écrivais ?
- L'édition sur papier, c'est fini pour moi. J'écris en ligne, depuis des mois, toutes les nuits. Mes pages sont datées. Lundi soir, j'ai complètement déliré sur Obama le dernier président demochrist des USA.

- Note-moi l'adresse de ton blog. J'irai voir. Bon, mardi, tu essayes de cambrioler la maison de Jo…
- Ah, putain ! C'était vous !
- … mais tu détales comme un lapin. Maintenant, je pense que tu es revenu plus tard. Qu'est ce que tu as pris ?
- Hé, vous voulez me baiser !
- Non merci, sans façon. Je reprends : tu t'introduis dans la maison, mardi ou mercredi, et c'est là que tu te blesses. Comment ?

Japhy émit un gloussement sarcastique.
- J'ai sauté du toit et j'ai atterri sur la réserve de bouteilles vides que ce vieux poivrot cachait dans l'appentis.
- Aïe. Tu es reparti avec ce que tu étais venu chercher. C'était quoi ?
- Des romans de Jo. J'ai rien volé d'autre, je le jure.

Mais Japhy avait quand même conscience d'avoir commis un vol, nota Quercy.
- Seulement des romans… Des projets de romans ? Des manuscrits ?
- Non. Cinq ou six petits romans terminés, tirés sur imprimante, et cachés sous le parquet.
- Jo utilisait un ordinateur ?
- Non, il ne savait pas s'en servir. Mais il n'arrivait plus non plus à tenir un stylo à cause de…

Il leva ses mains et crispa les doigts comme des serres de rapace.
- … il prétendait que c'était à cause du début d'une maladie incurable, les nerfs ou Parkinson, je sais plus, mais en vrai, c'était la picole.
- Il prétendait cela… face à qui ?
- Suzanne. Elle venait avec son portable et il lui dictait ses histoires. Mais comme il n'avait pas confiance dans ce truc, il imprimait les feuilles au fur et à mesure.
- Comment tu le savais ?
- J'ai aperçu Suzanne un jour. Elle est gentille, mais elle s'occupe de tout et de tout le monde. Si tu éternues, elle s'enrhume à ta place pour te faire plaisir. Enfin, je l'ai vue entrer chez Jo. J'ai regardé par la fenêtre.
- Donc, l'ordinateur repartait avec Suzanne, mais l'imprimante restait sur place.
- Ouais.
- Et Suzanne t'a demandé de récupérer les impressions.
- Heu, non… Ouais.
- Le temps presse, Japhy !
- C'est Lise, lâcha-t-il.

Quercy dissimula tant bien que mal sa douloureuse stupéfaction.
- La libraire ? Pourquoi ?
- J'aimais bien Jo. Même s'il me demandait un loyer, alors que ça aurait dû être gratuit d'après Suzanne. Mais il gagnait pas beaucoup. Et je lui faisais des petits travaux en échange. Il était marrant, pour un vieux. Lise m'a dit que c'était pour lui rendre service.
- Pourquoi ?
- Sais pas.

Quercy s'impatientait, puis soudain, il eut une inspiration. Il sortit le petit bout de papier chiffonné de son portefeuille et le tendit à Japhy, qui y posa un regard indifférent.

Un jour je te tuerai.
- C'est l'écriture de Jo. Et alors ?
- Tu es sûr ?
- Ouais. À cause de ses mains. Des fois, il parlait de se foutre en l'air - il se parlait à lui-même comme s'il s'adressait à quelqu'un d'autre -, de tuer le vieillard qu'il était devenu.

L'adjudant-chef entra et Quercy abandonna à regret son interrogatoire.
- Il a dit quelque chose, notre jeune ami ? demanda Payet.
- Pas un mot. À part que Joris est une grosse tête de nœud, ce que je crois.

Japhy éclata de rire.
- Au fait, ajouta Quercy en sortant du bureau, Monsieur Soleal est écrivain.
- Un écrivain ? Comme c'est intéressant, soupira Payet.

Quercy s'adossa au mur et réfléchit.

Il avait vu sur l'écran de l'ordinateur que Japhy avait un petit casier judiciaire. Il ne quitterait pas Guérande avant d'avoir passé quelques jours en prison, au moins jusqu'à l'issue de sa garde-à-vue.

L'image que renvoyait Georges Brajan devenait bizarrement protéiforme, moins sympathique qu'au premier abord. Chaque Porteur de Lanternes en dressait un portrait sensiblement différent. Il extorquait un loyer à Japhy, en dévoyant le projet altruiste de Suzanne. Il était peu aimé par Maïa, mais apprécié par Yvon. Surtout si leur amitié s'était nouée au fond d'une bouteille. Roger ne lui voyait aucun défaut, tandis que Japhy en avait découvert plusieurs, dont une tendance à la dissimulation. Il vivait dans une quasi-pauvreté, mais avait cédé une vraie fortune virtuelle à Lise.

"À moins que…"
- Tais-toi !

Flavien lui tourna le dos, vexé.

"Tu le sais aussi bien que moi. Elle a menti. Elle a commandité le cambriolage et a récupéré les manuscrits de Jo pour elle seule. Quand on connaît la valeur de la collection des anciens romans, on peut imaginer le prix que valent ces originaux."
- Mais Suzanne est au courant de leur existence, et les fichiers sont dans la mémoire de son ordinateur. Lise ne peut pas les vendre sans éveiller ses soupçons.

Flavien répondit en frappant du poing dans sa main :

"À moins que…à moins… qu'elles soient complices. Tu n'as pas encore envisagé la possibilité qu'il y ait deux suspects, ou même plusieurs, parmi les Porteurs de Lanternes. Ce qui expliquerait que leurs alibis se recoupent."
- Je vois mal Suzanne… et Lise…

"Au point où nous en sommes, toutes les combinaisons sont possibles. L'un commet le meurtre, l'autre l'assiste, le suivant fabrique des alibis, le dernier redistribue l'argent du crime, et tout le monde mène en bateau le pauvre gendarme qui se croyait si malin."
- Ça ne tient pas la route, dit Quercy en secouant la tête avec véhémence. Sauf la dernière partie.

"Hé, hé, hé !"
- L'argent n'est pas le mobile.

"Trouve mieux !", lança Flavien comme un défi.
Quercy sentit la colère le gagner.
- C'est toi qui m'a entraîné dans cette histoire ! Une illusion !

Flavien fit une pirouette sur lui-même, tâta l'étoffe de sa tunique, soupesa son glaive dans son fourreau, et tira sur ses cheveux bouclés au-dessus de la tresse de cuir et de cuivre qui ceignait son front juvénil.
"Moi, je suis une illusion, c'est vrai. Mais nous parlons d'un meurtre et de mensonges bien réels."
Quercy le chassa de son esprit. Seul, il put s'abîmer dans la contemplation du désastre qu'avait été son enquête jusqu'à cet instant.

Il releva le col de sa veste pour traverser la cour de la brigade en direction du bâtiment des appartements privés sous des trombes d'eau. À mi-chemin, son portable sonna. Il s'arrêta, chercha du regard un refuge, et décida de retourner sur ses pas. Trempé, il extirpa le téléphone de sa poche.
- Oui ! aboya-t-il.
- Paul ? Oh, Paul, c'est horrible… Ils ont tous l'air mort… Viens !

La voix brisée de Lise le glaça d'effroi.

Le halo des phares transformait la pluie mêlée à l'obscurité en un en rideau gris devant le pare-brise, mais il avait pourtant battu des records de vitesse et pris des risques insensés sur la route glissante.
Elle l'attendait, pétrifiée par la terreur, juste derrière la vitrine de la librairie.
Elle lui ouvrit et se jeta dans ses bras, puis elle re-verrouilla la porte.
- C'est là, dit-elle.

Quercy s'approcha du comptoir et vit une simple enveloppe décachetée. Il questionna Lise du regard.
- Je l'ai reçu avec le courrier normal de midi, mais je ne l'ai ouverte que tout à l'heure.
- Tu as des gants ?
- Seulement de vaisselle.

- Ça ira.

Elle disparut dans l'arrière-boutique et peu après, il l'entendit courir sur le plancher de l'étage supérieur.
Alors, il sortit de la librairie, marcha le long de la vitrine à l'extérieur et poussa la porte en bois contiguë.
La moto était toujours là, contre le mur. Il trouva l'interrupteur et alluma la veilleuse au-dessus de l'escalier. Il se pencha sur la moto et trouva ce qu'il cherchait. Des traces sombres sur le bloc moteur, sur la face inférieure du réservoir et sur le garde chaîne en plastique. Du sang séché. Japhy n'avait pas menti. Il avait beaucoup saigné, mais s'était précipité chez Lise avec ce qu'il avait volé dans la maison de Jo, avant même de songer à juguler son hémorragie.
Quercy recula et referma la porte. Il revint dans la librairie alors que Lise le cherchait du regard, des gants vert pomme à la main. Chaque chose en son temps, songea-t-il.
Il enfila les gants, saisit l'enveloppe et en renversa le contenu sur le comptoir.
Il y avait cinq morceaux d'une même photo, un petit cliché en noir et blanc, et une partie de la couverture d'un livre. Les morceaux de la photo avaient été découpés proprement avec des ciseaux. Quercy reconstitua l'image originale. Les Porteurs de Lanternes se tenaient en face de l'objectif : Jo, Maïa, Suzanne, Roger et Yvon assez facilement reconnaissables, de gauche à droite. Les coupes avaient séparé les membres du groupe les uns des autres. Et tous les visages étaient brûlés à la flamme d'un briquet. Le cliché noir et blanc était un portrait de Japhy, également noirci et déformé. Le dernier élément, une bande de carton rigide, portait ces mots : *Et tous les Innocents devront mourir*. L'avertissement était explicite, menaçant.
Quercy regarda Lise qui tremblait encore. Elle aussi avait compris.
- Le roman de Maïa ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête et lui tendit le livre. La couverture avait été découpée pour en prélever le titre. Puis elle montra la quatrième de couverture de *UchroniCity*, où le portrait de Japhy avait subi le même sort.
- Je les ai trouvés rangés à leur place, sur les étagères.

Quercy examina l'enveloppe qui ne comportait que le nom de Lise, celui de la librairie et du village avec le code postal. Affranchie et postée la veille.
Il retourna la photo en morceaux et découvrit une mention à l'encre rouge : cet exemplaire vous est offert par Kodack.
- Un retirage. Est-ce que tu sais qui a pris cette photo ?
- Suzanne. Avec son appareil à retardateur. À l'occasion d'une réunion des Porteurs de Lanternes, je crois. Pas cet été, mais l'été précédent. Elle en a distribué à tout le monde. Même à moi.
- Japhy n'était pas là à cette époque.

"Tout le monde…" murmura Flavien.
- Qui est venu ici, à part les clients anonymes ? reprit-il.

Elle se passa une main sur son visage pâle, plongeant dans ses souvenirs.
- D'abord Maïa, puis Yvon, lundi. Et Roger et Suzanne, séparément, hier.
- Bref, tout le monde.
- Ça ne peut pas être l'un d'eux, Paul. Ils ne sont restés chacun que quelques minutes.

Il était inutile d'essayer de la convaincre. Pas encore. Il biaisa :
- Ceci constitue une liste de victimes potentielles…

"Mais l'assassin s'est dissimulé parmi elles."
Quercy venait d'acquérir une certitude. Il y avait un assassin et un seul.
- … heureusement, tu n'y figures pas.

Lise pâlit, encore plus si c'était possible.
- Tu y étais ? s'exclama-t-il.
- Il y avait aussi une coupure de journal, pour l'ouverture de la librairie. Le papier était plus brûlé que les autres, mais je l'ai reconnu. Je l'ai jeté dans la corbeille.

Elle frissonna de dégoût. Quercy récupéra le bout de papier qui s'effrita entre ses doigts. Il lui suffisait de savoir qu'il avait existé pour lui donner des sueurs froides. Pourtant, il se mit à sourire. Son piètre exposé de dimanche soir avait finalement servi à quelque chose. Le message était passé. L'assassin avait bougé, non pas à son rythme, mais de façon précipitée parce qu'il savait dorénavant que Quercy le traquait.
Il était sûr à présent qu'il ne poursuivait pas une illusion.
- Tu as l'air heureux, dit Lise sur un ton de reproche.
- Non. Mais je suis content de n'avoir pas répété une erreur du passé.
- Il faut les prévenir.
- Tu as raison, même si je ne pense pas qu'ils courent un danger dans l'immédiat. Celui qui a fait ça attend que la peur fasse son effet avant de mettre son plan à exécution.

Elle secoua la tête, signifiant qu'elle n'était pas d'accord avec lui. Elle appela Yvon et Maïa sans parvenir à les joindre, et laissa des messages. Roger décrocha et elle lui parla sans détour.
- Il met Suzanne au courant, dit-elle en raccrochant.
- Parfait. Ce soir, je dors sur ton canapé. Demain, tu vas à Nantes, non ?
- La matinée. Je reviens vers midi.
- Je préfèrerais que tu y restes toute la journée.

Roger revint s'asseoir à la table de la salle à manger et ne prononça pas un mot. Suzanne se sentait si fatiguée ce soir qu'elle avait déjà préparé le dîner et ils étaient en train de le finir. Elle ne lui posa aucune question sur le coup de fil qu'il venait de recevoir. Elle pensait à Joris et à Maïa. Surtout à l'horrible Pierre Joris. Il lui semblait qu'elle flottait dans un brouillard d'incertitude.
- Tu as l'air exténuée. Tu ferais mieux de monter te coucher.

Elle hocha la tête, et ce simple geste lui donna le tournis.

- Et toi, que vas-tu faire ?
- Travailler. J'arrive presque au bout de l'avant - avant dernier chapitre.
- Je n'ai pas été d'une très grande aide, ces derniers temps. Excuse-moi.
- Bah ! Nous y verrons plus clair demain.

Il se reprocha cette phrase équivoque : elle laissait entendre que *quelque chose* pouvait se passer le lendemain, mais Suzanne était tellement "rompue de fatigue " qu'elle ne remarqua pas son ambiguïté.
Roger espérait qu'il pourrait s'occuper de Maïa sans que Suzanne ne s'en inquiète.

Lise faisait la vaisselle. Le silence et l'attitude de Quercy la mettaient mal à l'aise. Elle avait l'impression qu'il s'adressait plus souvent à une personne invisible qu'à elle-même. Il l'avait à peine regardée de toute la soirée, ou alors il la scrutait à la dérobée.
- Suzanne pense que Joris a un comportement coupable, dit-elle, penchée sur l'évier. Il fallait que je te le dise.
- Je lui ai déjà parlé. Il a un alibi en béton.
- C'est à ça que servent les flics, n'est ce pas ? À vérifier l'alibi d'un suspect.
- Je vérifierai à nouveau.

Paul, tu es si loin ! Qu'est ce qu'il y a ? Que t'ai-je fait ? lui demanda-t-elle sans le prononcer.
- J'ai vu Japhy tout à l'heure, dit-il.

Elle sursauta et ébrécha un verre sur le rebord de l'évier.
- Il m'a avoué avoir cambriolé la maison de Brajan pour voler des manuscrits. Et il te les a donnés.

Lise se retourna lentement.
- C'est vrai. Demande-moi pourquoi.

Mais au contraire, il garda le silence. Elle avait eu l'occasion de le lui dire au restaurant, et à d'autres reprises ensuite.
- C'est trop tard, Lise.
- Trop tard pour quoi ? Pour me faire confiance ?

Flavien hocha la tête, mais Quercy réussit à ne pas l'imiter. Il soupira, et quand il voulut lui faire face pour s'expliquer, elle s'enfuit dans sa chambre en claquant la porte derrière elle.

Quercy fut réveillé par le timbre lancinant d'un réveil électrique qui résonnait depuis l'intérieur de la chambre close de Lise.
Il se redressa sur le canapé et mis ses chaussures. Il était prêt à partir.
Un quart d'heure plus tard, Lise sortit de la chambre, habillée elle aussi.
Sans prendre de petit-déjeuner, ils descendirent à la librairie et il l'aida à charger des cartons de livres invendus dans le coffre de sa voiture.
Il resta debout sur le parking tandis qu'elle faisait sa manœuvre en marche arrière, puis, juste avant de partir, elle déposa un baiser sur ses doigts et

appliqua sa main sur la vitre glacée de la portière. Quercy y apposa lui aussi sa main, en la regardant intensément.
La Clio s'éloigna.

Après avoir revêtu son uniforme en vitesse dans son appartement, Quercy rejoignit la brigade juste avant le début du briefing.
La météo calamiteuse de la veille s'était améliorée dans la nuit, et à l'aube de ce jeudi 11 novembre, le Critérium cycliste pouvait se dérouler.
Le commandant Chantoux reprit point par point le dispositif de Quercy et affecta les membres de son effectif aux différents endroits stratégiques nécessitant la présence d'un gendarme. Quercy hérita de la pire position, la plus éloignée du départ donné à Guérande : sur un rond-point très fréquenté à la jonction des communes de La Baule et de Pornichet, en plein centre-ville. Il allait passer sa journée à faire la circulation entre les voitures, les spectateurs et les vélos, pour protéger le passage des coureurs.
À neuf heures, il était sur place et il était déjà débordé de travail. Le rond-point se situait au bout de la longue ligne droite du front de mer de La Baule. La matinée était réservée aux cyclistes non-inscrits qui pouvaient profiter de l'organisation de la course pour pédaler à leur rythme sur le trajet. Seules les pistes cyclables étaient ouvertes, mais un embouteillage ne tarda pas à se former.
Depuis son portable, il tenta d'appeler Yvon et Maïa sans plus de succès que la veille au soir. Cela ne laissa pas de l'inquiéter.
À onze heures, on l'informa par radio du départ de la course. À l'autre bout de la ligne droite, un second gendarme interrompit la circulation automobile et, peu à peu, la route du front de mer se vida. En revanche, les spectateurs se firent plus nombreux sur les trottoirs. Une demi-heure plus tard, les coureurs les plus rapides déferlèrent, négocièrent le rond-point à vive allure et s'éloignèrent en direction de l'hippodrome dans un bruit de dérailleurs malmenés. Puis passèrent les semi-pros, les amateurs et enfin, les quelques retardataires qui avaient présumé de leurs forces, suivis de la voiture-balai.
Quercy attendit environ une heure avant de voir les coureurs passer une seconde fois devant lui. Il s'ennuyait à tel point qu'il souhaitait presque qu'une épidémie de crevaison interrompît la course.
Son téléphone sonna. Comme il lui avait demandé - exigé en fait - , Lise le rappelait. Elle allait bien et s'ennuyait autant que lui. Elle avait oublié qu'en ce jour férié, tout était fermé à Nantes, y compris son contact chez les diffuseurs d'édition. Quercy n'y avait pas pensé non plus.
- On dirait que nous avons perdu la notion du temps, dit-elle. Avec tout ce qui est arrivé.

Georges Brajan était mort depuis une semaine et un jour, songea Quercy. Cela, il ne parvenait pas à l'oublier.
- Je n'arrive pas à joindre Yvon et Maïa. Sais-tu si…

Elle s'écria :
- Mais oui ! Yvon m'a dit qu'il s'installait à l'hôtel.
- Pourquoi ?
- Je l'ignore. L'Hôtel de l'Aber, je crois. C'est tout près de chez lui.
- D'accord, je vais essayer.

Il lui fit promettre une nouvelle fois de rester à Nantes jusqu'à ce qu'il soit en mesure de l'attendre chez elle quand elle reviendrait, puis il chercha le numéro de l'hôtel à Pimperbren.
Le propriétaire lui répondit qu'Yvon n'avait pas le téléphone dans sa chambre, mais qu'il allait le chercher.
- Yvon ?
- Présent !
- Qu'est ce que tu fais à l'hôtel ?
- J'ai repris le large.

Quercy médita quelques secondes sur cette réponse étrange, puis :
- Qui sait que tu es là ?
- Personne. Je me demande comment tu…

Alors il se rappela :
- Lise !

Quercy lui raconta ce que Lise et lui avait découvert dans l'enveloppe.
- Sais-tu où est Maïa ?
- Je ne l'ai pas vue depuis lundi. Tu crois qu'elle risque quelque chose ?
- Essaye de la joindre et reste en contact avec moi. Toutes les heures.
- OK.

Quercy réfléchit en empochant son portable. Lise à Nantes. Japhy en garde-à-vue. Yvon à l'hôtel. Roger et Suzanne chez eux ensemble. Il contrôlait tout à distance. Restait à retrouver Maïa. Il se creusa la tête.
Il fut surpris de voir le peloton défiler devant lui une troisième fois. Il consulta sa montre. Une heure et quart avait passé sans qu'il s'en aperçoive depuis le dernier passage. Il ne restait que les semi-pros dans la course, et une boucle et demie jusqu'à l'arrivée. Il gagna le centre de la chaussée, plongé à nouveau dans ses pensées.
Le bruit strident d'un freinage d'urgence lui fit faire un bond de côté. Debout sur les pédales, les bras tendus sur le guidon et les doigts écrasant les poignées de frein, un dernier concurrent manqua de l'emboutir.
- Vous êtes con ou quoi ! hurla le coureur brisé dans son élan.

Il prit le ciel à témoin, en joignant les mains devant son visage :
- Mais c'est pas vrai ! J'étais en train de remonter ! Mais c'est pas vrai !

Son visage implorant le ciel était barré de traces de cambouis, ainsi que ses bras et mains débarrassées de leurs mitaines salies, et le devant de son maillot. Apparemment, un ennui mécanique l'avait plongé dans les profondeurs du classement.
- Désolé, dit Quercy honteux qui se recula.

"Les mains ! Les mains !" hurla Flavien.
Le cycliste, portant le numéro 131 dans le dos, redémarrait péniblement. Pris de court, Quercy porta son sifflet à ses lèvres et souffla. Tétanisé par la surprise, l'autre failli tomber de son vélo. Le public stupéfait, en nombre autour du rond-point, les observait.
- Mais c'est vrai que vous êtes con ! gémit le numéro 131.
- Montrez-moi vos mains, ordonna Quercy d'un ton abrupt.

Il n'avait fait aucun geste vers son arme de service mais le cycliste leva précipitamment les mains en l'air. Quercy put y voir, malgré l'ombre du cambouis graisseux essuyé au mieux, le dessin profondément incrusté des poignées anti-dérapantes du guidon du vélo, tant l'homme l'avait serré avec force. Comme sur les paumes de Brajan.
Soudain, il comprit qui était l'assassin, et comment il avait tué Brajan.

12

Le numéro 131 était reparti en le maudissant.
Avec une impatience grandissante, Quercy se demanda combien de temps encore il allait rester coincé ici ? Une heure ? Une heure et demie ? Chaque minute s'égrena avec une lenteur exaspérante. Quercy se raccrochait à l'espoir que rien ne se produirait avant qu'il puisse agir, et mettre la main sur la preuve qui accusait le coupable.
Des spectateurs s'étaient massés autour de lui, plus nombreux que tout à l'heure. Visiblement, on attendait de lui qu'il se jette en travers de la route au prochain passage du peloton, ou quelque chose de plus stupide encore.
Il aperçut les premiers coureurs au bout de la ligne droite. Il fit dégager la chaussée à coups de sifflets et récolta des rires et des applaudissements ironiques. Il compta les vélos, mais cessa au bout du trentième. Combien avaient abandonné en cours de route ? Il n'avait aucun moyen de le savoir. Et puis, il aperçut le numéro 131 qui passa le plus loin possible de lui.
- Vous êtes le dernier ? lui cria Quercy.

Le coureur lui fit un doigt d'honneur, ce qui déclencha une nouvelle vague de rires. Quercy se dit qu'il pouvait considérer cela comme un "oui", et il se précipita vers la 306 de service. Il mit le contact au moment où la voiture-balai tournait sur le rond-point. Il informa le PC par radio qu'il quittait sa position, puis coupa l'émetteur. Son téléphone bourdonna.
- C'est Yvon. Maïa est partie. Enfin, on dirait…
- Où es-tu ? demanda Quercy en sentant son cœur faire un bond dans sa poitrine.
- Chez elle.
- Va-t'en, Yvon ! Ne reste pas là ! C'est Maïa qui a tué Jo !

Seul le silence lui répondit. Enfin :
- T'es complètement dingue…
- Je sais comment elle a fait ! Et tu es sur la liste des victimes !
- Non.
- Quoi, non ?

Au milieu du salon, dans la maison de Maïa, Yvon se gratta le crâne, en proie au doute. Il regarda autour de lui, puis haussa les épaules.
- Non, dit-il dans le combiné. Maïa n'a tué personne. C'est impossible. Je… Tout ce que tu veux, mais pas elle.

Quercy sourit tristement. Il croyait s'entendre lui-même.
- Écoute, Yvon. Je sais maintenant que Jo est mort en pédalant sur un vélo d'appartement jusqu'à ce que son cœur éclate. Le vélo d'appartement est toujours dans le coffre de la Jaguar, je l'ai vu !
- Et comment elle aurait obligé Jo a grimpé sur cette machine ?
- Elle a dû le menacer, peut-être avec une arme…

"Un fusil…"
Deux cercles rouges imprimés sur sa nuque.
"… à double canon."
Comme celui d'Yvon, sur le *Pilatus*.
- Quelle arme ? Maïa n'est pas armée ! protesta Yvon.

Quercy ferma les yeux. Il se revit la première fois sur le *Pilatus*, avec Yvon qui, d'un geste machinal, avait remis le fusil sur le râtelier… à l'endroit !
Maïa connaissait le moindre recoin du *Pilatus*, pour s'y être introduite à plusieurs reprises à l'insu d'Yvon. Après avoir emprunté le fusil inutilisable - mais qui semblait en état de marche, surtout au milieu de la nuit -, elle l'avait rangé dans le mauvais sens.
- J'ai une petite idée là-dessus, répondit Quercy qui ne voulait pas accabler Yvon. Tu dis qu'elle est partie ?
- Oui. Il y a des placards ouverts, et sans doute une ou deux valises qui manquent. Son bureau est rangé, mais l'ordinateur n'était pas éteint. Et la porte d'entrée n'était pas verrouillée. C'est comme ça que je suis entré.

Elle ne veut pas fuir, songea Quercy. Elle reviendra quand… quand elle aura commis son second meurtre déguisé en accident. Il se passa une main devant les yeux. C'est lui qui avait précipité le passage à l'acte.
- Si tu es sûr qu'elle ignore que tu loges à l'hôtel, restes-y. Je viendrai te chercher quand je l'aurai arrêtée.
- Tu te trompes, capitaine. Ce n'est pas Maïa !

Il raccrocha avec colère. Quercy soupira. L'aveuglement de l'homme amoureux, il connaissait.
Donc, Lise, Yvon et Japhy étaient hors d'atteinte de ses griffes. Vers qui Maïa allait se tourner ?
"Roger, suggéra Flavien. Elle le déteste, autant qu'elle détestait Brajan, parce qu'il était l'ami de son ex-mari."
- Elle veut leur faire subir ce qu'elle a enduré.

"Elle s'est déjà attaquée au plus faible. Ensuite, Roger. Yvon a eu la chance jusqu'à maintenant d'avoir suscité en elle une certaine compassion."
Quercy chercha fébrilement le numéro de La Meulière et appela. Dix sonneries, pas de réponse ni de répondeur. Il démarra.

Il arriva à vitesse réduite trente-cinq minutes plus tard. Il coupa le contact et arrêta la 306 juste devant la porte en silence. Il descendit sans un bruit.
Rien ne bougeait, ni à l'extérieur de la maison, ni à l'intérieur apparemment.
Il s'approcha des garages et glissa un œil par les ouvertures en forme de hublots. Il vit une Mégane dans un box, et la Jaguar de Maïa dans l'autre. Il arrivait peut-être à temps.
Il rejoignit la maison au pas de course et s'y introduisit sur la pointe de pieds. Personne dans la salle à manger, ni dans la cuisine au fond où flottait une forte odeur de thé au thym ou à la bergamote. Du coin de l'œil, il crut voir une

silhouette immobile, mais ce n'était qu'un pardessus suspendu à la patère, à côté de deux lanternes sourdes, l'une neuve, et l'autre ancienne et rouillée.
Il tendit l'oreille, le regard rivé sur l'escalier montant au premier étage. Il grimpa avec mille précautions, redoutant le grincement d'une marche.
Un couloir d'une dizaine de mètres de long, deux portes d'un côté, trois de l'autre.
Il ouvrit la première sans difficulté : un débarras sombre. Il alluma la lumière. Aucun endroit où se dissimuler. Il laissa la porte entrouverte.
Celle d'en face n'était pas fermée. Il glissa un œil par l'entrebâillement, vit son propre reflet dans le miroir de la salle de bain, et l'ensemble de la pièce par réflexion. Personne.
Il remonta le couloir jusqu'à la troisième porte. Un dressing. Il examina chaque placard sans rien découvrir.
Encore deux.
Derrière la première, il trouva une chambre, vide, avec une décoration masculine. Porte-cravate contre le battant de la porte et valet de pied à côté du lit une place. Armoire style anglais, massive, avec des étagères ouvertes où reposaient des chemises. Roger et Suzanne font chambre à part, se dit Quercy.
Il ne restait que la dernière pièce de l'étage. Il prit une inspiration. Écarta lentement le battant. Et entra. Une autre chambre, avec la même odeur que dans la cuisine. Il reconnut la chevelure de Suzanne enfoncée dans l'oreiller. Il aiguisa encore son ouie et perçut une faible respiration. Elle dormait heureusement. Mais à cette heure-ci de l'après-midi, c'était bizarre. Il s'approcha du lit.
- Suzanne ? appela-t-il à voix basse.

Elle ne bougeait pas, si ce n'était légèrement des épaules au rythme de sa respiration profonde et régulière.
Quercy la saisit par le bras et la secoua, tout aussi légèrement. Pas de réaction. Il fit le tour du lit pour observer son visage. Elle avait les paupières mi-closes et il pouvait voir le blanc de son œil. Derrière la fragrance fruitée de la bergamote, il discerna une autre odeur plus désagréable. Et en tirant sur la couverture, il comprit qu'elle avait souillé ses draps.
Somnifères. Une bonne dose. Pour oublier quoi ?
Il avait fait le tour de la maison. Mais il n'avait pas trouvé Maïa qui était pourtant là, quelque part. À moins qu'elle n'ait emmené Roger à l'extérieur, pour le soumettre à un cruel exercice jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il jeta un regard par la fenêtre de la chambre. À l'arrière de la maison, derrière une rangée de cyprès d'Italie, il aperçut le capot gris métallisé d'une voiture. Celle de Roger, il l'aurait parié.
Son adrénaline remonta en flèche. Maïa était encore présente. Où n'avait-il pas encore cherché ?
"Le bureau au-dessus du garage ! Il a dit que c'était là qu'il travaillait."

Quercy se rua hors de la chambre, dégringola l'escalier, sortit de la maison et courut jusqu'aux garages. Il y avait une porte à côté de celles des box. Il l'ouvrit. À nouveau, un escalier en bois, étroit et raide. Il le gravit marche par marche en retenant son souffle, et risqua un coup d'œil dans la pièce. Vide.
Il y avait deux bureaux qui se faisaient face d'un bout à l'autre de la pièce, l'un en forme d'établi avec un ordinateur dessus, l'autre constitué d'une simple table. Deux fauteuils. Une grande bibliothèque regorgeant d'ouvrages sur… l'Italie, bien sûr. D'épaisses piles de feuilles et des cartons d'archives jonchaient le plancher. Une chaîne Hi-Fi. Encore une ancienne lanterne sourde. Un sac marin en toile bleue. Un troisième fauteuil sous une fenêtre était renversé. Et le téléphone sur le petit bureau était décroché.
Tout aussi brusquement que lui était apparue la révélation de la culpabilité de Maïa, son innocence flagrante le frappa comme la foudre. La preuve était là. Elle lui crevait les yeux.
"Attention ! " hurla Flavien.
Quercy fit volte-face en levant un bras pour se protéger, mais il reçut le coup à la tempe et il sombra aussitôt dans l'inconscience.

Il s'éveilla après un laps de temps dont il ne put mesurer la durée. Le côté gauche de son visage l'élançait. Son mal de crâne était insupportable. Il essaya de se redresser, mais ne parvint qu'à rouler sur le sol. Il s'aperçut que ses chevilles, ses cuisses, ses poignets et ses bras à hauteur de sa poitrine étaient entravés par des sangles à bagages. Il regarda autour de lui. Il était toujours dans le bureau au-dessus des garages des Thrévenot. Et Roger l'observait d'un œil sombre.
- Comment as-tu deviné, petit fouineur ? demanda-t-il.

Roger. L'assassin de Jo. Quercy essaya de remettre de l'ordre dans ses pensées. Il tenta de feindre l'ignorance :
- Je suis venu arrêter Maïa pour le meurtre de…
- Ah, ah, ah ! Évidemment, c'est moi qui t'ai mis sur sa piste, mais nous savons maintenant que tu n'y crois plus. Alors, comment as-tu deviné ?

Quercy n'avait plus qu'à révéler tout ce qu'il savait en espérant forcer Roger à se rendre à l'évidence : il n'avait plus aucun moyen de s'en sortir.
- Il y a deux lanternes dans la maison, et une troisième ici, expliqua-t-il en désignant de la pointe du menton la lanterne sourde sur le rebord de la fenêtre. Celles de Suzanne, de Maïa et d'Yvon sont des répliques en fer blanc. Seuls Jo et vous en possédiez des anciennes. Je n'en ai retrouvée aucune près de son cadavre et pourtant, il ne s'en séparait jamais. Quand vous avez tué Jo, vous avez ramassé la sienne machinalement, et vous l'avez rapportée ici. Si j'avais été plus malin, j'aurai cherché cette fameuse lanterne dès le début, et je vous aurai trouvé, vous.

Roger saisit la lanterne de Georges Brajan et l'examina.

- Merde, alors ! Tu as raison, dit-il en éclatant de rire. Dire que je l'avais sous les yeux moi aussi, et que je ne la voyais pas. Suzanne non plus d'ailleurs. Il est vrai que ce n'est pas la plus intelligente des femmes.

Quercy grimaça. Il n'aimait pas le ton de Roger.
- C'est fini, Roger. Je… Je vous arrête.
- Il faudrait que je te détache d'abord, non ?

Quercy en convenait. En se tortillant sur le sol comme un ver, il ne devait pas paraître très impressionnant.
- Je vais y réfléchir, reprit Roger. Peut-être après… si tu me dis la façon dont je m'y suis pris.

C'était un jeu. Mais Quercy ignorait s'il marquait des points en répondant juste, ou s'il risquait un peu plus sa vie.
"Voyons, commença Flavien. Tout est prévu pour la soirée. Suzanne est occupée à la cuisine. Roger prend sa voiture, qui est garée derrière la maison comme aujourd'hui, et va à Pimperbren, où il attend l'arrivée de Maïa."
- Pour être certain que Maïa et Yvon viendront à pied, vous cassez les phares de la Jaguar. Puis vous prenez le vélo d'appartement dans son coffre. Comment saviez-vous qu'elle en transportait un ?
- Il appartenait à Suzanne qui le lui avait donné. Je devais aider Maïa à l'installer dans sa salle de bain, mais j'ai repoussé le moment de le faire, jour après jour.

"Une longue préméditation. Les marcheurs mettent une demi-heure pour rejoindre La Meulière sur la D555. En voiture, Roger rentre en moins de cinq minutes, même en faisant le détour par la D36 et la C17."
- Vous empruntez également le fusil d'Yvon sur le *Pilatus*. Vous rentrez à temps pour accueillir tout le monde.

"Le fusil et le vélo restent dans son coffre pendant toute la soirée."
- Ensuite, à minuit, chacun part dans une direction différente. Vous prétendez aller dans votre bureau pour travailler…

"… en laissant la lumière allumée…"
- … mais vous prenez votre voiture à l'insu de Suzanne et vous retrouvez Jo au croisement du petit chemin et de la départementale un quart d'heure plus tard. Avec l'aide du fusil…

"… qui ne marche pas, mais il l'ignore…"
- Vous l'obligez à pédaler jusqu'à ce qu'il succombe à une crise cardiaque. Est-il mort de peur, ou à cause de l'effort ?
- Les deux, mon capitaine ! Hin, hin, hin ! Continuez.

"Retour à Pimperbren en quatrième vitesse… Oh, j'y pense ! Tout phare éteint, il manque de provoquer un accident."
- Vous remettez le vélo dans le coffre de la Jaguar et le fusil à sa place sur le *Pilatus*.

"Pas tout à fait à sa place."

- Vous garez votre voiture derrière les cyprès. Suzanne ne s'est aperçue de rien. Tout est terminé en une heure.

Roger hocha la tête, réellement impressionné.

- Oui, à un ou deux détails près. Le timing était trop juste, même si Jo n'a pas tenu très longtemps. Cette garce de Maïa est revenue le lendemain avec sa Jaguar. Le vélo est retourné dans son coffre à ce moment-là. Quant à Yvon-le-poivrot, il a récupéré son fusil le matin suivant.

Personne ne trouve grâce à ses yeux, songea Quercy. Inquiétant. Où voulait-il en venir avec toutes ces précisions ?

- Plutôt pas mal comme plan, non ?

"Voilà ta réponse. L'arrogance du fou."

- Impressionnant, admit Quercy. Si je n'avais pas trouvé le nom du tueur grâce à un autre détail, je n'aurai pas pu reconstituer les faits.
- Évidemment, la lanterne…

Roger la posa au sol, et la fracassa à coup de talons.

- Voilà ! Maintenant, c'est parfait. Après quoi, sale petit fouineur, tu débarques chez moi pour accuser l'un de nous de meurtre. Tu voulais tellement un coupable !
- C'est vrai…
- Qu'as-tu pensé de la photo ?
- Ça a marché. C'était la preuve que j'attendais, celle qui confirmait qu'un assassin était tapi dans l'ombre. J'ai été plutôt content de recevoir cette confirmation par la poste.
- Grâce au titre de son roman…
- … Maïa devenait la coupable idéale. Je lui mettais la main dessus et l'enquête s'arrêtait. Où est-elle ?
- Partie chez sa sœur. Au Québec.
- Je vois : elle s'est enfuie, signant ses aveux par son absence.

"Mais elle reviendra un jour ou l'autre, et proclamera son innocence."

Flavien frissonna. La silhouette du Doge Pourpre apparut, et se pencha à l'oreille de Roger pour lui chuchoter quelques mots.

"Méfie-toi, dit Flavien. Il y a une partie encore plus sombre dans l'esprit de cet homme."

- Mais cette liste des victimes potentielles… commença Quercy sur le qui-vive.
- … était un leurre, bien entendu.

Quercy respira.

- Ils ne mourront pas tous. Pas tant que tu vivras, en tout cas.

Quercy ne laissa pas apparaître sa peur. C'était la dernière chose à faire. Il répondit, le plus calmement possible :

- Ma disparition ne ferait que relancer l'enquête. Officielle, cette fois-ci.

Le Doge haussa les épaules. Il avait tout prévu.

- Tu ne seras pas le premier flic à avaler ton arme de service. Un suicide. Heu… Chagrin d'amour ? Rassure-toi. Si tu me le demandes, je peux faire passer Lise en seconde position sur la liste.

Quercy se contorsionna et s'aperçut que son holster était vide.

- Mais Nom de Dieu ! Espèce de cinglé ! Pourquoi elle ? Pourquoi Jo ? Pourquoi d'autres meurtres ?
- Je me débarrasse des parasites, répondit Roger simplement.

Le faire parler, se dit Quercy. Gagner du temps.

- Qu'ont-ils fait de mal ?
- Ils envahissent Suzanne. Ils sont tous là, à lui tourner autour, en geignant comme des larves. Je suis un vieux débris qui n'arrive plus à écrire, aide moi. Je suis un pauvre poivrot, que dois-je faire ? Mon mari me bat, gna-gna-gna ! Surtout Maïa, elle ne paye rien pour attendre, cette salope.

"Et la jeune Lise, et le jeune Japhy, suspendus à ses mamelles trop généreuses comme des petits bâtards que l'on va noyer !" cria le Doge.

- Assez ! cria Roger.

"Tue-les !" hurla le Doge.

Roger plaqua ses mains sur ses oreilles. Puis il reprit :

- Mais elle ne doit rien savoir, tu comprends ? Elle fera son deuil, et je resterai le seul sur lequel elle peut compter. Le seul qui puisse l'aider. Et aussi le dernier dont elle pourra s'occuper quand il n'y aura plus personne pour me séparer d'elle. Même pas une seule seconde ! Nous resterons aussi unis que nous l'étions avant que ces parasites n'apparaissent dans sa vie. Ils lui mettent parfois des idées en tête. Pourquoi ne ferais-tu pas ça, Suzanne ? Et ça ? Et ça ? Écrire toi-même. Partir seule en Italie. Inventer un personnage qui te ressemble vraiment. Et ça donne quoi ? Une prostituée. Et ça donne quoi ? Mes livres ressemblent à de la merde ! Oui, quand ils auront disparu, elle redeviendra Suzanne.

Quercy gardait le regard baissé. Il ne voyait pas d'issue, nulle anfractuosité dans ce bloc de folie pure qu'était devenu le raisonnement de Roger.

- Le meilleur, c'est que je t'apprécie, Quercy. Je t'ai jeté un hameçon et tu l'as gobé bien docilement. Tu es la preuve que je peux faire croire n'importe quoi à n'importe qui, n'en déplaise à ces putains de lecteurs qui achètent des merdes comme… comme…

"Le truc romain", souffla le Doge.

- Et surtout, tu n'as pas encore essayé de profiter de la bonté de Suzanne.

"Alors tu crèveras sans souffrir !"

Roger se leva. Quercy pensa à Émilie et Thomas, et se mit à trembler malgré lui. Flavien perdit sa voix, puis il disparut. À tout moment, Quercy s'attendait à sentir le canon de son arme glissé de force entre ses dents, et le goût métallique envahir sa bouche.

- Avale ça.

Il se risqua à ouvrir les yeux, et fut presque soulagé de voir quatre petites pilules dans la paume ouverte de Roger.
- Ça te fera dormir. Tu ne sentiras rien.

Il ne voulait pas le tuer ici. Il restait un espoir. Retarder l'échéance.
- Non…
- Ne fais pas l'idiot.
- Je mourrai debout.

Roger le regarda, interloqué. Puis il éclata de rire.
- "Je mourrai debout !" haleta-t-il. C'est ridicule. C'est pas du courage, ça ! C'est puéril et ridicule !
- Je…

Roger n'attendait que cet instant. Il plaqua sa main sur la bouche ouverte de Quercy, et les petites pilules tombèrent au fond de sa gorge. Quercy essaya de les recracher, mais Roger accentua sa pression, le privant d'oxygène. Les spasmes commencèrent. Quercy roula des yeux et agita frénétiquement la tête pour signifier qu'il avait dégluti. Il les avait avalées !
Roger retira sa main.
- C'est bien.

Il s'assit et attendit. Quercy roula sur le côté, hoquetant. Bientôt, il sentit une torpeur nauséeuse l'envahir. Il lutta contre le sommeil, mais la dose était trop forte. Il battit des paupières, puis les ferma.
La dernière chose qu'il crut apercevoir était une silhouette penchée au-dessus de lui, sans visage, pourpre.

Roger alla chercher sa voiture derrière la maison, une grosse BMW puissante, et la ramena devant les garages.
Deux minutes plus tard, il descendait sans ménagement le grand sac marin bleu marine qui contenait visiblement un corps, en le traînant sur les marches de l'escalier. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : il aurait été trop bête qu'un automobiliste - passant sur la D555 juste à ce moment-là - le vît en train de hisser un être humain dans le coffre de la voiture et donnât l'alerte.
Il referma le haillon arrière, se glissa derrière le volant de la BMW et démarra.

Le parking du port n'était pas aussi désert que d'habitude. De nombreuses voitures y étaient garées, et des badauds déambulaient sur la place devant l'église et sur le quai. Roger n'avait pas prévu cette affluence, mais il ne pouvait remettre son projet à plus tard. Même s'il disposait de plusieurs heures avant que Quercy ne se réveille, il devait encore s'occuper de l'autre partie du plan du Doge. Il fallait absolument qu'il passât inaperçu. Il acquit la certitude que ce serait le cas s'il se conduisait normalement.
Il se gara aussi loin que possible de la librairie, pourtant fermée, au grand dam des touristes qui auraient bien profité de cette journée pour acheter un roman et lire sous le pâle soleil de cette fin d'après-midi sentant les vacances.

Roger sortit le sac du coffre, le chargea sur son épaule et revint vers le quai. Il haletait sous l'effort. Le corps semblait peser une tonne. Il le laissa tomber à terre et le traîna derrière lui.
Quelques promeneurs le remarquèrent, sans lui prêter vraiment attention : voilà un homme qui a la chance de posséder un bateau et qui s'en va faire une balade en mer.
L'homme barbu de la capitainerie du port le repéra lui aussi et sortit de son local pour lui proposer un coup de main. Il pensait qu'il s'agissait d'un sac de toiles de voile et, comme le propriétaire du grand voilier amarré à l'extrémité du quai ne s'était toujours pas acquitté de son droit portuaire, c'était l'occasion de le lui réclamer.
- Besoin d'aide ?
- Non, merci, grogna Roger, la tête baissée.

"Continue ! Continue ! Ne le regarde pas !" lui intima le Doge.
- C'est à vous le quarante pieds là-bas ?
- Le… ? Non.
- Ah bon.

Déçu, l'homme de la capitainerie tourna les talons. Puis soudain, il se frappa le front et cria :
- Eh, mais je vous reconnais ! Vous êtes un ami de Legoff.

Il se rappellerait jusqu'à la fin de sa vie le regard que lui lança Roger : une telle haine en émanait qu'il eut l'impression que son propre visage prenait feu.

Il entendit un bruit indistinct à l'extérieur de la pièce. Il hurla. L'instant d'après, il y eut une cavalcade dans l'escalier, puis une voix masculine l'appelant par son nom. Enfin, le visage bouleversé de Lise se pencha sur lui.
- Paul ! Paul ! Qu'est ce qui s'est passé ?

Yvon redressa Quercy qui dodelinait de la tête. L'odeur était épouvantable. Il ne sentait plus son corps et il était encore dans les vapes.
- Détache-moi, parvint-il à articuler.

Yvon se plaça dans son dos, en piétinant lui aussi les débris de la lanterne de Jo sur le plancher du bureau des Thrévenot, et desserra les sangles. Le sang revenant circuler dans ses membres provoqua une douleur insidieuse. Et ce n'était rien en comparaison du côté de son visage tuméfié. Quercy était toujours incapable de se tenir debout.
- J'ai fait… semblant de m'endormir… quand il est parti… je me suis fait vomir...

Heureusement, Roger n'avait pas lié ses avant-bras à son corps.
- … deux fois…

Il hoqueta. La bile lui brûlait la gorge.
- Qui ? demanda Lise horrifiée.
- Roger. Il a tué Jo. Il a essayé… avec moi.
- Roger ? fit Yvon. Pourquoi ?

- Folie. Il faut… il faut le… rattraper.
- Où est-il parti ?

"Bonne question ! " dit Flavien qui apparaissait, en transparence, devant Lise.

- Je… suis content de te voir.

Lise refoula ses larmes et sourit. Quercy appuya ses poings sur ses paupières.

- Tu devrais être à Nantes, dit-il. En sécurité.

Yvon grimaça d'un air gêné.

- Elle a appelé Maïa quand j'étais encore chez elle…
- Yvon m'a dit que tu étais sur le point d'arrêter Maïa, et je suis rentrée pour t'éviter de faire cette bêtise.
- Elle est partie au Québec, répondit Quercy en haussant les épaules.
- Je sais, ajouta Yvon. J'ai lu un mail qu'elle n'avait pas encore envoyé sur son ordinateur. Son ex-mari est de retour. Elle dit de ne pas s'inquiéter pour elle.

Quercy essaya de réfléchir, mais ses idées étaient encore embrouillées. Son organisme avait dû absorber une dose de somnifères avant qu'il ait pu recracher les pilules.

- Suzanne est dans sa chambre. Je ne pense pas que Roger ait voulu la tuer. Mieux vaut appeler les secours quand même.
- Elle va bien ? s'inquiéta Lise.
- Endormie. Reste avec elle, s'il te plaît. Yvon et moi…

Il se redressa péniblement.

Lise courut jusqu'à La Meulière et téléphona aux pompiers après s'être assurée que Suzanne respirait toujours.

Yvon se glissa sous l'épaule de Quercy et l'aida à descendre l'escalier en bois.

Quercy lui demanda de vérifier si la voiture de Roger était toujours à sa place derrière la maison, tandis qu'il jetait un œil dans les box du garage. La Mégane et la Jaguar n'avaient pas bougé. La Clio de Lise était garée devant.

Yvon revint en courant. Il secoua négativement la tête. Quercy réfléchissait à voix haute :

- Bon. On cherche…
- Une BMW grise…
- … dans quelle direction ?

Yvon se gratta le crâne.

- En venant avec Lise, j'ai cru l'apercevoir sur le port, mais je ne peux pas le jurer…
- Commençons par là.

Il tituba jusqu'à la 306.

- Je prends le volant, intervint Yvon.
- Je croyais que tu ne savais pas conduire.

- Disons que j'ai perdu mon permis il y a longtemps et que je ne l'ai pas retrouvé.
- D'accord. Fonce.

Roger est armé, pensa Quercy. Ne laisse pas Yvon prendre ta place si ça tourne mal.

Yvon s'arrêta en dérapage sur le parking du port.

- Attends une seconde, dit-il.

Il sortit et grimpa sur le capot de la 306. Il tendit le bras.

- Là-bas, la BMW !
- Vide ?
- Je vais voir.

Yvon s'éloigna au petit trot.

Quercy regarda autour de lui. Il y avait plein de silhouettes indistinctes sur le port. Roger pouvait être n'importe où. Puis, il remarqua un emplacement vide. Il se dirigea vers le quai. Plus il s'approchait, plus son impression s'intensifia. Il l'avait laissé échapper.

Yvon le rejoignit, hors d'haleine.

- Personne.
- Je suis désolé, Yvon. Il est parti avec le *Pilatus*.

À la place du petit bateau, il n'y avait qu'une amarre traînant dans l'eau.

- Merde… prononça Yvon avec une profonde tristesse dans la voix.

Ils retournèrent vers le parking. Quercy prit son téléphone.

L'homme de la capitainerie vint à leur rencontre, de mauvaise humeur.

- C'est quoi cette folie encore, Legoff ?

Quercy tendit l'oreille.

- Qu'est ce qu'il y a ?
- J'ai vu ton copain, l'écrivain. C'est à lui que t'as vendu le *Pilatus* ?
- Non. Il l'a volé.
- Je m'en doutais. Il s'est barré comme s'il avait le diable aux trousses. Il a abandonné ça en plein milieu du quai.

Quercy et Yvon baissèrent les yeux sur le grand sac marin. Quercy l'avait déjà vu dans le bureau de Roger, vide. Il défit les attaches métalliques, écarta les pans de l'ouverture, et le visage de Maïa apparut. Le barbu blêmit à l'idée d'avoir manipulé un cadavre sans le savoir.

Yvon se jeta à genoux et prit ce visage entre ses mains. Il se pencha si près que Quercy crut qu'il allait l'embrasser.

- Elle respire ! Elle respire ! bafouilla-t-il, fou d'angoisse.
- Droguée aux somnifères, le rassura Quercy en lui tenant l'épaule.

C'est une habitude chez Roger, songea-t-il. Pas un seul instant, il n'avait imaginé Maïa en danger. Il se serait donné des gifles, s'il n'avait pas plus urgent à faire.

Il composa le numéro de la brigade, et demanda à parler directement au commandant Chantoux.
- Bon Dieu de Bon Dieu, Quercy ! Où étiez-vous passé ?
- Mon commandant…
- Il y a un cycliste qui a porté plainte contre vous ! Vous pouvez le croire ?

"Il aura du mal à croire la suite", dit Flavien en rigolant.
- Mon commandant, je demande la permission officielle de déclencher le plan Épervier Terre-Air-Mer. Surtout mer. Nous recherchons un homme suspecté de meurtre qui s'est enfui à bord d'un bateau immatriculé…

Yvon lui donna l'immatriculation du *Pilatus* et Quercy la répéta.
- Envoyez également une ambulance sur le port de Pimperbren. Et une autre au lieu-dit La Meulière sur la D555, à trois kilomètres du village, si ce n'est pas déjà fait.
- Des victimes ?
- Sans gravité. Mais l'homme est dangereux et armé. Il… Il a mon arme de service.

Le silence interloqué qui suivit ressemblait à la dernière note suspendue d'un requiem. Son requiem.
- Vous déconnez ?
- Négatif, mon commandant. Le suspect s'appelle Roger Thrévenot. Il m'a avoué avoir tué Georges Brajan, qui est…
- Je sais qui est Brajan. Erzaoui m'a expliqué ce que vous faisiez.

Quercy en resta sans voix pendant quelques longues secondes.
- Rappliquez immédiatement à la brigade, capitaine ! reprit le commandant d'un ton menaçant. Il faut qu'on parle.

Quercy regarda Yvon qui veillait sur Maïa en lui caressant les cheveux.
- À vos ordres.

Il s'en était fallu d'un rien qu'il réussisse. Son destin avait basculé en une seconde.
Il avait fait en sorte que Maïa laissât derrière elle de nombreuses traces de son départ volontaire. Il aurait fait disparaître son corps en mer, puis il serait revenu organiser le suicide du gendarme. Personne ne l'aurait soupçonné.
Tout était prévu, sauf qu'on le reconnaisse sur le quai. Alors, il avait su que son plan avait échoué. Il était démasqué. Il avait fui.
Les mains nouées autour de la barre du *Pilatus*, le regard rivé sur l'horizon dansant à cause de la houle, Roger essayait de se rendre sourd au torrent d'invectives qui se déversait dans son crâne. Le Doge ne cessait de hurler à ses oreilles des insultes et des imprécations.
Roger sortit l'arme de Quercy et le pointa sur le masque pourpre du Doge.
- Tais-toi !

Et il tira.

13

On ne retrouva jamais Roger Thrévenot.
Il disparut en mer, corps et âme, avec le Doge Pourpre.

Le dispositif de recherche fut déclenché trois heures après que Quercy ait donné l'alerte à la brigade. La nuit était déjà tombée. Un hélicoptère survola les côtes le lendemain matin, et un avion fut envoyé sur zone, au large. Deux bateaux de la Marine Nationale croisèrent toute la journée, sans résultat. Les barrages routiers furent levés trente-six heures plus tard. Le Doge était passé maître dans l'art de la manipulation. Roger pouvait avoir atterri quelque part pendant la nuit, et continué sa fuite à pied ou en voiture. Mais l'hypothèse était improbable.
D'après Yvon, Roger ne s'était pas aperçu dans sa précipitation que les instruments de navigation avaient été démontés, ni qu'il manquait les gilets flottants et les fusées de détresse. Sorti du port, il était trop tard pour faire demi-tour. Et au large, de nuit, il était perdu. Si Yvon n'avait pas laissé les clés sur le tableau de bord, comme à son habitude, Roger serait toujours vivant.
Quercy passa un jour entier en observation à l'hôpital pour soigner sa légère commotion cérébrale. À sa sortie, le commandant Chantoux exigea sa démission, que Quercy signa sans rechigner. Un tel fiasco ne devait pas entacher la réputation de la Gendarmerie Nationale. Quercy en avait conscience et en acceptait toute la responsabilité. En l'absence de corps, Roger Thrévenot ne serait déclaré mort que dans une dizaine d'années. L'adjudant-chef Payet reprit toute l'enquête, en considérant le témoignage de Maïa comme déclencheur de l'investigation criminelle, *a posteriori*. Le nom de Quercy n'apparut nulle part dans ce nouveau rapport.

Il partit se mettre au vert à Angers, chez Mathilde et les enfants. De là-bas, il appela Pierre Joris à son domicile en banlieue parisienne, en usurpant son ancien grade.
- Vous voulez acheter la maison du vieux ? s'étonna Joris.
- Combien en voulez-vous ?

Quercy savait qu'un agent immobilier de Guérande l'estimait à cent milles euros.
- Cents cinquante mille, demanda Joris.
- Vous voulez rire ! L'eau courante arrive au compte-goutte. Il faut refaire le toit. L'électricité n'est pas aux normes. Et il y a une fenêtre de cassée, rappelez-vous. Brajan aimait peut-être vivre dans une baraque insalubre, mais pas moi. Elle risque de vous rester sur les bras un bon moment.

- Vous payez cash ?

Le requin était ferré.

- Oui.
- Bon… Alors, je veux bien vous faire une ristourne de dix mille. Officiellement, on dit cent mille, et le reste de la main à la main.
- Êtes vous en train de proposer une transaction frauduleuse à un capitaine de gendarmerie, Monsieur Joris ? À partir d'aujourd'hui, je vais garder un œil sur cette maison. Et si je découvre que vous tentez de la vendre au black…

Il acheta la maison de Jo, plus le refuge sur pilotis, pour soixante-quinze milles euros. Ses revenus de *Décurion* pouvaient largement le lui permettre. Puis il fit commencer des travaux de rénovation de fond en comble et d'aménagement.

Suzanne et Maïa restèrent à l'hôpital deux jours chacune. Leurs fonctions vitales ne furent pas menacées par l'absorption des somnifères. Restèrent les séquelles psychologiques.

Après une période de déni bien compréhensible, Suzanne accepta la réalité des faits. Son mari avait sombré dans la folie. Elle garda toujours cette explication comme une forme d'excuse à ses agissements criminels. Elle était la bonté incarnée. Elle ignorait le mal. Beaucoup plus tard, elle reprit et termina seule la rédaction du dernier roman de la saga du *Doge Pourpre* qu'elle intitula *Fiona Giovanese*.

Croyant rejoindre Roger le jeudi matin pour qu'il la conduise à l'aéroport, Maïa était tombée dans un piège. Vérifications faites, son ex-mari Ronald n'avait jamais eu le projet de revenir à Pimperbren. Il était sous le coup d'une nouvelle inculpation pour détournement de fonds publics et n'était pas libre de ses mouvements.

Elle passa trois semaines de convalescence en compagnie de Suzanne à La Meulière, puis elle s'envola comme prévu pour le Québec.

Ayant échappé de peu à la mort, malgré Jacques Sans-Rive, Maïa eut l'impression que son cher protecteur perdait peu à peu de sa consistance. Par contre, l'autre personnage, Columba Falls, lui devenait de plus en plus familier. Sur la rive du Saint-Laurent, elle décida qu'après son prochain roman, elle se lancerait dans deux séries parallèles, dont l'une avec une héroïne pour personnage principal.

A la mi-décembre, Quercy s'installa définitivement dans la maison de Jobrajan, devenue chaude et confortable. Il s'y sentait bien. Il gouttait au plaisir du panorama changeant sur l'océan chaque matin.

Il avait fait abaisser le plancher sous les combles sur une partie de la surface totale pour y aménager sa chambre. La fenêtre basculante au-dessus de son lit lui permettait d'observer le ciel et le ventre des goélands qui se posaient sur

le toit. Au rez-de-chaussée, il n'y avait qu'une longue pièce sans cloison, avec une cuisine ouverte à un bout, et la salle de bain à l'autre extrémité.

Quercy avait récupéré dans la maison de sa mère et chez Mathilde ses meubles préférés, et la collection d'ouvrages historiques de son père.

Jo n'aurait pas reconnu son repaire.

En même temps, il avait fait rénover le refuge, ce qui avait nécessité d'importants travaux de consolidation. Il espérait pouvoir le prêter à un écrivain de passage, si les Porteurs de Lanternes décidaient de poursuivre l'idée de Suzanne.

Quinze jours auparavant, prévenu par Yvon, il avait assisté à une émouvante cérémonie. Une plaque de bronze avait été fixée sur le mur de la librairie de Pimperbren.

Georges BRAJAN, dit JOBRAJAN
auteur des "Aventures de la Main"
a vécu et est mort à Pimperbren
"Le Village des Écrivains"
23 avril 1928 - 2 novembre 2010
Les Porteurs de Lanternes

Suzanne, Maïa, Yvon et Lise étaient présents, ainsi qu'une cinquantaine de personnes. Il n'avait pas échangé plus de trois mots avec Lise, signe que toutes les cicatrices n'étaient pas refermées.

Yvon avait pris l'habitude de passer le voir dans sa nouvelle maison. Quercy appréciait sa compagnie, sa personnalité et son talent, encore plus depuis qu'il avait lu *New York*, *Konakry* et *Istanbul*. En fait, privé de son havre de paix sur le *Pilatus*, Yvon ne sortait de sa chambre de l'Hôtel de l'Aber que pour lui rendre visite. Il marchait une demi-heure, se réchauffait chez Quercy, buvait du café, parlait sans fin de tout sauf de littérature, et repartait sans cérémonie, comme une baleine qui serait venue frôler la coque d'un bateau avant de disparaître à nouveau sous la surface de son monde. Quercy savait qu'il écrivait un nouveau roman, et que son histoire d'amour avec Maïa balbutiait encore maladroitement. En cela, ils se ressemblaient étrangement.

Un après-midi, Quercy eut la surprise d'entendre frapper à sa porte Marie Cormière, habillée en civil. C'était la dernière personne qu'il s'attendait à voir. Le pitbull était méconnaissable. Elle était venue en famille avec son mari et sa petite fille, et elle souriait. Elle lui demanda de lui dédicacer un exemplaire de *Décurion*. Par ce geste, elle lui demandait pardon de l'avoir traité avec mépris

comme tous les autres. Leurs retrouvailles ne dépassèrent pas le stade de la conversation polie. Il ne posa aucune question sur la brigade.
Par ailleurs, il reçut deux appels téléphoniques notables.
L'un provenait de l'adjudant-chef Payet, la veille de son départ en congé à la Martinique, qui voulait prendre des nouvelles par curiosité. Payet lui apprit qu'après son départ forcé de la carrière, la chape de plomb sur son passé s'était levée comme par enchantement, et que tous étaient au courant de ce qui s'était passé à Bordeaux, et que personne ne comprenait pourquoi sa réputation en avait souffert. Une injustice flagrante. Quercy le remercia. Il reconnaissait que cette réhabilitation le soulageait.
Le second appel émanait d'Erzaoui. Le lieutenant avait demandé et obtenu sa mutation. Il était affecté à Périgueux. Suite à la descente ratée sur le camp des Gitans, raconta-t-il, le commandant lui avait mis la pression en l'obligeant à surveiller les faits et gestes de Quercy. Erzaoui était intelligent. Il n'avait pas mis longtemps à comprendre qu'il enquêtait officieusement sur la mort de Brajan. Erzaoui rendait compte quotidiennement au commandant, qui laissait la bride sur le cou de Quercy pour mieux l'étrangler avec un jour ou l'autre. Mais après l'arrestation du véritable voleur de sel, le jeune lieutenant avait eu honte de ce qu'il faisait. Quercy lui affirma qu'il s'était lui-même glissé la corde autour du cou. Erzaoui n'y était pour rien. Il lui souhaita bonne chance.

Depuis qu'il avait quitté la Gendarmerie, et abandonné son devoir de réserve et son anonymat, les sollicitations médiatiques pleuvaient sur lui aussi dru qu'un orage d'été. Quercy les avait déclinés les unes après les autres. Il disposait d'un secret qui n'était pas exprimable car il ignorait par quel miracle on lui en avait fait don. Oui, il portait une sorte de lanterne et seuls les écrivains savaient ce que cela signifiait.

Le soir du 20 décembre, une grosse tempête éclata brusquement, furieuse et traîtresse : la première que Quercy dut subir à l'intérieur de sa maison. Le fil électrique malmené par le vent faisait varier l'intensité des ampoules.
Il débrancha tous ses ustensiles électroménagers, et surtout son ordinateur. Puis il se dirigea vers la porte d'entrée pour refermer le volet extérieur. Un éclair zébra le ciel et à travers la vitre, il aperçut pendant un instant le pâle visage d'un fantôme. Il ouvrit le battant et dit :
- Entre vite !

Lise pénétra dans la maison, trempée de la tête au pied. Ses cheveux ruisselaient. Même ses bottes débordaient.
- Je t'observe depuis un moment, dit-elle. Un parfait homme d'intérieur.

Ne voulant pas la faire mentir, il lui fournit une serviette de bain, et des vêtements de rechange. Elle se sécha et s'habilla dans la salle de bain.
- Tu es bien installé, observa-t-elle.
- Ça va.

En réalité, outre Flavien toujours présent, il y avait également Claude-Septime, patricien du Sénat déchu de sa citoyenneté par Néron ; Colosse, un gladiateur gaulois qui était devenu l'égal d'un demi-dieu dans l'arène ; l'érudit égyptien Kamon, observateur incrédule des mœurs décadentes de l'Empire ; et Stéphanie, une prostituée grecque si belle que Flavien en était immédiatement tombé amoureux et voulait l'épouser malgré leur différence de caste. Tous ces personnages - ces parias de la société romaine - avaient pris leurs quartiers dans la maison de Quercy et habitaient son second roman qu'il venait de commencer.
- C'est parfois un peu petit, reconnut Quercy.

Comment cela pouvait être "parfois" petit ? se demanda Lise en fronçant les sourcils.
Elle s'assit dans un fauteuil club. Quercy resta debout et la regarda. Ses cheveux humides, et plus longs que la dernière fois qu'il les avait touchés, lui donnaient l'air triste, mais ses yeux verts brillaient d'un éclat identique.
- Tu aurais dû me téléphoner. Je serai venu te chercher au bout du chemin avec un parapluie.
- Tu te serais sans doute envolé avec.

Elle regretta ses paroles qui avaient un double sens de reproche qu'elle ne voulait pas leur donner. Il ne parut pas s'en apercevoir. Il se frotta le menton. Lui non plus ne savait pas par où commencer.
- Et Japhy ?
- Parti définitivement.
- Je le croyais sous contrôle judiciaire.
- L'un n'empêche pas l'autre.
- Normalement, si.

Il sourit.
- Tu veux du thé ?
- Avec plaisir.

Mais il venait de débrancher la bouilloire. Il mit une casserole sur la gazinière et fit chauffer de l'eau.
Lise commença à parler, alors qu'il lui tournait le dos.
- Quand Suzanne a entendu que tu cherchais à joindre le neveu de Jo, elle a immédiatement pensé aux manuscrits qu'elle avait tapés pour lui. Elle connaissait Joris. Elle savait qu'il vendrait tout ce qui lui tomberait sous la main, à vil prix si besoin est. Elle m'a téléphoné. Je lui ai dit que ces romans avaient une très grande valeur, tant artistique que commerciale. Alors, nous avons décidé de les soustraire à l'avidité de Joris. Japhy les a volés pour moi. Ensuite, j'ai appelé l'éditeur de Jo, enfin, le dernier chez qui il avait publié. Il était intéressé de ressortir quelques anciennes *Aventures de la Main*, plus des originaux. La nouvelle de la mort de Jo a provoqué sans doute un regain d'intérêt pour son œuvre. Mais nous ne voulions pas que Joris touche encore des droits sur ces nouveaux romans. L'idée… -

elle vient de moi - , c'était d'attendre six mois environ avant que je lui propose de reprendre les *Aventures de la Main*. Je demanderai à utiliser le nom de Jobrajan, contre 20 % des droits d'auteur, et je publierai les romans sans en changer une seule virgule, et sans que mon nom apparaisse. Ainsi, ils seront édités tels que Jo l'aurait voulu. Je pense que Joris acceptera de gagner de l'argent sans lever le petit doigt. Les 80 % restant seront versés sur le compte de l'association en vue de créer le musée Jobrajan. Je ne toucherai pas un centime. Tu peux vérifier : les contrats de cession de droits sont déjà prêts chez l'éditeur.

Quercy revint s'asseoir devant elle, avec deux tasses dans les mains.

- Pourquoi ne m'as-tu pas raconté tout ça au restaurant ?
- Tu étais un gendarme, Paul. Tu me soupçonnais déjà d'avoir détourné les vieux romans pour mon propre compte. Et puis, ce n'est pas tout à fait légal. Je me demandais si tu apprécierais… la beauté du geste. Ensuite, tout est allé de travers entre nous…

Il se leva, s'approcha d'elle et déposa un rapide baiser sur ses lèvres.

- Au contraire, je trouve cela très beau de ta part.

Elle rougit. Plongea ses lèvres irradiant de chaleur dans le thé brûlant.

Flavien fit avancer les orphelins de la bande la Main au milieu de la pièce. Quercy fut frappé de la ressemblance entre Flavien et Majeur, le plus grand des cinq enfants. En revanche, Colosse paraissait démesurément grand face aux jumeaux Petits Doigts.

Lise releva les yeux.

- Paul, je voudrais que l'on recommence à zéro.

Il réfléchit.

- Il y a mes enfants.
- J'apprendrai à devenir une mère...
- Ils en ont déjà une.
- Alors je serai la parfaite belle-mère acariâtre.
- J'aime mieux ça.

Elle lui boxa l'épaule.

Vers minuit, bien que la tempête se fût calmée, il l'invita à rester dormir.
Elle accepta.